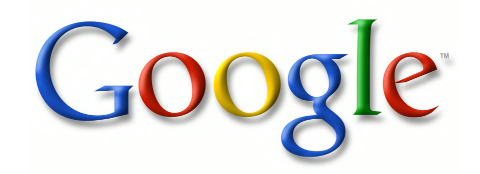
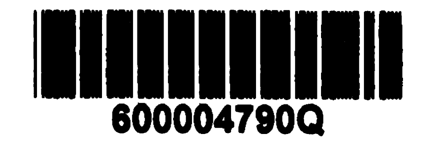






LES NATCHEZ.

TOME III.

Londres: Imprimé par G. Schulze, 13, Poland Street.

LES NATCHEZ:

ROMAN INDIEN,

PAR

LE VICOMTE DE CHÂTEAUBRIAND,

PAIR DE FRANCE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AUTEUR D'ATALA,

DE L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM, &c.

TOME III.

PARIS

ET LONDRES, CHEZ HENRI COLBURN,

NEW BURLINGTON STREET.

1827.

16.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

LES NATCHEZ.

Quelques jours après cette confession déplorable, René fut mandé au conseil des Natchez : Chactas étoit parti pour la Géorgie ; le père Souël avoit repris le chemin de sa mission.

René trouva quelques Sachems, presque tous parens d'Akansie, assemblés dans la cabane du jeune Soleil : Ondouré étoit à leur tête ; il rayonnoit de la joie du crime. Les vieillards, fumant leurs calumets dans un profond silence, reçurent le mari de Céluta avec un visage menaçant.

" Prends ces colliers, lui dit Ondouré d'un
" air moqueur ; va traiter avec les Illinois : tu
" fus la cause de la guerre, beau prisonnier ;
" sois l'instrument de la paix."

Qu'importoient au frère d'Amélie ces insultes? Qu'étoit-ce que ces peines communes, auprès des chagrins qui rongeoient son cœur ? Il prit

les colliers, et sortit en déclarant qu'il obéiroit aux ordres des Sachems.

Dans la disposition où se trouvoit alors René, ce n'étoit pas sans un amer plaisir, qu'il se voyoit obligé à s'éloigner de Céluta: il la supposoit au moment de revenir aux Natchez. Une course solitaire parmi les déserts, convenoit encore en ce moment au frère d'Amélie: il se pourroit du moins livrer à sa douleur sans être entendu des hommes! Il ne chercha point son frère, alors occupé de son mariage avec Mila: il étoit trop juste que, pour tant de courage et de sacrifices, Outougamiz jouît d'une lueur de félicité.

Il entroit dans les précautions d'Ondouré d'éloigner le guerrier blanc: il craignoit que celui-ci, demeuré aux Natchez, ne démêlât quelque chose des trames ourdies. Le tuteur du Soleil désiroit encore que Céluta, à son retour de la Nouvelle-Orléans, se trouvât seule, afin qu'elle pût être livrée sans défense aux persécutions d'un détestable amour. Ce chef avoit calculé le temps que devoit durer le voyage du frère d'Amélie: selon ce calcul de la jalousie et de la vengeance, René ne pouvoit

revenir aux Natchez que quelques jours avant la catastrophe, assez tôt pour y être enveloppé, trop tard pour la prévenir.

Furieux d'avoir vu sa proie échapper à ses premiers piéges, Ondouré s'étoit abandonné à de nouvelles calomnies contre le fils adoptif de Chactas. Dans un conseil assemblé la nuit sur les décombres de la cabane d'Adario, le tuteur du Soleil avoit dépeint René comme l'auteur de tous les maux de la nation. Remontant jusqu'au jour de l'arrivée de l'étranger aux Natchez, il avoit rappelé les présages sinistres qui signalèrent cette arrivée, la disparition du Serpent sacré, le meurtre des femelles de castor, la guerre contre les Illinois, suite de ce meurtre, et la mort du vieux Soleil, résultat de cette guerre : Ondouré chargeoit ainsi l'innocence de ses propres iniquités.

Entrant dans la vie privée de son rival, le Chef parla de la prétendue infidélité de René envers Céluta, du maléfice du baptême employé pour faire périr un enfant devenu odieux à un père criminel ; il parla du Manitou funeste donné à Outougamiz pour altérer la raison du naïf Sauvage. Ondouré représenta

les liaisons du frère d'Amélie et du capitaine d'Artaguette comme la première cause de toutes les trahisons et de toutes les violences des Français.

" Quant aux persécutions que cet homme " semble essuyer de ses compatriotes, ajoutoit-il, " ce n'est évidemment qu'un jeu entre des con- " spirateurs. Remarquez que René échappe " toujours à ces persécutions apparentes: il " n'a point été pris aux Natchez avec Adario. " Sous le prétexte de délivrer ce Sachem, il " est allé rendre compte à la Nouvelle-Orléans " de ce qui se passoit au fort Rosalie. On a " feint de juger le mari de Céluta; mais la " preuve que ce n'étoit qu'un vain appareil, " déployé pour nous donner plus de confiance " dans un traître, c'est que ce traître n'a point " subi sa sentence, et qu'à la grande surprise " des Français eux-mêmes, il est revenu sain " et sauf aux Natchez. Vous ne douterez pas " un moment des pernicieuses intrigues de ce " misérable, si vous observez son inclination à " errer seul dans les bois: il craint que sa " conscience ne se montre sur son visage, et il " se dérobe aux regards des hommes."

Ondouré obtint un succès complet; le Conseil fut convaincu : comment ne l'auroit-il pas été? Quelle liaison dans les faits! quelle vraisemblance dans les accusations! Tout se transforme en crime: pas un sourire qui ne soit interprété, pas une démarche qui n'ait un but! Les sentimens que René inspire deviennent des sujets de calomnie: s'il a sauvé Mila, c'est qu'il l'a séduite; s'il a fait d'Outougamiz le modèle d'une amitié sublime, c'est qu'il a jeté un sort à ce simple jeune homme. Des rapports d'estime avec Artaguette sont une trahison; un acte religieux est un infanticide; un noble dévouement pour un Sachem, est une basse délation; les persécutions, les souffrances mêmes ne sont que des moyens de tromper, et si René cherche la solitude, c'est qu'il y va cacher des remords ou méditer des forfaits. Dieu tout-puissant! quelle est la destinée de la créature, lorsque le malheur s'attache à ses pas? quelle lumière as-tu donné aux mortels pour connoître la vérité? quelle est la pierre de touche où l'innocence peut laisser sa marque d'or?

Les Sachems déclarèrent que René méritoit

la mort, et qu'il se falloit saisir du perfide. Ondouré loua le vertueux courroux des Sachems, mais il soutint qu'il étoit prudent de ne sacrifier le principal coupable qu'avec les autres coupables, une mort prématurée et isolée pouvant faire avorter le plan général. Il proposa donc d'éloigner seulement René jusqu'au jour où le grand coup seroit frappé. Le jongleur déclara que telle étoit la volonté des Génies : le conseil adopta l'opinion d'Ondouré.

L'intégrité d'Adario avoit elle-même été surprise : l'erreur dans laquelle il étoit, fut la cause des regards farouches qu'il lança au frère d'Amélie, lorsque celui-ci revint de la Nouvelle-Orléans. Si les Indiens rencontroient l'homme blanc dans les bois, ils se détournoient de lui comme d'un sacrilége. René, qui ne voyoit rien, qui n'entendoit rien, qui ne se soucioit de rien, partit pour le pays des Illinois, ignorant que la sentence de mort dont des juges civilisés l'avoient menacé à la Nouvelle-Orléans, avoit été prononcée contre lui aux Natchez par des juges sauvages.

On voit quelquefois à la fin de l'automne

une fleur tardive ; elle sourit seule dans les campagnes et s'épanouit au milieu des feuilles séchées qui tombent de la cime des bois : ainsi les amours de Mila et d'Outougamiz répandoient un dernier charme sur des jours de désolation. Avant de demander la jeune fille en mariage, le frère de Céluta se conforma à la coutume indienne, appelée l'Epreuve du Flambeau : éteindre le flambeau qu'on lui présente, c'est pour une vierge donner son consentement à un hymen projeté.

Outougamiz tenant une torche odorante à la main sortit au milieu de la nuit ; les brises agitoient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphyrs se jouoient à Paphos, dans la chevelure embaumée de la mère des Grâces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila, et se trouve dans la partie même de cette cabane, où l'Indienne dormoit seule.

La jeune fille étoit couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de mûrier se

rouloit en écharpe autour d'elle; ses bras nus reposoient croisés sur sa tête, et ses mains avoient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemploit, à la lueur de son flambeau, la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans des paroles à demi formées; il s'incline au bord de la couche, prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila, et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. "C'est moi! s'écrie Outou-"gamiz, moi, le frère de Céluta, le guerrier "qui veux être ton époux." Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau... la nuit s'étend dans la cabane.

Quelques instans de silence suivirent l'invasion des ombres. Outougamiz dit ensuite à

Mila: « Je t'aime comme la lumière du soleil ;
« je veux être ton frère. »

« Et moi ta sœur, » répondit Mila.

« Tu deviendras mon épouse, continua « l'ami de René ; un petit guerrier te sourira ; « tu baiseras ses yeux, tu lui chanteras les « exploits de ses pères ; tu lui apprendras à « prononcer le nom d'Outougamiz. »

« Tu me fais pleurer, répondit Mila : « moi je t'accompagnerai dans les forêts, je « porterai tes flèches, et j'allumerai le bûcher « de la nuit. »

La lune descendoit alors à l'occident : un de ses rayons pénétrant par la porte de la hutte, vint tomber sur le visage et sur le sein de Mila. La reine des nuits se montroit au milieu d'un cortége d'étoiles : quelques nuages étoient déployés autour d'elle, comme les rideaux de sa couche. Dans les bois régnoit une sorte de douteuse obscurité, semblable à celle d'une âme qui s'entr'ouvre pour la première fois aux tendres passions de la vie. Le couple heureux tomba dans un recueillement d'esprit involontaire : on n'entendoit que le

bruit de la respiration tremblante de la jeune Sauvage. Mais bientôt Mila :

“ Il faut nous quitter : l'oiseau de l'aube a
“ commencé son premier chant ; retourne
“ sans être aperçu à ta demeure. Si les
“ guerriers te voyoient, ils diroient : “ Outo-
“ gamiz est foible ; les Illinois le prendront
“ dans la bataille, car il fréquente la cabane
“ des Indiennes.”

Outougamiz répondit : “ Je serai la liane
“ noire qui se détourne dans la forêt de tous
“ les autres arbres, et qui va chercher le
“ sassafras auquel elle veut uniquement s'at-
“ tacher.”

Mila se couvrit la tête d'un manteau, et dit : “ Guerrier, je ne te vois plus.”

Outougamiz enterra le flambeau nuptial à la porte de la cabane, et s'enfonça dans les bois.

Le mariage fut célébré avec la pompe ordinaire chez les Sauvages. Les deux époux souffroient de cet appareil et se disoient : “ Nous ne nous marions pas pour être heu-
“ reux, puisque nos amis ne le sont pas.” Laissés seuls dans leur cabane nouvelle, ils y

goûtèrent une joie digne de leur innocence. Ils pleurèrent aussi, comme ils en avoient fait le projet. Les larmes qui couloient de leurs yeux descendoient jusqu'à leurs lèvres, et Mila disoit en recevant les embrassemens d'Outougamiz : " Ta bouche touche la mienne à travers les malheurs de René."

Hélas ! le fidèle Indien alloit verser bien d'autres pleurs ! Ce n'étoit pas assez pour le tuteur du Soleil d'avoir perdu le frère d'Amélie auprès de la foule, de l'avoir fait condamner au conseil des vieillards, il le vouloit frapper jusque dans le cœur d'un ami.

Le succès des complots d'Ondouré exigeoit qu'Outougamiz assistât à la grande assemblée des Sauvages, où le plan général devoit être développé :

Si Outougamiz étoit absent de cette assemblée, il ne porteroit point le joug du serment que l'on y devoit prononcer, et il pourroit dans ce cas s'opposer au complot à l'instant de l'exécution :

Si Outougamiz ne croyoit pas René coupable de trahison envers les Natchez, rien n'empêcheroit le frère de Céluta, aussitôt qu'il

connoîtroit le secret, de le confier au frère d'Amélie: . . . .

Il falloit donc, combinaison digne de l'enfer! qu'Outougamiz fût enchaîné par un serment, et que, persuadé en même temps du crime de René, il se trouvât placé entre la nécessité de perdre son ami pour sauver sa patrie, ou de perdre sa patrie pour sauver son ami. . . .

Le lendemain du mariage de l'héroïque ami et de la courageuse amie de René, le jour même où Mila, toute brillante de ses félicités, conversoit avec Outougamiz sur une natte semée de fleurs, Ondouré entra dans la cabane.

" Mauvais Esprit! s'écria Mila, que viens-
" tu faire ici, viens-tu nous porter malheur?"

Ondouré affectant un sourire ironique s'assit à terre et dit:

" Outougamiz! je viens t'offrir les vœux
" que je fais pour toi; tu méritois d'être
" heureux."

" Heureux! repartit Outougamiz, et quel
" homme l'est plus que moi? Où pourrois-
" tu rien trouver de comparable à ma femme et
" à mon ami?"

" Je ne veux point détruire tes illusions, dit

" Ondouré d'un air attristé, mais si tu savois
" ce que toute la nation sait ! quel méchant
" Manitou t'a lié avec cette chair blanche !"

" Tuteur du Soleil ! répliqua Outougamiz
" rougissant, je te respecte ; mais ne calomnie
" pas mon ami. Il vaudroit mieux pour toi
" que tu n'eusses jamais existé."

Ondouré repartit : " Admirable jeune hom-
" me ! que n'as-tu trouvé une amitié digne de
" la tienne ?"

" Chef ! s'écria Outougamiz avec l'accès de
" l'impatience, tu me tourmentes comme le
" vent qui agite la flamme du bûcher ; qu'y
" a-t-il ? que veux-tu ? que cherches-tu ?"

" O Patrie ! Patrie !" dit avec un soupir
Ondouré.

Au mot de patrie, les yeux d'Outougamiz se troublent ; il se lève précipitamment de sa natte et s'approche d'Ondouré qui s'étoit levé à son tour. La crainte de quelque affreux secret avoit passé à travers le cœur du frère de Céluta.

" Qu'y a-t-il donc dans la patrie ? dit le
" noble Sauvage. Faut-il prendre les armes ?
" marchons : où sont les ennemis ?"

—“ Les ennemis ! dit Ondouré, ils sont “ dans nos entrailles ! Nous étions vendus, “ livrés, comme des esclaves ; un traître.....”

—“ Un traître ! nomme-le, s'écria Outou- “ gamiz d'une voix où mille sentimens con- “ traires avoient mêlé leurs accens ; nomme- “ le ; mais prends garde à ce que tu vas dire.”

Ondouré observe Outougamiz dont les mains trembloient de colère ; il saisit le bras du jeune homme pour prévenir le premier coup, il s'écrie : “ René !”

“ Tu mens, réplique Outougamiz cherchant “ à dégager son bras ; je t'arracherai ta langue “ infernale ; je ferai de toi un mémorable “ exemple.”

Mila se jette entre les deux guerriers. “ Laisse vivre ce misérable, dit-elle à Ou- “ tougamiz ; chasse-le seulement de ta cabane.”

A la voix de Mila les transports d'Outouga-miz s'apaisent.

“ Tuteur du Soleil ! dit-il, je le vois à pré- “ sent, tu te voulois amuser de ma simplicité ; “ mais ne renouvelle pas ces jeux, cela me “ fait trop de mal.”

“ Je te quitte, dit Ondouré ; bientôt tu me

"rendras plus de justice; interroge le prêtre "du soleil, et ton oncle Adario." Ondouré sort de la cabane.

Outougamiz veut paroître tranquille, il ne l'est plus; il se veut reposer, et il ne sait comment les joncs de sa natte sont plus piquants que les épines de l'acacia. Il se relève, marche, s'assied de nouveau. Mila lui parle et il ne l'entend pas. "Pourquoi, murmuroit-"il à voix basse, pourquoi ce Chef a-t-il parlé! "J'étois si heureux!"

— "N'y pense plus, lui dit Mila; les "paroles du méchant sont comme le sable "qu'un vent brûlant chasse au visage: il "aveugle et fait pleurer le voyageur."—"Tu "as raison, Mila, s'écrie Outougamiz; me "voilà bien tranquille à présent."

Infortuné! le coup mortel est frappé: tu ne trouveras plus le repos; ton sommeil, naguère léger comme ton innocence, se va charger de songes funestes! Tel est le bonheur des hommes, un mot suffit pour le détruire. Douce confiance de l'âme, union intime et sacrée, adieu pour toujours! Sainte amitié, elles sont passées tes délices, tes tourmens commencent! finiront-ils jamais?

“ Mila, dit Outougamiz, je me sens malade, “ je veux aller voir le jongleur.”

“ Le jongleur, repartit Mila, ne va pas voir “ cet homme-là. René t’aime, tu l’aimes ; “ il te doit suffire comme tu me suffis. Si “ la colombe prête l’oreille à la voix de la cor- “ neille, celle-ci lui dira des choses qui la “ troubleront, parce qu’elle ne parle pas son “ langage.”

“ Ce n’est pas pour parler de René que je “ veux voir le jongleur, dit Outougamiz ; je “ suis malade, il me guérira.”

Mila posa la main sur le cœur d’Outougamiz, et dit à son époux, en le regardant avec un demi-sourire : “ Malade ! oui, bien malade, “ puisqu’un mensonge vient de sortir de tes “ lèvres.”

Outougamiz s’obstina à vouloir consulter le jongleur, qu’Ondouré lui avoit exprès nommé dans ses révélations mystérieuses. “ Va donc, “ dit Mila, pauvre abeille de la savane ; mais “ évite de te reposer sur la fleur empoisonnée “ de l’acota.”

L’homme ne peut être parfait ; aux qualités les plus héroïques, Outougamiz mêloit une foiblesse : de la crainte de Dieu, crainte salu-

taire sans laquelle il n'y a point de vertu, Outougamiz étoit descendu jusqu'à la plus aveugle crédulité. La simplicité de son caractère le rendoit facile à tromper; un prêtre étoit pour le frère de Céluta un oracle; et si ce ministre du Grand Esprit parloit au nom de la patrie, de la patrie si chère aux Sauvages, quel moyen pour Outougamiz d'échapper à ce double pouvoir de la terre et du Ciel?

L'ami de René arrive à la porte de la cabane du jongleur: dans ce moment même, Ondouré sortoit de la demeure du prêtre, et avec un regard qui disoit tout, il laissa le passage libre à l'ami de René. Le jongleur apercevant Outougamiz se mit à tracer des cercles magiques: Outougamiz élève vers lui une voix suppliante.

« Qui parle? s'écrie le prêtre d'un air « égaré. Quel audacieux mortel trouble l'in- « terprète des Génies? Fuyez, profane! la « patrie demande seule mes prières. O Patrie! « tu nourrissois un monstre dans ton sein! « L'infâme étranger méditoit ta ruine: par lui « les femelles des castors ont été massacrées;

“ il trahissoit Céluta ; il versoit sur la tête de “ son enfant l’eau mortelle du maléfice ! “ Comme il trompoit ce jeune et innocent “ Outougamiz ! Malheur à toi, époux de “ Mila ! si désormais tu ne te séparois de ce “ traître, si tu refusois de croire à ses crimes ! “ Les fantômes s’attacheroient à tes pas, et “ les os de tes aïeux s’agiteroient dans leur “ tombe.”

Le jongleur bondit hors de sa cabane et se jeta dans une forêt où on l’entendit pousser des hurlemens.

Le frère de Céluta demeure anéanti : une sueur froide qu’il croit sentir sortir de son cœur et pénétrer à travers ses membres, l’inonde. Il faudroit avoir fait les prodiges d’amitié d’Outougamiz, pour pouvoir peindre sa douleur : René un traître ! lui ? Qui l’ose ainsi calomnier ? Où est-il le calomniateur qu’Outougamiz le puisse dévorer ? Mais, n’est-ce pas le prêtre du soleil ! celui qui commerce avec les Esprits ! celui qui parle au nom de la patrie ! Malheureux ! tu ne crois pas quand le Ciel même t’ordonne de croire !... Non, cet ami n’est point coupable ; des mon-

stres seuls ont élevé la voix contre lui. Le frère de Céluta vengera René aux yeux de la nation ; l'éloquence descendra sur les lèvres d'Outougamiz, il s'exprimera mieux que Chactas ; il proposera de combattre les accusateurs .....Je pars, je vole où m'appelle le Manitou d'or...Insensé ! n'entends-tu pas le cri des fantômes ? ne vois-tu pas se lever les os de te pères qui viennent témoigner des crimes de ton ami ?

Telle est la foible peinture des combats qui se passoient dans l'âme du frère de Céluta. Il quitte la cabane du jongleur ; lent et pâle, il se traîne sur la terre ; il croit ouïr des bruits dans l'air et l'herbe murmurer sous ses pas. Où va-t-il ? il l'ignore. Quelque chose de fatal, il pousse involontairement vers Adario. Adario est son oncle ; Adario lui tient lieu de père ; Adario, dans l'absence de Chactas, est le premier Sachem de la nation ; enfin, Adario est le plus affligé des hommes. Le malheur est aussi une religion : il doit être consulté ; il rend des oracles : la voix de l'infortune est celle de la vérité. Voilà ce que se disoit

Outougamiz, en allant chercher le rigide vieillard.

Le Sachem avoit vu tuer son fils à ses côtés et les flammes dévorer sa cabane ; le Sachem avoit étouffé son petit-fils de ses propres mains ; la femme du Sachem étoit tombée dans l'émeute qui suivit l'affreux sacrifice : il ne restoit de toute sa famille, à Adario, que la fille même dont il avoit étranglé l'enfant. Renfermé, avec cette fille, dans les cachots du fort Rosalie, il avoit dû terminer ses jours à un gibet : "Elève-moi bien haut, disoit-il au "bourreau qui le conduisoit au supplice, afin "que je puisse découvrir, en expirant, les "arbres de ma patrie." On sait pourquoi, comment, à quel prix et dans quel dessein, Ondouré racheta la vie d'Adario.

Ce fut un grand spectacle que le retour de l'ami de Chactas aux Natchez. Le Sachem ressembloit à un squelette échappé de la tombe : quelques cheveux gris, souillés de poussière, tomboient des deux côtés de sa tête chauve : ses vêtemens pendoient en lambeaux. Il cheminoit en silence, les yeux baissés ; sa

fille venoit derrière lui, dans le même silence, comme la victime marche après le sacrificateur: elle portoit, attachés à ses épaules, un berceau vide et les langes, désormais inutiles, d'un nouveau-né.

Adario ne voulut point relever sa cabane: il établit sa demeure au milieu des bois. Sa fille suivoit de loin son terrible père, n'osant lui parler, veillant sur ses jours, s'asseyant quand il s'asseyoit, avançant quand il poursuivoit sa route. Quelquefois le Sachem contemploit les Français qui labouroient les champs de sa patrie: l'ange exterminateur n'auroit pas lancé des regards plus dévorans sur un monde dont le Dieu vivant auroit retiré la main.

Après la délivrance d'Adario, Ondouré déroula, aux yeux du vieillard, le plan d'une grande vengeance. Il lui présenta pour but la liberté des Natchez, et l'expulsion de la race des blancs de tous les rivages de l'Amérique; il lui cacha les ressorts secrets, les sentimens honteux, les mystérieuses lâchetés qui faisoient mouvoir cette conspiration: Adario n'eût jamais emprunté le voile du crime, pour couvrir un seul moment la vertu.

Le Sachem assista au conseil secret convoqué la nuit par Ondouré ; il approuva ce que le tuteur du Soleil exposa de ses desseins ; savoir : la convocation des nations indiennes dans une assemblée générale afin de prendre contre les étrangers une mesure commune : il ratifia la condamnation de René, de René qu'il croyoit coupable d'impiété et de trahison. Ces résolutions adoptées, les vieillards voulurent déterminer Adario à se livrer à ses occupations ordinaires.

" Tant que je respirerai, dit le Sachem, je
" n'aurai d'abri que la voûte du ciel. Comme
" défenseur de la patrie, je suis innocent ;
" comme père, je suis criminel. Je consens
" à vivre encore quelques jours pour mon
" pays ; mais Adario s'est réservé le droit de
" se punir, lorsque les Natchez auront cessé
" d'avoir besoin de lui."

C'étoit à ce cœur inflexible, c'étoit à l'homme le moins compatissant aux sentimens de la nature, à l'homme le plus aigri par le chagrin, que l'ami de René alloit demander des conseils, en sortant de l'audience du prêtre.

Outougamiz trouva le Sachem à moitié nu, assis au bord d'un torrent sur la pointe d'un roc : il lui raconte les inspirations du jongleur. Adario fait à son neveu le tableau des prétendus crimes de René. " Tu me tues comme ton fils ! " s'écrie le frère de Céluta, avec un accent dont le Sachem même fut touché.

Jamais le malheur ne se grava si subitement et d'une manière plus énergique sur le front d'un homme, que sur celui d'Outougamiz : plus le marbre est pur, plus l'inscription est profonde. L'infortuné s'éloigne d'Adario : il saisit la chaîne d'or, la regarde avec passion, la veut jeter dans le torrent, puis la presse contre son cœur et la suspend de nouveau sur sa poitrine. Cependant Outougamiz ignoroit le sort réservé à René : Adario avoit peint l'homme blanc coupable, mais il n'avoit pas voulu accabler entièrement son neveu ; il s'étoit abstenu de l'instruire de la sentence des Sachems ; sentence prononcée d'ailleurs sous le sceau du secret. Le souvenir de Mila vint comme une brise rafraîchissante, soulager un peu le brûlant chagrin d'Outougamiz : le jeune époux songe que l'épouse nouvelle qui porte encore sur sa tête la couronne du

premier matin, est déjà demeurée veuve sous son toit; il se détermine à chercher des consolations auprès de sa compagne.

Mila vole à lui: elle s'aperçoit qu'il chancelle; elle le soutient en disant: " C'est la " liane qui appuie maintenant le tulipier! " Eh bien! je te l'avois prédis! assieds-toi et " repose ta tête sur mon sein. Que t'ont dit " les méchans?"

" Ils m'ont répété ce que m'avoit dit On-" douré, répondit Outougamiz: Adario parle " aussi comme le jongleur."

" Quand ce seroit Kitchimanitou lui-même, " s'écria Mila, je soutiendrois qu'il fait un " mensonge: moi! je croirois aux calomnies " répandues contre mon ami! Celui qui t'a " donné le Manitou d'or croiroit-il, le mal " qu'on lui diroit de toi?"

Cette question fit monter les larmes dans les yeux d'Outougamiz; Mila pleurant à son tour: " Ah! c'est un bon guerrier que le " guerrier blanc! ils le tueront, j'en suis " sûre."

" Ils le tueront, reprit Outougamiz, qui t'a " dit cela?"

" Je le devine, répondit l'Indienne; si tu

“ ne sauves René une troisième fois, ils le
“ mettront dans le Bocage de la Mort.”

“ Non, non, s'écria Outougamiz, ou j'y
“ dormirai près de lui. Que ne suis-je déjà
“ au lieu de mon repos ! Tout est si agité à
“ la surface de la terre ! tout est si calme,
“ une longueur de flèche au-dessous ! Mais
“ Mila, la patrie !”

“ La patrie ! repartit Mila, et que me fait
“ à moi la patrie si elle est injuste ? J'aime
“ mieux un seul cheveu d'Outougamiz inno-
“ cent que toutes les têtes grises des Sachems
“ pervertis. Qu'ai-je besoin d'une cabane aux
“ Natchez ? j'en puis bâtir une dans un lieu
“ où il n'y aura personne : j'emmènerai mon
“ mari et son ami avec moi, malgré vous tous,
“ méchans. Voilà comme j'aurois parlé au
“ jongleur. Il auroit fait des tours, tracé des
“ cercles, bondi trois fois comme un orignal ;
“ j'aurois ri à sa face, joué, tourné, sauté
“ comme lui et mieux que lui. Il y a là un
“ Génie (et elle appuyoit la main sur son
“ cœur) qui n'obéit point aux noirs en-
“ chantemens.”

“ Comme tu me consoles ! comme tu parles

" bien ! s'écrie l'excellent Sauvage ; tu me " voudrois donc suivre dans le désert ? "

Mila le regarda et lui dit : " C'est comme si " le ruisseau disoit à la fleur qu'il a détachée " de son rivage et qu'il entraîne dans son " cours : Fleur, veux-tu suivre mon onde ? la " fleur répondroit : Non, je ne le veux pas ; " et cependant les flots la pousseroient douce-" ment devant eux."

L'aimable Indienne avoit préparé le repas du soir ; après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe, elle retourna à ce lit nuptial non chanté, qui ne tiroit sa pompe que de sa simplicité et de la grâce des deux époux. Les jeunes bras de Mila bercèrent et calmèrent les chagrins d'Outougamiz, comme ces légères bandes de soie, qui pressent et soulagent à la fois la blessure d'un guerrier.

Heures fugitives, dérobées par l'amour à la douleur, que vous deviez promptement disparoître ! Déjà le conseil des Sachems avoit reçu les premiers colliers de ses messagers secrets : toutes les nuits Ondouré rassembloit quelques-uns des chefs dans les cavernes. Le gouverneur de la Louisiane, moins facile à tromper que le

commandant du fort Rosalie, ne s'endormoit point au milieu des périls: il regrettoit d'avoir rendu la liberté au frère d'Amélie, et s'il ne fit pas arrêter Céluta, c'est qu'il se laissa fléchir aux larmes d'Adélaïde.

Lorsque Céluta apprit le départ de René, on essaya inutilement de la retenir à la Nouvelle-Orléans. En vain Adélaïde, Harlay, le général Artaguette (le capitaine avec le grenadier étoient retournés aux Natchez) lui représentèrent que ses forces ne suffiroient pas aux fatigues d'un si long voyage; elle conjura sa sœur et ses frères de la chair blanche, comme elle les appeloit, de la laisser reprendre le chemin de son pays: il fallut céder à ses ardentes prières que traduisoit la vieille mère de Jacques; Céluta embrassa avec émotion cette pauvre et vénérable matrone son hôtesse dans la nuit funeste. « Mon frère et ma « sœur, » dit-elle à Harlay et à Adélaïde, « souvenez-vous de Céluta quand vous serez « au pays des blancs. J'espère vous retrouver « quelque jour dans la contrée des âmes, si « l'on permet l'entrée de la belle forêt que « vous habiterez, à de misérables Indiennes « comme moi. »

La fille du gouverneur conduisit son amie jusqu'aux pirogues d'un grand parti de Pannis qui se préparoient à remonter le fleuve : là se renouvelèrent de tendres adieux. Céluta s'embarqua sur la flotte pannisienne. « Adieu, « disoit-elle à Adélaïde qui pleuroit assise au « rivage ; que les bons Génies vous rendent « vos bienfaits ! je ne vous reverrai plus sur la « terre où vous resterez long-temps après moi, « mais je tâcherai de faire le moins de mal « que je pourrai dans mon rapide passage, afin « de me rendre digne de votre souvenir. » Les pirogues s'éloignèrent.

Lorsque Céluta sortit de la ville des Français, son front étoit couvert de la pâleur des chagrins et d'une maladie cessant à peine. Sa fille, qui montroit déjà dans son regard quelque chose de la beauté et de la tristesse d'Amélie, sa fille, dont le jour natal n'avoit point encore été éclairé deux fois par le soleil, sembloit elle-même au moment d'expirer. Céluta la tenoit suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine : tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu soulevées ; les charmans

passagers se jouent à demi cachés dans le duvet de leur mère.

L'âme entière de Céluta étoit partagée entre son enfant et son époux : que de maux déjà passés ! quels étoient ceux qui devoient naître encore ? Les pirogues avoient à peine remonté le Meschacebé pendant quelques heures, que les Pannis, par un de ces caprices si fréquens chez les Sauvages, s'arrêtèrent sur la rive orientale du fleuve. Céluta descendit à terre avec ses conducteurs ; mais ceux-ci, par un autre caprice, se dispersèrent bientôt, les uns commençant une chasse, les autres se rembarquant sans bruit. Céluta s'etoit assoupie à l'écart, derrière un rocher qui lui cachoit le fleuve : la nuit étoit venue. Quand l'épouse de René se réveilla, elle étoit abandonnée.

L'insouciance indienne l'avoit délaissée, le courage indien la soutint : elle étoit accoutumée à la solitude. Les ténèbres empêchoient les Pannis de voir la sœur d'Outougamiz, et le vent ne leur permettoit pas d'entendre ses cris ; résignée, elle attendit le jour.

Lorsque l'aurore parut, Céluta sortit de

l'abri du rocher; regardant les différens points du ciel, elle se dit: " Mon mari est " de ce côté-là." Et ses pas se dirigèrent vers le septentrion. Elle n'eut pas même la pensée de retourner à la Nouvelle-Orléans: elle se trouvoit plus en sûreté dans les bois que parmi les hommes. Pour sa nourriture elle comptoit sur les fruits sauvages, et son sein suffiroit au besoin de sa fille.

Tout le jour elle marcha, cueillant çà et là quelques baies dans les buissons.

A l'heure où la hulotte bleue commence à voltiger dans les forêts américaines, Céluta atteignit le sommet d'une colline; elle se détermina à passer la nuit au pied d'un tamarin, dans le tronc caverneux duquel les Indiens allumoient quelquefois le feu du voyageur. Au midi on découvroit la ville des blancs, au couchant le Meschacebé, au nord de hautes falaises où s'élevoit une croix.

Prenant dans ses bras la fille de l'homme des passions, Céluta lui présenta son sein que l'enfant débile serroit à peine dans ses lèvres: un jardinier arrose une plante qui languit; mais elle continue de dépérir, car la terre ne

l'a point reçue favorablement à sa naissance. Dans son effroi maternel, Céluta n'osoit regarder le tendre nourrisson, de peur d'apercevoir les progrès du mal; ses yeux, chargés de pleurs, erroient vaguement sur les objets d'alentour. Telles furent vos douleurs dans la solitude de Bersabée, malheureuse Agar, lorsque, détournant la vue d'Ismaël, vous dites: "Je ne verrai point mourir mon "enfant." La nuit fut triste et froide.

Au lever du jour, après avoir fait un repas de pommes de mai et de racines de canneberge, la voyageuse, chargée de son trésor, reprit sa route. La monotonie du désert n'étoit interrompue que par la vue encore plus monotone de la croix. Cette croix étoit celle où René avoit accompli un pèlerinage en descendant à la Nouvelle-Orléans: Dieu seul savoit ce qu'avoit demandé en secret le fervent pèlerin. Une pierre, encore tachée du sang de l'homme assassiné gisoit près de l'arbre expiatoire: un torrent s'écouloit à quelque distance.

La sœur d'Outougamiz s'assit sur la pierre du meurtre: elle prit involontairement dans sa main la branche de chêne que René avoit

déposée en *ex-voto* au pied du calvaire; les regards de l'Indienne se fixoient sur le rameau desséché qu'elle balançoit lentement, comme si elle eût trouvé une ressemblance de destinée entre elle et la branche flétrie. Céluta rêvoit au bruit aride du vent dans le bois de la croix et dans la cime de quelques chardons qui perçoient les roches. Plusieurs fois, elle crut entendre des voix, comme si les Anges de la croix et de la mort eussent conversé invisiblement dans ce lieu.

L'épouse de René se hâta de quitter un monument de douleur, qu'elle supposoit gardé par les Esprits redoutables des Européens. Le large vallon qui terminoit le plateau des bruyères, la conduisit au bord d'un courant d'eau. Dans le fond de ce vallon s'élevoient de petits tertres couverts de tulipiers, de liquidambars, de cyprès, de magnolias, et autour desquels se replioit l'onde qui portoit son tribut au Meschacebé. Du sein de la terre échauffée sortoit le parfum de l'angélique et de différentes herbes odorantes.

Attirée et presque rassurée par le charme de cette solitude, Céluta s'assied sur la mousse

et prépare le banquet maternel. Elle couche Amélie sur ses genoux, et déroule l'une après l'autre les peaux d'hermine dont l'enfant étoit enveloppé. Quelques larmes, tombées des yeux de la mère, ranimèrent la fille souffrante, comme si cet enfant ne devoit tenir la vie que de la douleur.

Quand Céluta eut prodigué à sa fille ses caresses et ses soins, elle chercha pour elle-même un peu de nourriture.

Les lieux où elle se trouvoit avoient naguère été habités par une tribu indienne. On voyoit encore dans un champ anciennement moissonné quelques rejets de maïs, et l'épi de ce blé-sauvageon étoit rempli d'une crème onctueuse: il servit au repas de Céluta.

Vers le baisser du soleil, la sœur d'Outougamiz se retira à l'entrée d'une grotte tapissée de jasmin des Florides, et environnée de buissons d'azaléas. Dans cette grotte se vinrent réfugier une foule de nonpareilles, de cardinaux, d'oiseaux moqueurs, de perruches, de colibris qui brilloient comme des pierreries au feu du couchant.

La nuit se leva revêtue de cette beauté

qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé étoit parsemé de nuages blancs semblables à de légers flocons d'écume, ou à des troupeaux errans dans une plaine azurée. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous, les bisons, les chevreuils, les orignaux, sortoient de leur retraite pour paître les savanes. Dans le lointain on entendoit les chants extraordinaires des raines, dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappeloient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

Les zéphyrs embaumés par les magnolias, les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuroient d'harmonieuses plaintes que Céluta prenoit pour la voix des enfans à naître ; elle croyoit voir les petits Génies des ombres et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune ; légers fantômes qui s'égaroient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressoit la parole a sa fille couchée sur ses genoux ; elle lui disoit : « Si j'avois le malheur de te perdre

" à présent, que deviendrois-je? Ah! si ton
" père m'aimoit encore, je t'aurois bientôt
" retrouvée! Je découvrirois mon sein; j'épie-
" rois ton âme errante avec les brises de l'aube,
" sur la tige humectée des fleurs, et mes lèvres
" te recueilleroient dans la rosée. Mais ton
" père s'éloigne de moi, et les âmes des enfans
" ne rentrent jamais dans le sein des mères
" qui ne sont point aimées."

L'Indienne versoit, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas qui a perdu sa couronne, et dont le cœur exposé aux pluies, se fond et s'écoule en eau.

Des pélicans, qui voloient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissoit les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il étoit temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéroient, en allongeant la tête, des écureuils noirs accrochés à l'extrémité d'une liane flottante. La blanche et souffreteuse Amélie, couchée sur l'herbe, ressembloit à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir

des ailes. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie, sa fille purifiée ; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums ; enfin elle la renferma dans les peaux d'hermine, et la suspendit de nouveau à ses épaules, par une tresse de chèvre-feuille : la pélerine qui s'avance pieds nus dans les montagnes de Jérusalem, porte ainsi les présens sacrés qu'elle doit offrir au saint tombeau.

La fille de Tabamica traversa, sur un pont de liane, la rivière qui lui fermoit le chemin. Elle avoit à peine marché une heure, qu'elle se trouva engagée au milieu d'un terrain coupé de flaques d'eau remplies de crocodiles. Tandis qu'elle hésite sur le parti qu'elle doit prendre, elle entendh aleter derrière elle ; elle tourne la tête et voit briller les yeux vitrés et sanglans d'un énorme reptile. Elle fuit ; mais elle heurte du pied un autre monstre, et tombe sur les écailles sonores. Le dragon rugit ; Céluta se relève, et ne sent plus le poids léger que portoient ses épaules. Elle jette un cri ; prête à être dévorée, elle n'est attentive qu'à ce qu'elle a perdu. Tout à coup les deux

monstres, dont elle sentoit déjà la brûlante haleine sur ses pieds, se détournent ; ils se hâtent vers une autre proie. Que les regards d'une mère sont perçans ! ils découvrent parmi de hautes herbes l'objet qui attire les affreux animaux ! Céluta s'élance, saisit son enfant, et ses pas que n'auroit point alors devancés le vol de l'hirondelle, la portent au sommet d'un promontoire d'où l'œil suit au loin les détours du Meschacebé.

Victoire d'une femme ! qui dira ton orgueil et tes joies ? L'astre des nuits, qui vient de dissiper dans le ciel les nuages d'une tempête, paroît moins beau que la pâle Céluta, triomphante au désert. Amélie avoit ignoré le péril ; elle ne s'étoit pas même réveillée dans son lit de mousse ; sa parure conservoit la fraicheur et la symétrie. Chargée du berceau où l'innocence dormoit sous des fleurs, Céluta avoit accompli sa fuite, comme l'élégante Canéphore achevoit sa course, sans déranger dans sa corbeille les guirlandes et les couronnes. Mais la frayeur, qui n'avoit pu troubler l'enfant, avoit exercé son pouvoir sur la mère ; le sein de Céluta s'étoit tari : ainsi,

quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparoît une fontaine dans les champs de la Sicile, et l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son enfant; que son sein fût stérile quand son cœur surabondoit de tendresse; voilà ce que l'Indienne ne pouvoit comprendre. Elle accusoit sa foiblesse, elle se reprochoit jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchoit une cause à ce châtiment du Grand Esprit: elle se demandoit si elle avoit cessé d'être fidèle à son époux, si elle avoit aimé assez sa fille, si elle avoit été injuste envers ses amis, si elle avoit souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies n'avoient point eu à se plaindre d'elle? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montroit au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie déposée sur l'herbe pousse un gémissement; elle sollicite le festin

accoutumé ; ses mains suppliantes se tournent vers sa mère. Le désespoir s'empare de la sœur d'Outougamiz ; elle prend son enfant dans ses bras, le presse sur son sein avec des sanglots ; que ne pouvoit-elle l'abreuver de ses larmes ! du moins cette source étoit inépuisable.

Une inspiration funeste fait battre le cœur de la femme délaissée : Céluta se dit que le lait maternel n'étoit que le sang de son époux, que c'étoit René qui retiroit à lui cette source de vie ; mais ne pouvoit-elle pas elle-même s'ouvrir une veine, et remplacer par son propre sang le sang qui se refusoit aux lèvres de sa fille ? . . .

Peut-être auroit-elle pris quelque résolution extrême, si ses regards n'avoient aperçu des fumées qui montoient des deux côtés du Meschacebé, et qui annonçoient l'habitation de l'homme. Cette vue rendit des forces à Céluta ; l'Indienne n'étoit pas d'ailleurs tout-à-fait déterminée à mourir, car son époux vivoit et vivoit infortuné. Elle descendit donc du promontoire portant le cher et funeste gage de son amour ; mais le fleuve

étoit plus eloigné qu'il ne le lui avoit paru; et lorsqu'elle arriva sur ses bords, la nuit enveloppoit le ciel.

La fumée des cabanes s'étoit perdue dans les ombres; la lune en se levant versa sur les flots du Meschacebé moins de lumière que de mélancolie et de silence. Céluta cherchoit des yeux quelque nacelle. Ses regards suivoient, dans leur succession rapide, les lames passagères qui tour à tour élevoient leur sommet brillant vers l'astre de la nuit. Elle aperçut un objet flottant.

Bientôt elle vit sortir du fleuve, à quelques pas d'elle, un jeune nègre presque entièrement nu: une pagne lui ceignoit les reins, à la mode de son pays, et sa tête étoit ornée d'une couronne de plumes rouges. Il chantoit à demi-voix quelque chose de doux dans sa langue; il étendoit les bras vers les eaux, et sembloit adresser à un objet invisible des paroles passionnées. Céluta reconnut Imley, qui la reconnut à son tour; il s'approcha d'elle en s'écriant: "Céluta! ô redoutable Niang (1)! Céluta ici!"

Céluta répondit: "Je viens de la ville des

“ Pleurs ; la biche des Natchez va perdre son
“ faon que voilà, car son sein est tari.”

Alors Imley : “ La biche des Natchez ne
“ perdra point son faon ; nous trouverons une
“ mère pour le nourrir. Céluta est belle
“ comme une Fétiche bienfaisante.”

“ Comment Imley est-il dans ce lieu ?” dit Céluta.

“ Mon ancien maître, répondit Imley, après
“ m'avoir battu, parce que j'aimois ma liberté,
“ m'a vendu à l'habitant des cases voisines.
“ Venez avec moi, je vous donnerai du maïs
“ et une femme noire de mes bois, pour allaiter
“ l'enfant rouge de vos forêts ; les blancs ne
“ sauront rien de tout cela.”

Céluta se mit à suivre son guide.

“ Et tu es toujours infortunée, pauvre Cé-
“ luta ! disoit en marchant l'Africain. Et
“ moi aussi je suis bien malheureux le jour,
“ mais la nuit... !” Imley posa un doigt sur
sa bouche en signe de mystère.

“ Et la nuit tu es moins à plaindre, dit Cé-
“ luta ; moi je pleure toujours.”

“ Céluta, reprit Imley, si tu savois ! elle
“ est belle comme le palmier des sables !

“ Quand elle dit au sourire de venir visiter
“ ses lèvres, ses dents ressemblent aux perles
“ de la rosée dans les feuilles rouges du
“ Béthel.”

L'enfant de Cham arrêtant tout à coup Céluta, et lui montrant le fleuve: “ Vois-tu la
“ cime argentée de ces copalmes, là-bas, sur
“ les eaux? Vois-tu tout auprès les ombres
“ de ces hêtres pourpres, presque aussi belles
“ que celles du front de ma maîtresse? Vois-
“ tu les deux colonnes de ces papayas entre
“ lesquelles apparoît la face de la Lune,
“ comme la tête de mon Izéphar entre ses
“ deux bras levés pour me caresser? Eh bien!
“ ce sont les arbres d'une île. Ile de l'Amour,
“ île d'Izéphar, les ondes ne cesseront de
“ baigner tes rivages, les oiseaux d'enchanter
“ tes bois, et les brises d'y soupirer la volupté!
“ C'est là Céluta!...Elle habite sur l'autre
“ bord du Meschacebé; moi j'ai ma case sur
“ cette rive; chaque nuit elle traverse à la
“ nage le bras du fleuve pour se rendre dans
“ l'île; son Imley s'y trouve toujours le pre-
“ mier. Je reçois Izéphar au moment où elle
“ sort de l'onde; je la cache dans mon sein;

« je lui sers d'abri et de vêtement ; nos baisers « sont plus lents que ceux des brises qui cares- « sent les fleurs de l'aloès au déclin du jour ; « deux beaux serpens noirs, s'entrelacent « moins étroitement : nous sommeillons au « bord du fleuve, en disputant de paresse avec « ses ondes.

« Souvent aussi nous parlons de la patrie : « nous chantons Niang, Zanhar, et les amours « des lions. Je reprends toutes les nuits la « parure que tu me vois, et que je portois « quand j'étois libre sous les bananiers de « Madinga. J'agite la force de ma main dans « les airs ; il me semble que je lance encore la « zagaie contre le tigre, ou que j'enfonce dans « la gueule de la panthère mon bras entouré « d'une écorce. Ces souvenirs remplissent mes « yeux de larmes plus douces que celles du « benjoin, ou que la fumée de la pipe chargée « d'encens. Alors je crois boire avec Izéphar « le lait du coco sous l'arcade de figuier ; je « m'imagine errer avec ma gazelle à travers les « forêts de giroflier, d'acajou et de sandale. « Que tu es belle, ô mon Izéphar ! tu rends « délicieux tout ce qui touche à tes charmes.

cases se montroient entre de hauts tournesols. Imley et Céluta traversèrent des carrés d'ignames et de patates, que l'esclave africain cultive dans ses courts momens de loisirs, pour sa subsistance et pour celle de sa famille. Un calme profond régnoit dans ces lieux : sur cette terre étrangère, dans la couche de la servitude, le sommeil berçoit ces exilés des illusions de la liberté et de la patrie. Imley dit à voix basse à Céluta : " Ils dorment mes " frères noirs ! les insensés ! ils prennent " des forces, afin de travailler pour un maître. " Moi..."

L'Américaine et l'Africain entrèrent dans une case dont Imley poussa doucement la porte. Il se dépouilla de sa pagne qu'il cacha sous des chaumes : " Car, disoit-il, nos maîtres " prétendent que l'habit de mon pays est une " Fétiche qui leur portera malheur." Il reprit l'habit de l'esclave et réveilla une femme. Cette femme descend de son hamac de coton bleu, souffle des charbons assoupis, en jetant dans le foyer des cannes de sucre desséchées ; une grande flamme éclaire subitement l'intérieur de la case. Céluta reconnoît la négresse Gla-

quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparoît une fontaine dans les champs de la Sicile, et l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son enfant; que son sein fût stérile quand son cœur surabondoit de tendresse; voilà ce que l'Indienne ne pouvoit comprendre. Elle accusoit sa foiblesse, elle se reprochoit jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchoit une cause à ce châtiment du Grand Esprit: elle se demandoit si elle avoit cessé d'être fidèle à son époux, si elle avoit aimé assez sa fille, si elle avoit été injuste envers ses amis, si elle avoit souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies n'avoient point eu à se plaindre d'elle? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montroit au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie déposée sur l'herbe pousse un gémissement; elle sollicite le festin

accoutumé ; ses mains suppliantes se tournent vers sa mère. Le désespoir s'empare de la sœur d'Outougamiz ; elle prend son enfant dans ses bras, le presse sur son sein avec des sanglots : que ne pouvoit-elle l'abreuver de ses larmes ! du moins cette source étoit inépuisable.

Une inspiration funeste fait battre le cœur de la femme délaissée : Céluta se dit que le lait maternel n'étoit que le sang de son époux, que c'étoit René qui retiroit à lui cette source de vie ; mais ne pouvoit-elle pas elle-même s'ouvrir une veine, et remplacer par son propre sang le sang qui se refusoit aux lèvres de sa fille ?

Peut-être auroit-elle pris quelque résolution extrême, si ses regards n'avoient aperçu des fumées qui montoient des deux côtés du Meschacebé, et qui annonçoient l'habitation de l'homme. Cette vue rendit des forces à Céluta ; l'Indienne n'étoit pas d'ailleurs tout-à-fait déterminée à mourir, car son époux vivoit et vivoit infortuné. Elle descendit donc du promontoire portant le cher et funeste gage de son amour ; mais le fleuve

quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparoît une fontaine dans les champs de la Sicile, et l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son enfant; que son sein fût stérile quand son cœur surabondoit de tendresse; voilà ce que l'Indienne ne pouvoit comprendre. Elle accusoit sa foiblesse, elle se reprochoit jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchoit une cause à ce châtiment du Grand Esprit: elle se demandoit si elle avoit cessé d'être fidèle à son époux, si elle avoit aimé assez sa fille, si elle avoit été injuste envers ses amis, si elle avoit souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies n'avoient point eu à se plaindre d'elle? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montroit au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie déposée sur l'herbe pousse un gémissement; elle sollicite le festin

“ Pleurs ; la biche des Natchez va perdre son
“ faon que voilà, car son sein est tari.”

Alors Imley : “ La biche des Natchez ne
“ perdra point son faon ; nous trouverons une
“ mère pour le nourrir. Céluta est belle
“ comme une Fétiche bienfaisante.”

“ Comment Imley est-il dans ce lieu ?” dit
Céluta.

“ Mon ancien maître, répondit Imley, après
“ m'avoir battu, parce que j'aimois ma liberté,
“ m'a vendu à l'habitant des cases voisines.
“ Venez avec moi, je vous donnerai du maïs
“ et une femme noire de mes bois, pour allaiter
“ l'enfant rouge de vos forêts ; les blancs ne
“ sauront rien de tout cela.”

Céluta se mit à suivre son guide.

“ Et tu es toujours infortunée, pauvre Cé-
“ luta ! disoit en marchant l'Africain. Et
“ moi aussi je suis bien malheureux le jour,
“ mais la nuit... !” Imley posa un doigt sur
sa bouche en signe de mystère.

“ Et la nuit tu es moins à plaindre, dit Cé-
“ luta ; moi je pleure toujours.”

“ Céluta, reprit Imley, si tu savois ! elle
“ est belle comme le palmier des sables !

zirne ! Glazirne demeure immobile d'étonnement. Les deux femmes se prennent à pleurer.

" Bonne mère des pays lointains, dit Céluta, " votre petite fille indienne est prête à mourir ; " mon sein s'est fermé : j'espère que le vôtre " est resté ouvert à votre fils."

Glazirne répondit : " Je croyois ne plus " vous revoir. Mon maître, aux Natchez, m'a " vendue avec Imley, parce que j'avois eu " trop de pitié de vous chez le bon blanc " Artaguette. Mon maître n'aimoit point la " pitié : voilà ma joie dans son berceau."

Glazirne découvrit un berceau caché sous une natte, prit son nourrisson, le mit à l'une de ses mamelles, suspendit à l'autre l'enfant de Céluta et s'assit à terre.

Quand l'épouse de René vit cette pauvre esclave presser sur son sein les deux petites créatures si étrangères par leur pays, si différentes par leur race, si ressemblantes par leur misère ; quand elle la vit les nourrir en leur prodiguant ces petits chants, ce langage maternel, le même en tous climats, elle adressa au ciel la prière de la reconnoissance. Elle regardoit les deux enfans ; comparant la foi-

blesse de sa fille à la force du fils de Glazirne, elle dit avec un mélange de joie, de douleur et d'une tendre jalousie : "Femme noire, "que ton fils est grand et fort ! Il est pour-"tant de l'âge de ma fille !"

"Femme rouge, dit Glazirne en se levant, "j'ai commencé par ta fille, prends mainte-"nant pour toi ces ignames, et bois ce suc "d'une plante de mon pays, qui te rendra la "fécondité. Mais, hâte-toi de t'éloigner, le "jour va naître ; mon nouveau maître haït "les femmes indiennes ; ne reviens plus aux "cases. Cache-toi dans la forêt ; Imley te "conduira à un lieu secret connu de nous "autres esclaves. Au milieu du jour je "t'irai porter la pâture, et au milieu de la "nuit pleurer avec toi. Mon cœur n'est "point fait de l'acier des blancs ; je ne suis "point née sans père ni sans mère, quoique "ma mère m'ait vendue pour un collier."

Glazirne remplit une coupe de bois de citronnier d'une liqueur particulière, et la présenta à la voyageuse, comme la Madianite offroit un vase d'eau à l'étranger, au bord du puits du Chameau. Céluta vida la coupe, et

sortit avec Imley, qui la conduisit au lieu désigné.

A l'heure où les cigales, vaincues par l'ardeur du soleil, cessent leurs chants, Céluta entendit un cri : c'étoit celui que les nègres poussent dans le désert, pour écarter les serpents et les tigres. Elle découvrit Glazirne qui regardoit s'il n'y avoit point de blancs à l'entour.

La négresse se glissant dans le bois, déposa quelque chose au pied d'un arbre, et se retira. Céluta s'avançant à son tour, enleva la calebasse déposée. Il y avoit du lait pour la fille, des fruits et des gâteaux pour la mère : ce commerce clandestin de l'infortune et de la misère se faisoit à la porte du riche et de l'heureux.

Les ombres revinrent sur la terre. Céluta ouït vers le milieu de la nuit un bruissement léger ; elle étendit la main dans les ténèbres et rencontra bientôt celle de Glazirne : le bonheur repousse le bonheur, mais les larmes appellent les larmes ; elles viennent se mêler dans les cœurs des infortunés comme ces eaux sympathiques qui se cherchent à travers les

feuilles d'un livre mystérieux, et qui y font paroître, en se confondant des caractères disposés d'avance par l'amour.

La négresse apportoit avec elle son fils : elle mit l'hostie pacifique entre les bras de l'Indienne, qui sentit ce compliment à la façon de la nature. Les deux femmes s'assirent ensuite sous un térébinthe dans une clairière ; elles parlèrent de leur frère Artaguette, que l'une avoit sauvé, que l'autre avoit ramené blessé au camp des Français. Glazirne prononça des paroles magiques de son pays sur la fille de Céluta, sur ce vaisseau à peine ébauché que la flamme avoit à demi dévoré dans le chantier de la vie. Puis la négresse ouvrit le haut de sa tunique d'esclave dans laquelle elle tenoit cachée une colombe ; elle rendit la liberté à l'oiseau blanc qui, plein de frayeur, allongeoit le cou hors du sein de l'Africaine. Cet emblême d'une âme pure qui s'envole vers les cieux, échappée des prisons de la vie, rappeloit en même temps l'idée de la liberté que Glazirne avoit perdue.

« Est-ce que tu crois que ma fille va mou-

" rir, dit Céluta, puisque la colombe s'est " envolée?"

" Non, dit Glazirne, la colombe a porté au " redoutable Niang les paroles que j'ai mur- " murées tout bas, pour guérir ta fille."

" Fais à la mode de ton pays, repartit l'In- " dienne: je m'y accoutumerai mieux qu'à la " mode du pays des blancs."

Glazirne déroula une feuille de roseau dans laquelle elle avoit enveloppée un coquillage de l'océan africain; elle adressa à cette Fé- tiche des reproches et des prières. Céluta porte à ses lèvres ce Manitou du malheur. Religion des infortunés vous êtes partout la même! les chagrins ont une source commune: cette source est le cœur de l'homme.

Ces femmes sauvages, si remplies des mer- veilles de Dieu, voulurent endormir leurs en- fans: elles les placèrent sur des peaux moel- leuses, l'un auprès de l'autre, dans les festons d'une liane fleurie qui descendoit des branches d'un vieux liquidambar, le fils de Glazirne tout nu et obscur comme l'ébène, la fille de Céluta parée d'un collier et éclatante comme

l'ivoire; ensuite elles agitèrent doucement le berceau suspendu. Céluta chantoit, et la nature lui inspiroit à la fois l'air et les paroles de son hymne au Sommeil.

"Enfans, plus heureux que vos mères, que
"votre sommeil soit également paisible et sans
"songes! N'êtes-vous point sur cette branche
"de fleur les deux Génies de la nuit et de
"la lumière? vous êtes blanc et noir comme
"ces jumeaux célestes.

"L'un porte la chevelure dorée du matin;
"l'autre couvre son front du léger crêpe du
"soir. Charmantes nompareilles, reposez en-
"semble dans ce nid: soyez plus heureux que
"vos mères."

Les accens de la voix de Céluta étoient pleins de mélodie; ils sortoient de son âme, et son âme étoit comme une lyre sous la main des Anges. Sollicité au repos par le ralentissement graduel du mouvement de la branche, le couple innocent s'endormit: les mères confièrent à la brise le soin de balancer encore leurs gracieux nourrissons.

Mais le maukawis commençoit à chanter le réveil de l'aurore; les deux amies songèrent

à se séparer; avant de quitter ce lieu, elles amassèrent quelques pierres pour en faire une marque au siècle futur, et les appelèrent chacune dans sa langue: l'autel des Femmes Affligées.

L'Africaine promit de revenir. Cependant l'Indienne en vain espéra de revoir sa compagne; sa compagne ne reparut plus. Une fois seulement Céluta crut avoir entendu dans le lointain la voix de Glazirne: il arrive que les vents de l'automne jettent, le soir, sur nos bords, un oiseau de l'autre hémisphère; nous comptons retrouver au matin l'hôte de la tempête, mais il est déjà remonté sur le tourbillon, et son cri, du milieu des nuages, nous apporte son dernier adieu.

Après deux jours d'attente, Céluta se résolut à poursuivre sa route; il lui tardoit de revoir ses amis. Elle part; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les Sauvages jettent en passant; elle traverse des marais, en sautant d'une racine à une autre racine; elle se cache quelquefois auprès d'une habitation où des blancs prennent leur repas dans le champ par eux labouré; lorsqu'ils se sont retirés, elle

accourt avec une nuée de petits oiseaux qui guettoient comme elle, les miettes tombées de la table de l'homme. Après une marche longue et pénible, elle entre dans ses forêts natales, et arrive enfin aux Natchez.

Le premier Indien qu'elle aperçoit, c'est Ondouré. Le bourreau a reconnu la victime; il s'avance vers elle, et d'une voix adoucie, il la félicite de son retour. " Où est René ? dit " Céluta; chef cruel, te devois-je rencontrer " le premier !"

" Ton mari, répondit Ondouré avec une " modération de langage que ses regards " démentoient, ton mari est allé par ordre des " Sachems, chanter le calumet de paix aux " Illinois."

Quand on s'est attendu à quelque malheur, tout ce qui n'est pas ce malheur semble un bien. " Il vit !" s'écrie Céluta, et elle se sent soulagée.

Les Sauvages environnent bientôt la nièce d'Adario; Mila et Outougamiz fendent la foule et se précipitent dans le sein de leur sœur.

" Je suis la femme de ton frère, s'écrie Mila " sanglotant de joie, mais je suis toujours ta " petite fille."

“ Tu es la femme de mon frère, dit Cé-
“ luta avec un mouvement de plaisir dont elle
“ ne se rendit pas compte ; aime-le et partage
“ ses peines !”

“ Oh ! dit Mila, j’ai déjà plus pleuré pour
“ lui dans quelques jours, que je n’ai pleuré
“ pour moi dans toute ma vie.”

La voyageuse, conduite à sa cabane, la trouva dévastée, telle que René l’avoit trouvée lui-même à son retour. Céluta jeta un regard triste sur la vallée, sur la rivière, sur le sentier de la colline à demi caché dans ’herbe, sur tous ces objets où son œil découvroit des traces de la fuite du temps. La cabane fut promptement rétablie dans son premier ordre par Outougamiz et par Mila ; ils y vinrent demeurer avec leur sœur.

Cependant le couple ingénu n’osa raconter à Céluta, déjà trop éprouvée, ce qui s’étoit passé aux Natchez pendant son absence ; il n’osa lui dire les malheurs d’Adario, les calomnies dont René étoit la victime, les vertueuses inquiétudes d’Outougamiz. La fille de Tabamica voyoit qu’on lui cachoit quelque chose : tout lui paroissoit extraordinaire, l’éloignement de

Chactas et de René, l'établissement des Français sur le champ des Indiens, l'affectation des Indiens qui murmuroient des paroles de paix, du même air qu'ils auroient entonné l'hymne de guerre. Adario n'étoit point venu voir sa nièce, où étoit-il ? Céluta résolut d'aller trouver son oncle, de lui demander l'explication de ces mystères, et de s'éclaircir du sort de René.

Enveloppée d'un voile, elle sort de sa cabane, lorsque les étoiles, déjà chassées de l'orient par le crépuscule, sembloient s'être réfugiées dans la partie occidentale du ciel. Elle glisse le long des prairies comme ces vapeurs matinales qui suivent le cours des ruisseaux; elle arrive au grand village, cherche la cabane d'Adario et ne trouve qu'un amas de cendres. Un chasseur vient à passer : " Chasseur, lui dit Céluta, où est maintenant " la demeure d'Adario?" Le chasseur lui montre un bois avec son arc et continue sa route.

La sœur d'Outougamiz s'avance vers le bois; elle aperçoit à l'entrée, la fille d'Adario, sentinelle vigilante qui observoit de loin les mouve-

mens de son père. Le Sachem erroit lentement entre les arbres, comme un de ces spectres de la nuit, qui se retirent au lever du jour. Sa tête chauve et ses membres dépouillés étoient humides de rosée; sa hache, si terrible dans les combats, reposant sur une de ses épaules nues près de son oreille, sembloit lui conseiller la vengeance.

Céluta ne se sentoit pas la hardiesse d'aborder le Sachem; elle l'entendit pousser de profonds soupirs. Le vieillard tourne tout à coup la tête, et s'écrie d'une voix menaçante: "Qui suit mes pas?"—"C'est moi, répond "doucement Céluta.

— "C'est toi, ma nièce! Ne me présente "pas ton enfant, mes mains sont dévorantes."

— "Je n'ai point apporté ma fille," reprend l'épouse de René, qui déjà embrasse les genoux du Sachem: "Et ma cousine?" ajoute Céluta d'une voix suppliante.

"Ta cousine! dit Adario; où est-elle? "qu'elle vienne! elle n'a plus rien à craindre "de mes embrassemens."

La fille d'Adario, assise à l'écart sur une pierre, regardoit de loin cette scène avec un

mélange de terreur et d'envie. Elle accourt au signe que lui fait Céluta : pour la première fois, depuis le retour du fort Rosalie, elle se sent pressée sur le cœur paternel par la main qui lui a ravi son fils. Adario, surmontant de la tête ces deux femmes, et les serrant contre sa poitrine avec son bras armé de la hache, ressembloit à un bûcheron qui va couper deux arbustes chargés de fleurs.

Le Sachem se dégageant des caresses de ces femmes : « Il n'est pas temps de pleurer « comme un cerf ; c'est du sang qu'il nous « faut. » Montrant d'une main la terre à Céluta, et de l'autre la voûte des arbres : « Voilà, « lui dit-il, le lit et le toit que les étrangers « m'ont laissés. »

—« Est-ce eux qui ont incendié ta cabane ? « dit Céluta ; tes enfans t'en pourront bâtir « une autre. »

Les lèvres d'Adario tremblèrent, son regard parut égaré ; il saisit sa nièce par la main : « Mes enfans, dis-tu ; mes enfans, ils sont « libres ! Ils ne rebâtiront point ma hutte « dans la terre de l'esclavage. »

Adario rejeta avec violence la main de

Céluta. La fille du Sachem cachoit dans ses cheveux son visage baigné de larmes. Céluta s'aperçut alors que sa cousine ne portoit point son fils; elle eut un affreux soupçon de la vérité.

L'épouse de René crut devoir calmer ces douleurs, dont elle ne connoissoit pas encore la source, par quelques paroles d'amour: "Sa-
"chem, dit-elle, tu es un rempart pour les
"Natchez; et j'espère que mon mari reviendra
"bientôt chargé de colliers pacifiques."

—"N'appelle pas ton mari, dit le vieillard,
"l'infâme que le colère d'Athaënsic a vomi
"sur ces rivages. Si tu conserves encore quel-
"que attachement pour lui, ôte-toi de devant
"mes yeux; que le roc qui me sert de couche
"ne soit pas souillé de l'empreinte de tes pas."

—"Ah! s'écrie Céluta, voici le commence-
"ment des mystères dont j'étois venue de-
"mander l'explication! Eh bien! Adario,
"qu'à donc fait René? Parle, je t'écoute."

Adario s'appuie contre un chêne, et répète à Céluta la longue série des calomnies inventées par Ondouré. A ce discours, qui auroit dû foudroyer l'Indienne, vous l'eussiez vue

prendre un air serein, une contenance hardie : “ Je respire ! dit-elle ; cher et malheureux “ époux ! si je t'avois jamais soupçonné, main-“ tenant tu serois pur à mes yeux comme la “ rosée du ciel. Que le monde entier te dé-“ clare coupable, je te proclame innocent ; que “ l'univers te déteste, j'aurai le bonheur de “ t'aimer sans rivale. Moi, t'abandonner, lors-“ que tu es calomnié, persécuté !”

Les grandes âmes s'entendent : Adario admira sa nièce. “ Tu es de mon sang, dit-il, “ et c'est pour cela que l'amour de la patrie “ triomphera dans ton cœur de l'amour d'un “ homme. Que peux-tu opposer à ce que je “ t'ai raconté ?”

—“ Ce que j'y oppose, répliqua vivement “ Céluta, le malheur de René. Mon mari cou-“ pable ! Il ne l'est point : tu en as trop dit, “ Adario, pour me convaincre. N'as-tu pas “ été jusqu'à me parler de Mila ? C'est à “ moi d'avoir affaire avec mon cœur, de dé-“ vorer mes peines, si j'en ai ; mais chercher “ à me faire croire à des trahisons envers les “ Natchez, par le ressentiment d'une infidélité “ qui ne regarderoit que moi, Sachem ! je

" rougis pour ta vertu ! j'ignorois que ton " grand cœur fût si sensible à un chagrin de " femme !"

La fureur d'Adario s'allume ; il ne voit dans ce dévouement de l'amour conjugal que la foiblesse d'un esprit fasciné par la passion. Blessé des paroles de Céluta, il s'écrie : " Tremble, misérable servante d'un blanc ; " tremble qu'un indigne amour te fasse hésiter " sur tes devoirs ; apprends que si ton sang " étoit demandé par la patrie, cette main qui " a étouffé mon fils te sauroit bien retrouver !" Adario s'arrachant du chêne contre lequel il est appuyé, va chercher la caverne des ours pour y fuir la vue des hommes ; aussi insensible au mal qu'il a fait que le poignard qui ne sent pas les palpitations du cœur qu'il a percé.

Le coup a pénétré jusqu'aux sources de la vie : la victime s'est débattue contre le trait au moment où ce trait l'a frappée, mais à la blessure refroidie s'attache une douleur cuisante. Céluta ne croit point au crime de René, mais il suffit qu'on accuse celui qu'elle aime, pour qu'elle soit navrée de douleur ; elle ne croit

pas à l'inconstance de son époux ; elle ne supposera jamais René capable d'avoir donné pour femme sa maîtresse à son ami ; mais que font la raison, l'élévation des sentimens, la générosité de caractère contre ces vagues soupçons qui traversent le cœur ? on s'en défend, on les repousse ; vaine tentative ! ils renaissent comme ces songes qui se reproduisent dans le cours d'un pénible sommeil.

Céluta regagne à pas tremblans sa cabane, elle y trouve ses aimables hôtes. “ Mon frère, “ dit-elle en entrant, je sais tout : on trame “ quelque complot. Sauvons ton ami !”

—“ C'est parler cela, dit Mila en avançant “ d'un air courageux son joli visage. Ce n'est “ pas comme toi, Outougamiz, qui es triste “ comme un chevreuil blessé : sauvons René ! “ c'est ce que je disois tantôt.”

Les deux sœurs et le frère s'assirent ensemble sur la même natte, approchèrent leurs trois têtes, et se mirent à examiner comment ils pourroient sauver René. Les conspirations des bons ne sont pas comme celles des méchans : on nuit facilement, on répare avec

peine. Le fond du secret étoit ignoré de la femme, de l'ami, et de l'amie de René : ils ne pouvoient donc apporter de remède à un mal dont la nature leur étoit inconnue. Mila ne savoit autre chose que de tuer Ondouré : elle soutenoit par son caractère résolu le frère et la sœur, dont les âmes, disoit-elle, étoient aussi pesantes que le vol d'un aigle blanc. " Les " Sachems, ajoutoit-elle, ont plus de sagesse " que nous, mais ils n'aiment point. Oppo- " sons nos cœurs à leurs têtes, et nous saurons " bien comment agir quand le moment sera " venu."

Prêt à consommer ses forfaits, Ondouré sentoit ses passions s'exalter. Céluta, de retour de son pélerinage, parut toute divine aux yeux du scélérat. Une femme en pleurs, une femme qui vient de faire des choses extraordinaires, a des attraits irrésistibles : plus l'âme s'élève vers le ciel, plus le corps se couvre de grâce, et le criminel, pour son supplice comme pour celui de sa victime, aime particulièrement la beauté qui tient à la vertu. " Quoi ! cette " femme, disoit Ondouré, si dévouée à mon

“ rival, ne m'accorderoit pas même un sourire !
“ Céluta, tu seras à moi ! j'assouvirai sur toi
“ mes désirs, fusses-tu dans les bras de la mort.”

Au milieu de son triomphe, Ondouré éprouvoit pourtant une vive inquiétude : la jalousie de la Femme-Chef, endormie pendant les troubles aux Natchez et pendant l'absence de Céluta, jetoit maintenant de nouvelles flammes ; elle menaçoit le tuteur du Soleil d'un éclat qui l'eût perdu. Une scène inattendue fut au moment de produire la catastrophe qu'il redoutoit.

La fête de la pêche avoit été proclamée, fête sacrée à laquelle personne ne se pouvoit dispenser d'assister. Céluta s'y rendit avec Mila et son frère : le Grand-Prêtre ordonna la danse générale des femmes. La sœur d'Outougamiz fut obligée de figurer dans ce chœur religieux : émue par ses souvenirs, se laissant aller à une imagination attendrie, elle commence à faire parler ses pas, car la danse a aussi son langage ; tantôt elle lève les bras vers le ciel, comme le rameau d'un suppliant ; tantôt elle incline sa tête comme une rose affaissée sur sa tige. L'air de langueur et de

tristesse de Céluta, ajoutoit un charme à ses grâces.

Ondouré dévoroit des yeux la touchante Sauvage; Akansie, qui ne le perdoit pas de vue, se sentoit prête à rugir comme une lionne. Dans l'illusion de sa passion, elle crut pouvoir lutter avec sa rivale, et descendit dans l'arène. Les mouvemens de la femme jalouse étoient durs; ses mains s'agitoient par convulsions; ses pas se marquoient par intervalles courts et précipités; le crime avoit l'air de peser sur le ressort qui la faisoit tressaillir. Honteux pour elle, le tuteur du Soleil détourna la vue: la Femme-Chef s'en aperçut, et n'ayant le courage ni de cesser, ni de continuer la danse, elle se mit à tourner sur elle-même avec des espèces de hurlemens.

Alors Mila, qui voulut tenir compagnie à sa sœur et se rire d'Akansie, vint voltiger sur le gazon. Ses pieds et ses bras se déploient par des mouvemens brillans et onduleux; elle se balance comme un jeune peuplier caressé des brises: le sourire de l'amour est sur ses lèvres, l'ivresse du plaisir dans ses yeux; c'est un faon qui bondit, un oiseau qui vole; elle

se joue, flotte, nage dans l'air comme un papillon.

Le contraste qu'offroient les trois femmes, étonnoit les Natchez et les Français présens à la fête: c'étoient la douleur, la jalousie et le plaisir qui mêloient leurs pas. Un hymne, ordinairement chanté à cette cérémonie, étoit répété en dialogue par les danseuses; Céluta disoit:

" Retire-toi, vagabonde du désert: le bruit
" de tes pleurs est pour moi plus détestable
" que celui de l'ondée qui perd la moisson:
" je hais les infortunés. Ma cabane se plaît
" dans la solitude: jamais un tombeau ne m'a
" détourné de mon chemin; je le foule aux
" pieds, et je passe son gazon."

La Femme-Chef répondoit:

" Je suis étrangère, je suis le serpent noir
" qui ne fait point de mal. Mon époux est
" loin, mon enfant va mourir: matrone de la
" cabane solitaire, sois bonne, donne à man-
" ger à ma faim; les Génies t'en récompen-
" seront: celui que tu aimes ne sera jamais
" loin, ni ton enfant prêt à mourir."

Mila répliquoit:

“ Viens dans ma cabane, viens, pauvre “ étrangère : malheur à qui repousse l'infor- “ tuné ! Viens, n'implore plus cette matrone. “ C'est une femme de sang : ses mains sont “ homicides ; les lèvres de son enfant ne “ caressoient point son sein ; elles la faisoient “ souffrir. Lorsque son enfant lui disoit : “ Ma mère !” elle n'avoit jamais besoin de “ sourire. Viens dans ma cabane, pauvre “ étrangère : malheur à qui poursuit l'in- “ nocent !”

Il étoit temps que cette danse cessât : Céluta et Akansie étoient prêtes à s'évanouir. Le hasard, en mettant dans leur bouche le chant opposé à leur position et à leur caractère, les accabloit. Quelle leçon pour la Femme-Chef ! le persécuteur avoit pris un moment la place du persécuté, afin que le premier eut une idée de sa propre injustice. Lorsqu'à la fin du chant, les trois femmes vinrent à mêler leurs voix, il sortit de ces voix confondues des sons qui arrachèrent un cri d'étonnement à la foule. La mère du Soleil quitta brusquement les jeux, faisant signe à Ondouré de la suivre : il ne lui osa désobéir.

Le couple impur arrive à la cabane du Soleil. Akansie éclate en reproches : " Voilà " donc, s'écrie-t-elle, celui à qui j'ai tout " sacrifié ! Honneur, repos, vertu, tout a péri " dans la fatale passion qui me dévore ! Pour " toi j'ai livré mon âme aux mauvais Génies ; " pour toi j'ai consenti à laisser tuer le Grand " Chef. J'ai approuvé tous tes complots ; " esclave de ton ambition comme de ton " amour, je me suis étudiée à satisfaire les " moindres caprices de tes crimes. Heureuse, " autant qu'on peut l'être sous le poids d'une " conscience bourrelée, je me disois : il m'aime ! " Esprits des ombres, enseignez-moi ce qu'il " faut faire pour conserver son cœur ! De quel " nouveau forfait dois-je souiller mes mains, " pour donner plus de charmes à mes caresses ? " Parle, je suis prête : renversons les lois, " usurpons le pouvoir, immolons la patrie, et, " s'il le faut, l'enfant royal que j'ai porté dans " mes flancs !"

Ces paroles sortant à flots pressés d'un sein qui les avoit long-temps retenues, suffoquent la misérable Akansie : elle tombe, dans les convulsions du désespoir, aux pieds d'Ondouré.

Effrayé des révélations qu'elle pouvoit faire, le monstre eut un moment la pensée d'étouffer sa complice au milieu de cette crise de remords, avant que le repentir la rendît à l'innocence; mais il avoit encore besoin du pouvoir de la Femme-Chef; il la rappelle donc à la vie, il essaie de la calmer par des paroles d'amour. "Tu ne me tromperas plus, dit-" elle, je n'ai déjà été que trop crédule; j'ai " vu tes regards idolâtrer ma rivale; je les ai " vus se détourner de moi avec dégoût. Je " repousse tes caresses; tu te les reprocherois, " ou peut-être, en me les prodiguant, les " offrirois-tu, dans le secret de ton cœur, à " cette Céluta qui te méprise."

Akansie s'arrête comme épouvantée de ce qu'elle va dire: ses yeux sont tachés de sang, son sein se gonfle et rompt les liens de fleurs dont il étoit entouré. Elle s'approche du chef inquiet, appuie ses mains aux épaules du guerrier, et parlant d'une voix étouffée, presque sur les lèvres du traître: "Ecoute, lui " dit-elle, plus d'amour; il ne me faut à " présent que des vengeances! J'ai favorisé " tes projets; sers les miens! Que Céluta

" soit enveloppée, avec son mari, dans le mas-
" sacre que tu médites. Je veux tenir dans
" ma main cette tête charmante, la présenter
" par ses cheveux sanglans à tes baisers. Si
" tu hésites à m'offrir ce présent, dès demain
" j'assemble la nation, je rends l'éclat à la
" vertu que tu as ternie, je dévoile tes crimes
" et les miens, et nous recevrons ensemble le
" châtiment dû à notre perversité."

Akansie, les yeux attachés sur ceux d'Ondouré, cherche à surprendre sa pensée: " N'est-
" ce que cela que tu demandes pour t'assurer
" de mon amour, répondit l'homme infernal
" d'un ton glacé, tu seras satisfaite: tu m'as
" livré René, je te livrerai Céluta."

" Mais avant qu'elle soit à toi, s'écrie
" Akansie."

Ce mot fit hocher la tête à Ondouré: le scélérat vit qu'il étoit deviné. Il recula quelques pas. " Il faut donc tout te pro-
" mettre!" s'écria-t-il à son tour.

Il sort, méditant un crime qui le délivreroit de la crainte de voir publier ceux qu'il avoit déjà commis. Les affreux amans se quittèrent, pénétrés de l'horreur qu'ils s'inspiroient mu-

tuellement: au seul souvenir de ce qu'ils avoient découvert dans l'âme l'un de l'autre, leurs cheveux se hérissoient.

Céluta, dont la tête venoit d'être demandée et promise, étoit rentrée dans sa cabane, plus languissante que jamais: elle avoit trouvé Amélie accablée d'une fièvre violente. Mila prenoit l'enfant dans ses bras, et lui disoit: "Fille de René, en cas que tu viennes à "mourir, j'irai le matin respirer ton âme dans "les parfums de l'aurore. Je te rendrai "ensuite à Céluta, car que seroit-ce si une "autre femme alloit te ravir à nous, si tu "descendois, par exemple, dans le sein "d'Akansie?"

Outougamiz, qui écoutoit ce monologue, s'écria: "Mila, tu es toute notre joie et toute "notre tristesse. Est-ce que tu vas bientôt "cueillir une âme? Tu me donnerois envie "de mourir pour renaître dans ton sein."

L'idée de la mort, tout adoucie qu'elle étoit par cette grâcieuse croyance, ne pouvoit cependant entrer dans le cœur d'une mère sans l'épouvanter. Cette mère demandoit inutilement des nouvelles de son époux. On n'avoit

point entendu parler de René depuis son départ. Chactas étoit absent; le capitaine Artaguette et le grenadier Jacques, après avoir passé un moment au fort Rosalie, avoient été envoyés à un poste avancé sur la frontière des tribus sauvages; tous les appuis manquoient à la fois à Céluta, et elle alloit encore être privée de la protection d'Outougamiz.

Un soir, assise avec sa sœur à quelque distance de sa cabane, elle entendit du bruit dans l'ombre: Mila prétendit qu'elle voyoit un fantôme. « Ce n'est point un fantôme, dit « Imley, c'est moi qui viens visiter Céluta." « Guerrier noir, s'écria Céluta, qui te ramène « ici? Glazirne est-elle avec toi, cette colombe « étrangère qui a réchauffé ma petite colombe « sous ses ailes? »

« Glazirne est toujours esclave, répondit « Imley, mais j'ai rompu mes chaînes et celles « d'Izéphar. Ondouré, le fameux chef, me « nourrit dans la forêt, en attendant l'assem- « blée au grand lac."

« De quelle assemblée parles-tu? demande « Céluta étonnée."

“ Tais-toi, reprit Imley, c’est un secret que “ je ne sais pas entièrement, mais Outougamiz “ sera du voyage. Céluta, nous serons tous “ libres ! Izéphar est avec moi ; depuis “ qu’elle est fugitive, jamais elle n’a été si “ belle. Si tu la voyois dans les grandes “ herbes où je la cache le jour, tu la prendrois “ pour une jeune lionne. Quand la nuit “ vient, nous nous promenons, en parlant de “ notre pays où nous allons bientôt retour- “ ner. J’entends déjà le chant du coq de “ ma case ; je vois déjà à travers les arbres, “ la fumée des pipes des Zangars !” Imley, dansant et chantant, se replongea dans le bois, laissant Mila riante et charmée du caribou noir.

L’indiscrète légèreté de l’Africain jeta Céluta dans de nouvelles inquiétudes : quel étoit le voyage que devoit bientôt entreprendre Outougamiz et dont l’Indien n’avoit jamais parlé ?

Outougamiz n’avoit pu parler de ce voyage, car il ignoroit encore ce qu’il étoit au moment d’apprendre. Imley, chef des noirs qu’Ondouré avoit débauchés à leurs maîtres, pour

les armer un jour contre les blancs, ne savoit pas lui-même le fond du complot : il connoissoit seulement quelques détails qu'on s'étoit cru obligé de lui apprendre, afin de soutenir son courage et celui de ses compagnons.

L'apparition d'Imley ne fut précédée de celle d'Adario que de quelques heures. Le Sachem vint à la cabane de Céluta chercher son neveu ; il l'emmène dans un champ stérile et dépouillé où toute surprise étoit impossible : il parle ainsi au jeune homme.

" L'assemblée générale des Indiens pour la " délivrance des chairs rouges, a été convoquée " au nom du Grand Esprit par les Natchez. " Quatre messagers ont été envoyés avec le " calumet d'alliance aux quatre points de l'ho- " rizon : les guerres particulières sont pour " un moment suspendues. Le calumet a été " remis à la première nation que les messagers " ont rencontrée ; cette nation l'a porté à une " autre, et ainsi de suite jusqu'à la limite où " la terre a été bornée par le ciel et l'eau : " nulle tribu n'a désobéi à l'ordre de Kit- " chimanitou*. Des députés de tous les

* Le Grand Esprit.

" peuples sont en marche pour le rendez-
" vous, fixé au rocher du grand lac. Le
" conseil des Sachems t'a nommé avec le
" jongleur et le tuteur du Soleil, pour assister
" à l'assemblée générale.

" Outougamiz, il faut partir : la patrie te
" réclame ; montre-toi digne du choix des
" vieillards. Cependant si tu te sentois foible,
" dis-le-moi : nous chercherons un autre guer-
" rier jaloux de faire vivre son nom dans la
" bouche des hommes. Toi, tu prendras la
" tunique de la vieille matrone ; le jour tu
" iras dans les bois abattre de petits oiseaux
" avec des flèches d'enfant ; la nuit tu revien-
" dras secrètement dans les bras de ta femme
" qui te protégera ; elle te donnera pour
" postérité des filles que personne ne voudra
" épouser."

Outougamiz regarda le Sachem avec des larmes d'indignation. " Qu'ai-je fait, lui dit-
" il ? Ai-je mérité que mon oncle me parle
" ainsi ? Depuis quand ai-je refusé de donner
" mon sang à mon pays ? Si j'ai jamais eu
" quelque amour de la vie, ce n'est pas en ce
" moment."

“ Nourris cette noble ardeur, s’écrie Adario, “ Oui ! Je le vois ; tu es prêt à sacrifier.....”

“ Qui ?” dit Outougamiz en l’interrompant.

“ Toi-même,” repartit le Sachem qui sentit l’imprudence de la parole à demi échappée à ses lèvres ; “ va, mon neveu, va t’occuper de “ ton départ ; tu apprendras le reste sur le “ rocher du grand lac.” Adario quitta Outougamiz et celui-ci rentra dans la cabane de René plein d’une nouvelle tristesse dont il ne pouvoit trouver la cause. On sait par quelle profondeur de haine et de crime, Ondouré avoit voulu qu’Outougamiz se trouvât à l’assemblée générale, afin de le lier par un serment qu’il ne pourroit rompre.

Mila et Céluta observoient Outougamiz ; elles le virent préparer ses armes dans un endroit obscur de la cabane ; il tira de son sein la chaine d’or et lui dit : “ Manitou, te “ porterai-je avec moi ? Oui : les guerriers “ disent que tu me feras mourir, je te veux “ donc garder.” Les deux sœurs étoient hors d’elles-mêmes, en entendant Outougamiz parler ainsi.

“ Mon frère, dit Céluta, tu va donc faire “ un voyage ?”

“ Oui, ma sœur, répondit le jeune guerrier.”

“ Seras-tu long-temps, dit Mila ? Je sais “ que tu vas au rocher du grand lac.”

“ Cela est vrai, repartit Outougamiz ; mais “ comment le sais-tu ? Il s'agit de la patrie, il “ faut partir.”

Mila ne trouvoit plus de paroles : assise sur sa natte, elle pleuroit ; un allouez de la garde du Soleil se présente. “ Guerrier, dit-il à Ou-“ tougamiz, les Sachems assemblés t'attendent.”

“ Je te suis, répond Outougamiz. Mila et Céluta volent à leur mari et à leur frère. “ Quand te reverrons-nous, dirent-elles, en “ l'entourant de leurs bras.”

“ Les lierres, répondit Outougamiz, ne “ pressent que les vieux chênes : je suis trop “ jeune encore pour que vous vous attachiez à “ moi ; je ne vous pourrois soutenir.”

“ Si je portois ton fils dans mon sein, dit “ Mila, me quitterois-tu ? Comment ferons-“ nous sans René et sans Outougamiz ?”

“ Tu es sage comme une vieille matrone, “ Mila, repartit le Sauvage.”

“ Ne te fie pas à mes cheveux blancs, dit “ Mila avec un sourire ; c'est de la neige

« d'été sur la montagne ; elle fond au premier « rayon du soleil."

L'allouez pressant Outougamiz de partir, Céluta s'écria : " Grand Esprit ! fais qu'il " nous rapporte le bonheur ! " prière qui n'arriva pas jusqu'au ciel. Les deux femmes restèrent sur le seuil de la cabane à écouter les pas d'Outougamiz, qui retentissoient dans la nuit. Quand elles n'entendirent plus rien, elles rentrèrent et pleurèrent jusqu'au lever du jour.

Arrivé à la grotte des Sachems, Outougamiz apprit que le jongleur et Ondouré, avec leur suite et les présens, étoient déjà partis, et qu'il les devoit rejoindre. Les vieillards exhortèrent le frère de Céluta à soutenir l'honneur et la liberté de sa patrie. Le même garde qui l'avoit amené au conseil, le conduisit dans la forêt où se croisoient divers chemins. Outougamiz marcha vers le nord ; il trouva le jongleur et Ondouré au lieu designé : ce lieu étoit la fontaine même où Céluta avoit rencontré son mari et son frère lors de leur retour du pays des Illinois.

Sur la côte septentrionale du lac Supérieur,

s'élève une roche d'une hauteur prodigieuse ; sa cime porte une forêt de pins, de cette forêt sort un torrent qui, se précipitant dans le lac, ressemble à une zone blanche suspendue dans l'azur du ciel. Le lac s'étend comme une mer sans bornes ; l'île des Ames apparoît à peine à l'horizon. Sur les côtes du lac, la nature se montre dans toute sa magnificence sauvage. Les Indiens racontent que ce fut du sommet de la Roche Isolée que le Grand Esprit examina la terre après l'avoir faite, et qu'en mémoire de cette merveille, il voulut qu'une partie de cette terre resta visible du lieu d'où il avoit contemplé la création, au sortir de ses mains.

C'étoit à ce rocher, témoin des œuvres du Grand Esprit, que toutes les nations indiennes se devoient réunir. Une flotte aussi nombreuse que singulière commençoit à s'assembler au pied du rocher ; le canot pesant de l'Iroquois voguoit auprès du canot léger du Huron ; la pirogue de l'Illinois, d'un seul tronc de chêne, flottoit avec le radeau du Pannis ; la barque ronde du Poutoüais étoit soulevée par la vague qui ballottoit l'outre de l'Esquimau.

Les députés des Natchez gravirent la roche sauvage; de jeunes Indiens de toutes les tribus, les accompagnèrent. Sur les deux rives du torrent, dans l'épaisseur du bois, ils construisirent, en abattant des pins, une salle dont les troncs des arbres renversés formoient les siéges. Au milieu de cet amphithéâtre, ils allumèrent, un immense bûcher.

Toutes les nations étant arrivées, elles montèrent au rocher du Grand Esprit, et vinrent occuper tour à tour l'enceinte préparée.

Les Iroquois parurent les premiers: nulle autre nation n'auroit osé passer avant eux. Ces guerriers avoient la tête raseé, à l'exception d'une touffe de cheveux qui composoit, avec des plumes de corbeau, une espèce de diadème; leur front étoit peint en rouge: leurs sourcils étoient épilés: leurs longues oreilles découpées se rattachoient sur leur poitrine. Chargés d'armes européennes et sauvages, ils portoient une carabine en bandoulière, un poignard à la ceinture, un casse-tête à la main. Leur démarche étoit fière, leur regard intrépide: c'étoient les républicains de l'état de nature. Seuls de tous les Sauvages ils avoient résisté

aux Européens et dompté les Indiens de l'Amérique septentrionale. Le Canada étoit leur pays. Ils entrèrent dans la salle du conseil en exécutant le pas d'une danse guerrière ; ils prirent, à la droite du torrent, la place la plus honorable.

Après eux parurent les Algonquins, reste d'une nation autrefois si puissante, et qu'après trois siècles de guerre les Iroquois avoient presque exterminés. Leur langue, devenue la langue polie du désert, comme celle des Grecs et des Romains dans l'ancien monde, attestoit leur grandeur passée. Ils n'avoient que deux jeunes hommes pour députés : ceux-ci, d'une taille élevée, d'une contenance guerrière, ne portant ni ornemens, ni peintures, entrèrent simplement et sans danser dans l'enceinte. Ils passèrent devant les Iroquois la tête haute, et se placèrent en silence sur la gauche du torrent, en face de leurs ennemis.

Les Hurons venoient les troisièmes : vifs, légers, braves, d'une figure sensible et animée, c'étoient les François du Nouveau-Monde. De tout temps alliés d'Ononthio * et ennemis des

* Le gouverneur du Canada.

Iroquois, ils occupoient quelques bourgades autour de Québec. Ils se précipitèrent dans la salle du conseil, jetèrent en passant un regard moqueur aux Iroquois, et s'assirent auprès de leurs amis les Algonquins.

Un prêtre, suivi d'un vieillard, et ce vieillard suivi lui-même d'un guerrier sur l'âge, arrivèrent après les Hurons. Le prêtre n'avoit pour tout vêtement qu'une étoffe rouge roulée en écharpe autour de lui : il tenoit à la main deux tisons enflammés, et murmuroit à voix basse des paroles magiques. Le vieillard qui le suivoit étoit un Sagamo ou un Roi : ses cheveux longs flottoient sur ses épaules ; son corps nu étoit chargé d'hyéroglyphes. Le guerrier qui marchoit après le vieillard portoit sur la tête un berceau, par honneur pour les enfans qu'on adoroit dans son pays. Ces trois Sauvages représentoient les nations Abénaquises, habitantes de l'Acadie et des côtes du Canada. Ils prirent la gauche des Iroquois.

Un homme dont le visage annonçoit la majesté tombée, se présenta le cinquième sur le rocher. Un manteau de plumes de perruches et de geais bleus, suspendu à son cou par un

cordon, flottoit derrière lui comme des ailes. C'étoit un empereur de ces anciens peuples qui habitoient jadis la Virginie, et qui depuis se sont retirés dans les montagnes aux confins des Carolines.

Un autre débris des grandeurs sauvages, venoit après l'empereur virginien : il étoit chef des Paraousti, races indigènes des Carolines, presque totalement extirpées par les Européens. Le prince étoit jeune, d'une mine fière, mais aimable ; tout son corps frotté d'huile avoit une couleur cuivrée ; un androgyne, êtres douteux très-communs chez les Paraoustis, portoit les armes de ce chef. Un ïonas, prêtre, ou un jongleur le précédoit en jouant d'un instrument bizarre.

Parurent alors les députés des nations confédérées de la Floride, les fameux Criques, Muscogulges, Siminoles et Chéroquois. Un nez aquilin, un front élevé, des yeux longs, distinguoient ces Indiens des autres Sauvages : leur tête étoit ceinte d'un bandeau, ombragée d'un panache ; en guise de tunique, ils portoient une chemise européenne bouffante, rattachée par une ceinture ; le Mico ou le roi marchoit à

leur tête ; des esclaves Yamasées et des femmes grâcieuses les suivoient. Tout ce cortège entra avec de grandes cérémonies : les nations déjà assises, excepté les Iroquois, se levèrent et chantèrent sur son passage. Les Criques s'assirent au fond de la salle sur les troncs des pins qui faisoient face au lac et qui n'étoient point encore occupés.

Les Chicassaws et les Illinois, voisins des Natchez, leur ressembloient par l'habillement et par les armes. Après eux défilèrent les députés des peuples Transmeschacebéens : les Clamoëts, qui soufloient en passant dans l'oreille des autres Sauvages pour les saluer ; les Cénis, qui portoient au bras gauche un petit plastron de cuir pour parer les flèches ; les Macoulas, qui habitent des espèces de ruches comme des abeilles ; les Cachenouks, qui ont appris à faire la guerre à cheval, qui lancent une fronde avec le pied, et cassent en galopant, la tête à leurs ennemis ; les Ouras au crâne aplati, qui marchent en imitant la danse de l'ours, et dont les joues sont traversées par des os de poissons.

Des Sauvages petits, d'un air doux et

timide, vêtus d'un habit qui leur descendoit jusqu'à la moitié des cuisses, s'avancèrent : ils avoient sur la tête des touffes de plume, à la main des Quipos, aux bras et au cou des colliers de cet or qui leur fut si funeste. Un Cacique portoit devant lui le premier calumet envoyé de l'île de Salvador, pour annoncer aux nations américaines l'arrivée de Colomb. On reconnut les tristes débris des Mexicains. Il se fit un profond silence dans l'assemblée, à mesure que ces Indiens passoient.

Les Sioux, peuple pasteur, anciens hôtes de Chactas, auroient fermé la marche, si derrière eux on n'eût aperçu les Esquimaux. Une triple paire de chaussons et de bottes fourrées abritoient les cuisses, les jambes et les pieds de ces Sauvages ; deux casaques, l'une de peau de cygne, l'autre de peau de veau marin, enveloppoient leurs corps ; un capuchon ramené sur leur tête laissoit à peine voir leurs petits yeux couverts de lunettes ; un toupet de cheveux noirs qui leur pendoit sur le front, venoit rejoindre leur barbe rousse. Ils menoient en lesse des chiens semblables à des loups ; de la main droite ils tenoient un harpon,

de la main gauche une outre remplie d'huile de baleine.

Ces pauvres Barbares, en horreur aux autres Sauvages, furent repoussés de tous les rangs où ils se voulurent asseoir : le Mexicain Cacique les appela, et leur fit une place auprès de lui ; Outougamiz les remercia de son hospitalité. L'assemblée ainsi complète, un grand festin fut servi. Les guerriers des diverses nations s'étonnoient de ne point voir Chactas ; tous croyoient avoir été convoqués par son ordre, et les vieillards avoient amené leurs fils, pour être témoins de sa sagesse. Ondouré balbutia quelques excuses, où mieux instruit, on eût découvert ses crimes.

C'étoit au coucher du soleil que devoit commencer la délibération ; Outougamiz ne savoit ce qu'il alloit apprendre, mais il pressentoit quelque chose de sinistre. L'ouverture de la salle étoit tournée vers le couchant, de sorte que les députés assis dans le bois sur le tronc des pins, découvroient la vaste perspective du lac et le soleil incliné sur l'horizon ; le bûcher brûloit au milieu du conseil. La Roche élevée

portoit dans les airs, comme sur un piédestal et ce bois né avec la terre, et cette assemblée de Sauvages, prête à délibérer sur la liberté de tout un monde.

Aussitôt que le disque du soleil toucha les flots du lac, par delà l'île des Ames, le jongleur des Natchez, les bras tendus vers l'astre du jour, s'écria: « Peuples, levez-vous. » Quatre interprètes des quatre langues mères de l'Amérique, répétèrent le commandement du jongleur, et les députés se levèrent.

Le silence règne : on n'entend que le bruit du torrent qui coule au milieu du conseil, et qui cesse de gronder, en se précipitant dans le lac où il n'arrive qu'en vapeur.

Tous les yeux sont fixés sur le jongleur : il déploie lentement un rouleau de peaux de castor; la dernière enveloppe s'entr'ouvre : on aperçoit des ossemens humains!

« Les voilà, s'écrie le prêtre, ces témoins « redoutables! Ossemens sacrés vous re« poserez encore dans une terre libre! Oui! « pour vous, nous allons entreprendre des « choses qui ne se sont point encore vues!

“ sur vous, nous allons prêter le serment d'un
“ secret plus profond que les abîmes de la
“ tombe, dont nous vous avons retirés.”

Le jongleur s'arrête, puis s'écrie de nouveau ; “ Peuples, jurez !” Il prononce ainsi la formule du plus terrible des sermens.

“ Par le Grand Esprit, par Athaënsic, par
“ les cendres de nos pères, par la patrie, par
“ la liberté, je jure d'adhérer fidèlement à la
“ résolution qui sera prise, soit en général par
“ tous les peuples, soit en particulier par ma
“ nation. Je jure que quelles que soient les
“ mesures que les peuples en général ou ma
“ nation en particulier, adoptent dans cette
“ assemblée, je garderai un inviolable secret.
“ Je ne révélerai ce secret ni à mes frères, ni
“ à mes sœurs, ni à mon père, ni à ma mère, ni
“ à ma femme, ni à mes amis, encore moins à
“ ceux contre qui ces mesures pourroient être
“ adoptées. Si je révèle ce secret, que ma
“ langue soit coupée en morceaux, que l'on
“ m'enferme vivant dans un tombeau, qu'Atha-
“ ënsic me poursuive, que mon corps après ma
“ mort soit livré aux mouches, et que mon
“ âme n'arrive jamais au pays des âmes.”

Agité du Génie de la mort, le jongleur se tait; il promène des yeux hagards sur l'assemblée que glace une religieuse terreur. Tout à coup, les Sauvages déployant un bras armé s'écrient: " Nous le jurons !"

Le soleil tombe sous l'horizon, le lac bat ses rivages, le bois murmure, le bûcher du conseil pousse une noire fumée, les ossemens semblent tressaillir: Outougamiz a juré!

Il a juré? et comment eût-il pu ne pas prononcer le serment? La religion, la mort, la patrie avoient parlé! Cent vieillards avoient promis de se taire sur la délivrance de toutes les nations américaines!

Ondouré avoit prévu pour Outougamiz, cet entraînement inévitable; il jeta un regard plein d'une joie affreuse sur l'infortuné: Outougamiz sentit passer sur lui ce fatal regard. Il leva les yeux et lut son malheur au visage du monstre. Un cri aigu sort de la poitrine du frère de Céluta: " René est mort! j'ai tué mon ami!"

Ce cri, ce désespoir trouble l'assemblée. Ondouré explique tout bas aux Sachems, que ce neveu du grand Adario a quelquefois des

accès de frénésie, effet d'un sort à lui jeté par un magicien de la chair blanche. Les prêtres entourent le jeune Sauvage, et prononcent sur lui des paroles mystérieuses. Outougamiz revient du premier égarement de sa douleur : il n'ose plus se plaindre devant les ministres du Grand Esprit ; il écoute la délibération qui commence. Un vague espoir lui reste de trouver le moyen d'échapper à des maux qu'il prévoit, mais que cependant il ne connoît pas, puisqu'il ignore ce qu'on va proposer.

Ondouré porte la parole au nom des Natchez. Six Sachems, chargés de garder dans leur mémoire le discours du chef, se distribuèrent les bûchettes qui devoient servir à noter la partie du discours que chacun d'eux étoit obligé de retenir.

" L'arbre de la paix, dit Ondouré, étendoit
" ses rameaux sur toute la terre des chairs
" rouges qui croyoient être seules dans le
" monde. Nos pères vivoient rassemblés à
" l'ombre de l'arbre : les forêts ne savoient que
" faire de leurs chevreuils et les lacs de leurs
" poissons.

" Donnez douze colliers de porcelaine bleue."

Le jongleur des Natchez jette douze colliers au milieu du conseil.

" Un jour, reprit Ondouré, jour fatal! un " bruit vint du Levant : ce bruit disoit : des " guerriers vomissant le feu et montés sur des " monstres marins sont arrivés à travers le lac " sans rivages." Nos aïeux rirent : guerriers " mexicains, que je vois ici, vous savez si le " bruit disoit vrai.

" Nos pères, enfin convaincus de l'appari- " tion des étrangers, délibérèrent. Ils dirent : " Bien que les étrangers soient blancs, ils n'en " sont pas moins des hommes ; on leur doit " l'hospitalité.

" Alléchés par nos richesses les blancs des- " cendirent de toutes parts sur nos rives. Mexi- " cains, ils vous ensevelirent dans la terre ; " Chicassaws, ils vous obligèrent de vous en- " foncer dans la solitude ; Paraoustis, ils vous " exterminèrent ; Abénaquis, ils vous empoi- " sonnèrent avec une poudre ; Iroquois, Al- " gonquins, Hurons, ils vous détruisirent les " uns par les autres ; Esquimaux, ils s'empa- " rèrent de vos filets ! et nous, infortunés " Natchez, nous succombons aujourd'hui sous

" leurs perfidies. Nos Sachems ont été en-
" chaînés ; le champ qui couvroit les cendres de
" nos ancêtres, est labouré par les étrangers que
" nous avions reçus avec le calumet de paix.

" Donnez douze peaux d'élan pour la cendre
" des morts."

Le jongleur donne douze peaux d'élan.

" Mais pourquoi, continua Ondouré ; m'é-
" tendrais-je sur les maux que les étrangers
" ont fait souffrir à notre patrie ? Voyez ces
" hommes injustes se multiplier à l'infini, tan-
" dis que nos nations diminuent sans cesse.
" Ils nous détruisent encore plus par leurs
" vices que par leurs armes ; ils nous dévo-
" rent en s'approchant de nous : nous ne pou-
" vons respirer l'air qu'ils respirent ; nous ne
" pouvons vivre sur le même sol. Les blancs
" en avançant et en abattant nos bois, nous
" chassent devant eux comme un troupeau de
" chevreuils sans asile. La terre manquera
" bientôt à notre fuite, et le dernier des In-
" diens sera massacré dans la dernière de ses
" forêts.

" Donnez un grand soleil de pierre rouge,
" pour le malheur des Natchez."

Le jongleur jette une pierre en forme de soleil, au centre du conseil.

Ondouré se rassied : les Sauvages frappent leurs casse-têtes en signe d'applaudissemens.

Le chef natchez, voyant les esprits préparés à tout entendre, crut qu'il étoit temps de dévoiler le secret. Il se lève de nouveau, et reprenant la parole, il fait observer d'abord qu'un coup soudainement frappé est le seul moyen de délivrer les Indiens ; qu'attaquer les blancs à force ouverte, c'étoit s'exposer à une destruction certaine, puisque ceux-ci étoient sûrs de triompher par la supériorité de leurs armes ; que le crime étant prouvé, peu importoit la manière de le punir ; que se laisser arrêter par une pitié pusillanime, c'étoit sacrifier la liberté des générations à venir aux petites considérations d'un moment. « Voici donc, dit-il, ce « que les Natchez vous proposent :"

Le silence redouble dans l'assemblée ; Outougamiz sent sa peau se coller à ses os.

« Dans tous les lieux où il se trouve des « blancs, il faut que les Indiens paroissent « leurs amis et même leurs esclaves. Une nuit, « les chairs rouges se lèveront à la fois, et

" extermineront leurs ennemis. Les esclaves " noirs nous aideront dans notre vengeance " qui sera la leur; deux races seront délivrés " du même coup: les Indiens chez lesquels il " n'y a point d'étrangers, se réuniront à leurs " frères opprimés pour accomplir la justice.

" Le moment de cette justice sera fixé à " l'époque des grands jeux chez les nations. " Ces jeux offriront le prétexte naturel des " rassemblemens; mais, comme il est essentiel " que le coup soit frappé partout la même " nuit, on formera des gerbes de roseaux con- " tenant autant de roseaux qu'il y aura de " jours à compter, du jour de l'ouverture des " jeux, au jour de l'exécution; les jongleurs " seront chargés de la garde de ces gerbes; " chaque nuit ils retireront un roseau et le " brûleront, de sorte que le dernier roseau " brûlé sera la dernière heure des blancs. Je- " tez un poignard."

Le jongleur jette un poignard aux pieds des guerriers.

Ici se brisent les paroles d'Ondouré, de même que se rompent quelquefois ces chaînes de fer qui attachent les prisonniers dans les

cachots : libre d'une attention pénible le conseil commence à s'agiter. Un murmure d'horreur, d'étonnement, de blâme, d'approbation, circule dans les rangs de l'assemblée, grossit et bientôt éclate en mille clameurs. Les Sauvages montés sur les pins abattus, n'étoient éclairés dans la profondeur de la nuit, qu'à la lueur des flammes du bûcher ; on les eût pris, à travers les branches et les troncs des arbres, pour un peuple répandu parmi les ruines et les colonnes d'une ville embrasée. Tous vouloient parler à la fois : on se menaçoit ; on levoit les massues ; le cri de guerre, poussé de la cime du roc, se perdoit sur les flots du lac où le bûcher du conseil se reflétoit comme un phare sinistre.

Les jongleurs courant çà et là, agitant des baguettes, maniant des serpens, au lieu de rétablir la paix, ne faisoient qu'augmenter le désordre. On venoit de mettre aux prises les principes les plus chers aux hommes : la liberté de tout temps, la morale de toute éternité. Ondouré avoit conçu le crime et les détails du crime, le plan et les moyens d'exécution, avec la férocité d'un tigre et la ruse

d'un serpent. Cependant le calme peu à peu se rétablit. Outougamiz, qui veut élever la voix, est sévèrement réprimandé par les Sachems ; c'étoit aux Iroquois à se faire entendre. Le chef de cette nation s'étant levé, on prête une oreille attentive et inquiète à l'opinion d'un peuple si célèbre.

L'orateur répéta d'abord, selon l'usage, le discours entier d'Ondouré, dont chaque division lui étoit soufflée par un des six Sachems chargés des bûchettes de la mémoire. Ensuite, répondant à ce discours, il dit :

" Ce que le chef des Natchez a proposé est " grand, mais est-il juste ? Chactas, mon " vieil ami, n'est pas là-dedans ; j'y vois Ada- " rio : les yeux de Chactas sont tombés " comme deux étoiles, sous un ciel qui an- " nonce l'orage : j'ai dit.

" Nous ne sommes point les amis des blancs ; " depuis deux cents neiges nous les com- " battons ; mais une injustice justifie-t-elle un " meurtre ? deviendrons-nous, en nous ven- " geant, semblables aux chairs blanches ? l'Iro- " quois est un chêne qui oppose la dureté de " son bois à la hache qui le veut couper ;

“ mais il ne laisse point tomber ses branches
“ pour écraser celui qui le frappe. On n’est
“ pas libre parce qu’on se dit libre : la pre-
“ mière pierre de la cabane de la liberté est la
“ vertu : j’ai dit.

“ L’Iroquois avoit cru qu’il s’agissoit de
“ s’associer pour lever la hache*; veut-on
“ chanter la guerre à l’étranger ? l’Iroquois
“ se met à votre tête. Marchons, volons.
“ L’Iroquois rugit comme un ours, il fend les
“ flots des chairs blanches, il brise les têtes
“ avec sa massue, il crie : “ Suivez-moi au
“ fort des blancs.” Il s’élance dans le fossé ;
“ de son corps il vous fait un pont comme une
“ liane, pour passer sur le fleuve de sang,
“ pour rendre la liberté aux chairs rouges.
“ Voilà l’Iroquois ; mais l’Iroquois n’est pas
“ une fouine ; il ne suce pas le sang de l’oi-
“ seau qui dort : j’ai dit.”

L’orateur, en prononçant la dernière partie de son discours, imitoit à chaque parole l’objet dont il empruntoit l’image. Il disoit : “ Marchons,” et il marchoit ; “ volons,” et il

* Déclarer la guerre.

étendoit les bras. Il rugissoit comme un ours, il frappoit les pins avec son casse-tête, il montoit à l'escalade, il se jetoit en arc comme un pont.

Des acclamations, les unes de joie, les autres de rage, ébranlent le bois sacré. Outougamiz s'écrioit: " Voilà l'Iroquois, voilà Chactas, " voilà moi, voilà René, voilà Céluta, voilà " Mila !"

Ondouré paroissoit consterné: de ses desseins avortés, il ne lui restoit que le crime. Un chicassaws prenant impétueusement la parole, rompit l'ordre de la délibération, et rendit l'espérance au tuteur du Soleil.

" Quoi ! dit ce Chicassaws, est-ce bien un " Iroquois que nous venons d'entendre ? Le " peuple qui devroit nous soutenir dans une " guerre sacrée, nous abandonne ! Si ces or-" gueilleux cyprès qui portoient jadis leur " tête dans le ciel sont devenus des lierres " rampans, qu'ils se laissent fouler aux pieds " du chasseur étranger ! Quant au Chicas-" saws, déterminé à délivrer la patrie, il " adopte le plan des Natchez."

Ces paroles furent vivement ressenties par

les Iroquois, qui donnèrent aux Chicassaws le nom de daims fugitifs et de furets cruels. Les Chicassaws répliquèrent en appelant les Iroquois oiseaux parleurs, et loups changés en dogues apprivoisés. Toutes ces nations se divisant, sembloient prêtes à se charger sur la pointe du roc, à se précipiter dans le lac avec l'eau du torrent et les débris du bûcher, lorsque les jongleurs parvinrent à obtenir un moment de silence. Le Grand-Prêtre des Natchez, du milieu des branches d'un pin dont il tient le tronc embrassé, s'écrie:

" Par Michabou, génie des eaux, dont vous " troublez ici l'empire, cessez vos discordes fu-" nestes! Aucune nation présente à cette " assemblée, n'est obligée de suivre l'opinion " d'une autre nation: tout ce qu'elle a pro-" mis, c'est le secret, et elle ne peut le dé-" voiler sans périr subitement. Trois opinions " divisent le conseil: la première rejette le " plan des Natchez, la seconde l'adopte, la " troisième veut garder la neutralité. Eh " bien! que chaque peuple suive l'opinion à " laquelle il se range, cela n'empêchera pas " ceux qui veulent une vengeance éclatante

" de l'accomplir. Quand nos frères demeu-
" rés en paix sur leurs nattes verront nos
" succès, peut-être se détermineront-ils à nous
" imiter."

La sagesse du jongleur fut louée et son avis adopté. Alors se fit la séparation dans l'assemblée: les Indiens du nord et de l'est, les Iroquois à leur tête, se déclarèrent opposans au projet des Natchez; les peuples de l'ouest, les Mexicains, les Sioux, les Pannis, dirent qu'ils ne blâmoient ni ne désapprouvoient le projet, mais qu'ils vouloient vivre en paix; les peuples du midi, et ceux qui, en remontant vers le septentrion, habitoient les rives du Meschacebé; les Chicassaws, les Yazous, les Miamis entrèrent dans la conjuration. Mais tous ces peuples, quelles que fussent leurs diverses opinions, avoient juré sur la cendre des morts qu'ils garderoient un secret inviolable, et tous déclarèrent de nouveau avec cette foi indienne rarement démentie, qu'ils seroient fidèles à leur serment.

" Le voilà donc décidé le sort des Blancs
" aux Natchez!" s'écria Ondouré dans un transport de joie, en voyant le nombre con-

sidérable des nations du midi engagées dans le complot.

Jusqu'alors un rayon d'espérance avoit soutenu le malheureux Outougamiz; mais quand un tiers de l'assemblée se fut déclaré pour le projet du tuteur du Soleil, l'ami de René se sentit comme un homme dont le Créateur a détourné sa face. Il s'avance, ou plutôt il se traîne au milieu de l'assemblée: les uns, selon leur position, le voyoient comme une ombre noire sur la flamme du bûcher; les autres l'apercevoient comme le Génie de la douleur, à travers le voile mobile de la flamme.

« Eh bien! dit-il, d'une voix concentrée, mais « qu'on entendoit dans l'immense silence de la « terre et du ciel, il faut que je tue mon ami! « C'est moi, sans doute, Ondouré, que tu « chargeras de porter le coup de poignard. « Nations, vous avez surpris ma foi; hélas! « elle n'étoit pas difficile à surprendre! Je « suis simple; mais ce que vous ne surpren- « drez pas, c'est l'amitié d'Outougamiz. Il se « taira, car il a prêté le serment du secret, « mais quand vous serez prêts à frapper, « Outougamiz, avec le Manitou d'or que voici,

« sera debout devant René. Forgez le fer
« bien long: pour atteindre le cœur de mon
« ami, il faut que ce fer passe par le mien."

Le jeune homme se tut: ses yeux étoient levé vers le firmament; c'étoit l'Ange de l'amitié redemandant sa céleste patrie. Les Sachems écoutoient pleins de pensées; ils entrevoyoient un secret qu'ils croyoient important de connoître; ils commandoient le silence au conseil; les prodiges de l'amitié d'Outougamiz connus de toute la solitude, faisoient l'admiration des jeunes Sauvages.

Le frère de Céluta ramenant ses regards sur l'assemblée: « Guerriers, pourquoi êtes-vous
« muets? Enseignez-moi donc ce qu'il faut
« que je dise à ma sœur et à ma femme lors-
« qu'elles viendront au-devant de moi. Que
« dirois-je à René lui-même? Lui dirai-je:
« Chevreuil, que j'avois trouvé dans le marais
« des Illinois, viens que je rouvre la blessure
« que ma main avoit fermée."

Outougamiz, portant tout à coup ses deux mains à sa poitrine: « Je t'arracherai bien de
« mon sein, affreux secret! s'écria-t-il. Os de

" mes pères, vous avez beau vous soulever et " marcher devant moi, je parlerai ; oui, je " parlerai ; je ne serai point un assassin ! " René, écoute, entends-tu ?... Voilà tout ce " qui s'est passé au conseil ; ne va pas le ré- " péter ! Mais, René, n'es-tu pas coupable ?... " Ah ! Dieu ! j'ai parlé, j'ai violé mes ser- " mens, j'ai trahi la patrie !" Outougamiz défaillit devant le bûcher ; si les guerriers voisins ne l'eussent retenu, il tomboit dans la flamme. On le couche à l'écart sur des branches.

Cet évanouissement donna le temps au jongleur et à Ondouré de répéter ce qu'ils avoient déjà dit de la frénésie d'Outougamiz, causée par un maléfice. Impatientes de partir, les nations se levèrent, et l'on oublia le frère de Céluta.

Les tribus qui avoient adopté le plan des Natchez, reçurent du jongleur les gerbes funéraires : dans chaque gerbe il y avoit douze roseaux. L'époque des grands jeux, qui duroient douze jours, commençoit le dix-huitième jour de la lune des chasses ; c'étoit ce jour-là même que les jongleurs, chez les différentes nations conjurées, devoient brûler le premier

roseau : les autres roseaux, successivement retirés pendant onze nuits, annonçeroient la massacre avec l'épuisement de la gerbe.

Les Indiens commencèrent à descendre le sentier étroit et dangereux qui conduisoit au bas du rocher. Lorsqu'ils arrivèrent au rivage, le jour éclairoit l'horizon, mais il étoit sombre, et le soleil, enveloppé dans les nuages d'une tempête, s'étoit levé sans aurore. Les Indiens se rembarquèrent dans leurs canots, se dirigeant vers tous les points de l'horizon : la flotte bientôt dispersée, s'évanouit dans l'immensité du lac. Le jongleur et Ondouré abandonnèrent les derniers le rocher du conseil. Ils invitèrent Outougamiz, qui avoit repris ses sens, à les suivre ; l'ami de René, les regardant avec horreur, leur répondit que jamais il ne se trouveroit dans la société de deux pareils méchans ; ils le quittèrent sans insister davantage. Qu'importoit à Ondouré qu'Outougamiz se précipitât ou non du haut du rocher ? Outougamiz étoit lié par un serment qu'il ne romproit sans doute jamais ; mais si, dans son désespoir, il attentoit à sa vie, le secret de la

tombe paroissoit encore plus sûr à Ondouré que celui de la vertu.

Outougamiz demeura assis sur la pointe du rocher, en face du lac, à l'endroit où le torrent, quittant la terre, s'élançoit dans l'abîme; la grandeur des sentimens que ce spectacle inspiroit, s'allioit avec la grandeur d'une amitié sublime et malheureuse. Les flots du lac, poussés par le vent, mordoient leurs rivages dont ils emportoient les débris: partout des déserts autour de cette mer intérieure, elle-même solitude vaste et profonde; partout l'absence des hommes et la présence de Dieu dans ses œuvres.

Le coude appuyé sur son genou, la tête posée dans sa main, les pieds pendans sur l'abîme, ayant derrière lui le bois du conseil, naguère si animé, maintenant rendu à la solitude, Outougamiz fut long-temps à fixer ses résolutions: il se détermina à vivre. Si les blancs alloient découvrir le complot, qui défendroit la patrie, qui défendroit Céluta, qui défendroit Mila, dont le sein porte peut-être le fils d'Outougamiz? On ne peut pas révéler le secret

à René, puisque René est peut-être coupable, comme l'affirment les Sachems, mais n'y a-t-il pas quelque moyen de sauver l'homme blanc ? Chactas reviendra, Chactas sera initié au mystère : la sagesse de ce Sachem ne peut-elle prévenir tant de malheurs ? Si Outougamiz se précipite dans le lac, sa mort sera inutile à René : celui-ci n'en périra pas moins : Outougamiz, en prolongeant sa vie, peut trouver une occasion inespérée de mettre à l'abri les jours de son ami. Ah ! si l'on pouvoit faire savoir le secret à Mila, qui a tant d'esprit, elle auroit bientôt tout arrangé ! Qui sait aussi si l'innocence de René ne sera pas découverte ? Alors, quel bonheur ! comme les obstacles s'aplaniroient, comme on passeroit du désespoir au comble de la joie !

Outougamiz, après avoir roulé toutes ces pensées dans son âme, se lève : " Vivons, dit-il, " ne laissons pas à Céluta le poids de tous les " maux ; ne nous reposons pas lâchement dans " la tombe. Adieu, bois du sang ! adieu, " rocher de malédiction : puisse Athaënsic te " prendre pour son autel !"

Outougamiz se précipite par l'étroit sentier,

laissant au bûcher du Conseil quelques cendres qui fumoient encore; image de ce qui reste des vains projets des hommes.

Le frère de Céluta marcha tout le jour et une partie de la nuit suivante: des Sioux, qu'il rencontra, le portèrent, dans leur canot, de fleuve en fleuve, jusqu'aux pays des Illinois: ceux-ci craignant une nouvelle invasion des Natchez, s'étoient retirés à deux cents lieues plus haut, vers l'Occident. Outougamiz, reprenant sa route par terre, traversa les champs témoins des prodiges de son amitié. Le poteau où René devoit être brûlé étoit encore debout: Outougamiz embrassa ce monument sacré. Il descendit aux marais, et visita la racine sur laquelle il avoit tenu son ami dans ses bras, il retrouva les roseaux séchés dont il couvroit, pendant la nuit, l'objet de sa tendresse; il ramassa quelques plumes des oiseaux dont il avoit nourri son frère. Il dit: "Belles plumes, "si jamais je suis heureux, je vous attacherai "avec des fils d'or, et je vous porterai autour "de mon front les jours de fêtes. Auriez vous "jamais cru que je tuerois mon ami?"

Cet homme excellent cherchoit à puiser dans

ses souvenirs de nouvelles forces, pour qu'elles devinssent égales aux périls de René; il se retrempoit, pour ainsi dire, dans ses malheurs passés, pour s'endurcir contre son malheur présent; il s'excitoit à l'amitié par son propre exemple, tandis qu'il s'accusoit naïvement d'être changé, et d'avoir juré la mort de René.

Suivant ainsi son amitié à la trace, l'Indien arrive jusqu'aux Natchez: là commencèrent ces douleurs qui ne devoient plus finir. René étoit-il revenu? Comment soutenir sa première entrevue? Que dire aux deux femmes affligées?

René n'étoit point encore aux Natchez. Ondouré seul et le jongleur avoient devancé de deux aurores le retour du malheureux Outougamiz. Les jours de Céluta et de Mila s'étoient écoulés dans la plus profonde retraite. Par l'habitude de souffrir et par la longueur du temps, l'épouse de René étoit tombée dans une tristesse profonde: la tristesse est le relâchement de la douleur; sorte d'intermission de la fièvre de l'âme, qui conduit à la guérison ou à la mort. Il n'y avoit plus que les yeux de

Céluta à sourire ; sa bouche ne le pouvoit plus.

" Tu me sembles un peu calme," disoit Mila.

" Oui, lui répondoit sa sœur, je suis faite à
" présent à la mauvaise nourriture : mon cœur
" s'alimente du chagrin qu'il repoussoit avant
" d'y être accoutumé."

La nuit qui précéda l'arrivée d'Outougamiz, les deux Indiennes veillèrent plus tard que de coutume : elles s'occupoient de René, inépuisable sujet de leurs entretiens. Lorsqu'elles furent couchées sur la natte, elles continuèrent de parler, et, faisant au milieu de leur adversité des projets de bonheur, elles s'endormirent avec l'espérance : l'enfant malade s'assoupit avec le hochet qu'on lui a donné dans son berceau.

A leur réveil Mila et Céluta trouvèrent debout devant elles Outougamiz pâle, défait, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. Elles s'élancent de leur couche : " Mon frère !—Mon mari ! dirent-elles à la fois, " Qu'y a-t-il ?
" René est-il mort ? Allez-vous mourir ?"

" C'en est fait, répond l'Indien sans changer d'attitude, plus d'épouse, plus de sœur !"

" René est mort !" s'écrie Céluta.

" Que dis-tu ? repartit Outougamiz avec " une joie sauvage, René est mort ? Kitchi- " manitou soit béni !"

" Ciel ! dit Céluta, tu désires la mort de ton " ami ! De quel malheur est-il donc menacé ?"

" Nous sommes tous perdus ! murmure " Outougamiz d'une voix sombre." Se dégageant des bras de sa femme et de sa sœur, il se précipite hors de la cabane : Mila et Céluta le suivent.

Elles sont arrêtées tout a coup par Ondouré. " Avez-vous vu Outougamiz ? leur dit-il d'un " air alarmé. Oui, répondent-elles ensemble ; " il est hors de ses sens, nous volons après " lui."

" Que vous a-t-il dit ? reprit le tuteur du " Soleil ?"

" Il nous a dit que nous étions tous perdus, " répliqua Céluta."

" Ne le croyez pas, dit le chef rassuré, tout " va bien au contraire ; mais Outougamiz est " malade : je vais chercher Adario."

Comme Ondouré s'éloignoit, Outougamiz, par un autre sentier, se rapprochoit de la cabane : il marchoit lentement les bras croisés. Les deux femmes qui s'avançoient vers lui l'entendoient parler seul, il disoit : « Manitou d'or, « tu m'as privé de la raison : dis-moi donc « maintenant ce qu'il faut faire ? »

Mila et Céluta saisissent l'infortuné par ses vêtemens.

« Que voulez-vous de moi ? s'écrie-t-il. Oui, « je le jure, j'aimerai René en dépit de vous ; « je me ris des vers du sépulcre qui déjà « dévorent mes chairs vivantes. Je frapperai « mon ami sans doute, mais je baiserai sa « blessure, je sucerai son sang, et quand il « sera mort je m'attacherai à son cadavre, « jusqu'à ce que la corruption ait passé dans « mes os. »

Les deux Indiennes éplorées embrassoient les genoux d'Outougamiz : il les reconnoît. « C'est nous, dit Mila, parle ! »

Outougamiz lui met la main sur la bouche : « Qu'as-tu dit ? on ne parle plus, à moins que « ce ne soit comme une tombe : tout vient à « présent des morts. Il y a un secret. »

" Un secret! repartit vivement Mila, un " secret pour tes amis! de quoi s'agit-il donc? " de notre vie? de celle de René ?"

Alors Outougamiz: "Arrache-moi le cœur," dit-il à Mila, en lui présentant son sein, où la jeune épouse applique ses lèvres de flamme.

" Ne déchirez pas ainsi mes entrailles, dit " Céluta: parle, mon cher Outougamiz; viens " te reposer avec nous dans ta cabane."

Une voix foudroyante interrompit cette scène. " As-tu parlé ? disoit cette voix, la " terre a-t-elle tremblé sous tes pas?"

" Non, je n'ai pas parlé, répondit Outou-" gamiz, en se tournant vers Adario que con-" duisoit Ondouré; mais ne croyez plus " trouver en moi le docile Outougamiz: " homme de fer, allez porter votre vertu " parmi les ours du Labrador; buvez avec " délices le sang de vos enfans; quant à moi, " je ne boirai que celui que vous ferez entrer " de force dans ma bouche; je vous en rejet-" terai une partie au visage, et je vous couvri-" rai d'une tache que la mort n'effacera pas."

Adario fut terrassé. " Que me reproches-tu?

« dit-il à son neveu. Mes enfans !—barbare, « cent fois plus barbare que moi ! »

Il n'en falloit pas tant pour abattre le ressentiment d'Outougamiz. « Pardonne, dit-il au « vieillard ; oui, j'ai été cruel ; Outougamiz, « pourtant, ne l'est pas ! Je suis indigne de « ton amitié, mais laisse-moi la mienne ; laisse-« moi mourir ; console, après moi, ces deux « femmes. Je t'en avertis, je succomberai, je « parlerai : je n'ai pas la force d'aller jusqu'au « bout. »

« Nous consoler ! dit Céluta ; est-ce là « l'homme qui console ! Jusqu'ici je me suis « tu, j'ai écouté, j'ai deviné, il s'agit de la mort « de René. Allons, Outougamiz, couronne ton « ouvrage, égorge celui que tu as délivré ! Sa « voix mourante te remerciera encore de ce « que tu as fait pour lui ; il cherchera ta main « ensanglantée pour la porter à sa bouche ; ses « yeux ne te voient déjà plus, mais ils te « cherchent encore ; ils se tournent vers toi « avec son cœur expirant. »

« L'entends-tu, Adario ? dit Outougamiz. « Résiste, si tu le peux ! »

Outougamiz saisit Céluta, et dans les étreintes les plus tendres il se sent tenté de l'étouffer.

“ Femmes, s'écrie Adario, retirez-vous, avec “ vos larmes. ”

“ Oui, oui ! dit Mila, prends ce ton mena- “ çant, mais sache que nous sauverons René, “ malgré toi, malgré la patrie : il faut que “ cette dernière périsse de ma propre main ; “ j'incendierai les cabanes.”

“ Vile Ikouessen *, s'écria le vieillard, si “ jamais tu oses te présenter devant moi avec “ ta langue maudite, tu n'échapperas pas à ma “ colère.”

“ Tu m'appelles Ikouessen, dit Mila, de qui ? “ de mon libérateur ? Tu as raison : je ne se- “ rois pas ce que je suis, si je n'avois dormi sur “ ses genoux !”

“ Quitte ces femmes, dit le vieillard à son “ neveu ; ce n'est pas le moment de pleurer et “ de gémir. Viens avec les Sachems qui nous “ attendent.” Outougamiz se laissa entraîner par Adario et par Ondouré.

* Courtisane.

Mila et Céluta, voyant leurs premiers efforts inutiles, cherchèrent d'autres moyens de découvrir le secret d'Outougamiz. Par les mots énigmatiques du jeune guerrier, elles savoient qu'il y avoit un mystère, et par sa douleur, elles devinoient que ce mystère enveloppoit le frère d'Amélie. Dans cette pensée, avec toute l'activité de l'amitié fraternelle et de l'amour conjugal, elles suspendirent leurs plaintes ; elles convinrent de se séparer, d'aller chacune de son côté errer à l'entrée des cavernes où s'assembloit le conseil. Elles espéroient surprendre quelques paroles intuitives de leur destinée.

Dès le soir même Céluta se rendit à la Grotte des Rochers, et Mila à la Caverne des Reliques.

En approchant de celle-ci, le souvenir des instans passés dans ces mêmes lieux, se présenta vivement au cœur de Mila. Les Sachems n'étoient pas dans la caverne ; Mila n'entendit rien : la mort ne raconte point son secret. Céluta n'avoit pas été plus heureuse ; les deux sœurs rentrèrent non instruites, mais non découragées, se promettant de recommencer leurs courses.

Outougamiz fut plusieurs jours sans paroître, Adario l'avoit emmené dans le souterrain où s'assembloient les chefs des conjurés et où l'on s'efforçoit, par les tableaux les plus pathétiques de la patrie opprimée, par les plus grossiers mensonges sur René, par toute l'autorité du Grand-Prêtre, de lutter contre la force de l'amitié. Lorsque le frère de Céluta voulut sortir, les gardes du Soleil eurent ordre de le suivre de loin ; des Sachems, et Adario lui-même, marchoient à quelque distance sur ses traces.

Il se rendit à la cabane de René ; Céluta étoit absente ; Mila, solitaire, attendoit le retour de son amie. En voyant entrer Outougamiz, elle lui sourit d'un air de tendresse et de surprise. Mila avoit quelque chose de charmant ; on auroit passé ses jours à la voir sourire. « Je croyois, dit-elle, à son mari, que tu « m'avois abandonnée. Où es-tu donc allé ? « Je ne t'avois pas revu depuis le jour où tu « es revenu du désert. » Elle fit signe à Outougamiz de s'asseoir sur la natte. Outougamiz répondit qu'il étoit resté avec les Sachems ; et plein d'une joie triste en entendant Mila lui

parler avec tant de douceur, il s'assit auprès d'elle.

Mila suspendit ses bras au cou du jeune Sauvage : " Tu es infortuné, lui dit-elle, et " moi je suis malheureuse. Après une si " longue absence, pourquoi n'es-tu pas venu " plutôt me consoler ? Tu n'as plus ta rai- " son ; j'ai à peine la mienne. Retirons-nous " dans les forêts ; je serai ton guide ; tu mar- " cheras appuyé sur moi comme l'aveugle con- " duit par l'aveugle. Je porterai les fruits à " ta bouche, j'essuierai tes larmes, je prépare- " rai ta couche, tu reposeras ta tête sur mes " genoux lorsque tu la sentiras pesante ; tu me " diras alors le secret. René viendra nous " trouver, et il pleurera avec nous."

— " Qu'il ne pleure pas ! dit Outougamiz ; " s'il pleure, je parlerai. Je veux qu'il me " promette de ne pas m'aimer, afin que je " tienne mon serment. S'il dit qu'il m'aime, " je le tuerai, parce que je trahirois mon pays."

Mila crut qu'elle alloit découvrir quelque chose ; mais toutes ses grâces et toutes ses séductions furent inutiles. Ses caresses, dont une seule auroit suffi à tant d'autres hommes pour

leur faire vendre la destinée du monde, échouèrent contre la gravité de la douleur et contre la foi du serment. Mila trouva dans son mari une résistance à laquelle elle ne s'étoit pas attendue; elle ignoroit à quel point Outougamiz étoit passionné pour la patrie; quel empire la religion avoit sur lui; quelle force ajoutoit à sa vertueuse résistance l'idée que René étoit coupable, et que ce Blanc pourroit apprendre le secret aux autres Blancs, si le secret lui étoit révélé. Céluta, qui ressembloit davantage à son frère, et qui le connoissoit mieux, avoit désespéré dès le premier moment de lui faire dire ce qu'il croyoit devoir taire; elle l'admiroit en versant des larmes.

La saison déclinoit vers l'automne; saison mélancolique où l'oiseau de passage qui s'envole, la verdure qui se flétrit, la feuille qui tombe, la chaleur qui s'éteint, le jour qui s'abrège, la nuit qui s'étend, et la glace qui vient couronner cette longue nuit, rappellent la destinée de l'homme. Les grands jeux devoient être bientôt proclamés: le jour du massacre approchoit. Aucune nouvelle de René ne parvenoit à Céluta; l'Indienne ne savoit

plus si elle devoit craindre ou désirer le retour du voyageur. Un matin elle vit entrer dans sa cabane le religieux d'une mission lointaine. Ce n'étoit pas un prêtre d'autant de science que le père Souël, ni d'un zèle à provoquer le martyre, mais c'étoit un homme charitable et doux. Il ne se mêloit jamais de ce qui ne le regardoit pas, et ne cherchoit à convertir les âmes au Seigneur que par l'exemple d'une bonne vie. Il portoit la robe et la barbe d'un capucin sans orgueil et sans humilité; il trouvoit tout simple que son ordre eût conservé les usages et les habits d'autrefois, comme il lui sembloit tout naturel que ces usages et ces habits eussent changé.

Céluta s'avança au-devant du missionnaire: "Chef de la prière, lui dit-elle, tu m'honores "de venir à ma hutte; mais le maître n'est "pas ici, et je crains qu'une femme ne te re-"çoive pas aussi bien que tu le mérites."— Le père lui répondit en s'inclinant: "Je ne "vous aurois pas importuné de ma visite, si le "capitaine d'Artaguette ne m'eût ordonné de "vous apporter une lettre de votre mari."

Céluta rougit d'espérance et de crainte; elle

prit la lettre que le missionnaire lui présentoit, et la pressa sur son cœur

Mila, qui étoit avec sa sœur dans la cabane, et qui tenoit la petite Amélie sur ses genoux, ne vouloit pas qu'on se donnât le temps de servir la cassine au religieux, impatiente qu'elle étoit d'entendre l'explication du collier. Céluta, plus hospitalière, prépara le léger repas.

Tandis qu'elle s'occupoit de ce soin, le religieux voyant la fille de René dans les bras de Mila, la bénit, et demanda si cette petite étoit chrétienne. L'enfant ne paroissoit point effrayé et sourioit au vieux solitaire. Celui-ci, interrogé par les deux sœurs fit, les larmes aux yeux, l'éloge du capitaine Artaguette et du brave grenadier Jacques. Céluta apprit avec peine que son frère blanc, fixé à un poste éloigné, étoit souffrant depuis plusieurs mois.

Mila dit au missionnaire: "Chef de la Barbe, "n'as-tu jamais été repoussé des huttes?"— "Mon bâton, répondit le père, est toujours "derrière la porte." Céluta servit la cassine. Quand cela fut fait, elle tira la lettre qu'elle avoit mise dans son sein et pria le père de la traduire.

Inexplicable contradiction du cœur humain! Cette femme qui la veille s'alarmoit du silence de son mari, désiroit presque maintenant la continuation de ce silence! Que contenoit la lettre? annonçoit-elle le retour prochain de René? jetoit-elle quelque lumière sur le secret d'Outougamiz? dissiperoit-elle ou confirmeroit-elle les soupçons qui s'étoient élevés contre René? Assises devant le missionnaire, les deux sœurs fixant les yeux sur ses lèvres, écoutoient des sons qui n'étoient pas encore produits. Le père ouvre la lettre, prend sa barbe dans sa main gauche, élève de sa main droite le papier à la hauteur de ses yeux, et parcourt en silence la première page. A mesure qu'il avançoit dans la lecture, on voyoit l'étonnement se peindre sur son visage. Céluta étoit comme le prisonnier de guerre assis sur le trépied avant d'être livré aux flammes; Mila perdant toute patience s'écria: "Explique-nous "donc le collier: est-ce que tu ne le comprends "pas?" Le père traduisit en natchez ce qui suit:

LETTRE DE RENÉ A CÉLUTA.

Au Désert,
La trente-deuxième neige de ma naissance.

" Je comptois vous attendre aux Natchez ; " j'ai été obligé de partir subitement sur un " ordre des Sachems. J'ignore quelle sera " l'issue de mon voyage : il se peut faire que " je ne vous revoie plus. J'ai dû vous paroître " si bizarre, que je serois fâché de quitter la " vie, sans m'être justifié auprès de vous.

" J'ai reçu de l'Europe à mon retour de la " Nouvelle-Orléans, une lettre qui m'a appris " l'accomplissement de mes destinées : j'ai ra- " conté mon histoire à Chactas et au père " Souël : la sagesse et la religion doivent seules " la connoître.

" Un grand malheur m'a frappé dans ma " première jeunesse ; ce malheur m'a fait tel " que vous m'avez vu. J'ai été aimé, trop " aimé : l'ange qui m'environna de sa tendresse " mystérieuse, ferma pour jamais, sans les " tarir, les sources de mon existence. Tout " amour me fit horreur : un modèle de femme

“ étoit devant moi, dont rien ne pouvoit ap-
“ procher ; intérieurement consumé de pas-
“ sions, par un contraste inexplicable je suis
“ demeuré glacé sous la main du malheur.

“ Céluta, il y a des existences si rudes
“ qu'elles semblent accuser la Providence et
“ qu'elles corrigeroient de la manie d'être.
“ Depuis le commencement de ma vie, je n'ai
“ cessé de nourrir des chagrins : j'en portois le
“ germe en moi comme l'arbre porte le germe
“ de son fruit. Un poison inconnu se mêloit
“ à tous mes sentimens : je me reprochois
“ jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugi-
“ tives comme elle.

“ Que fais-je à présent dans le monde et qu'y
“ faisois-je auparavant ? j'étois toujours seul,
“ alors même que la victime palpitoit encore au
“ pied de l'autel. Elle n'est plus cette victime ;
“ mais le tombeau ne m'a rien ôté ; il n'est pas
“ plus inexorable pour moi que ne l'étoit le
“ sanctuaire. Néanmoins je sens que quelque
“ chose de nécessaire à mes jours a disparu.
“ Quand je devrois me réjouir d'une perte qui
“ délivre deux âmes, je pleure ; je demande,
“ comme si on me l'avoit ravi, ce que je ne

“ devois jamais retrouver: je désire mourir; “ et dans une autre vie une séparation qui me “ tue, n'en continuera pas moins l'éternité “ durante.

“ L'éternité! peut-être, dans ma puissance “ d'aimer, ai-je compris ce mot incompréhen- “ sible? Le ciel a su et sait encore, au moment “ même où ma main agitée trace cette lettre, “ ce que je pouvois être: les hommes ne m'ont “ pas connu.

“ J'écris assis sous l'arbre du désert, au “ bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où “ s'élèvent les mêmes forêts qui la couvrirent “ lorsque les temps commencèrent. Je sup- “ pose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre “ maintenant devant toi: vois-tu le monde ex- “ traordinaire qu'il renferme? il sort de ce “ cœur des flammes qui manquent d'aliment, “ qui dévoreroient la création sans être ras- “ sasiés, qui te dévoreroient toi-même. Prends “ garde, femme de vertu! recule devant cet “ abîme: laisse-le dans mon sein! Père tout “ puissant, tu m'as appelé dans la solitude; tu “ m'as dit: “ René! René! qu'as-tu fait de “ ta sœur!” Suis-je donc Caïn?

CONTINUÉE AU LEVER DE L'AURORE.

“ Quelle nuit j'ai passée ! Créateur, je te
“ rends grâce ; j'ai encore des forces, puisque
“ mes yeux revoient la lumière que tu as faite !
“ Sans flambeau pour éclairer ma course, j'er-
“ rois dans les ténèbres : més pas, comme intel-
“ ligens d'eux-mêmes, se frayoient des sentiers
“ à travers les lianes et les buissons. Je cher-
“ chois ce qui me fuit ; je pressois le tronc
“ des chênes ; mes bras avoient besoin de
“ serrer quelque chose. J'ai cru, dans mon
“ délire, sentir une écorce aride palpiter contre
“ mon cœur : un degré de chaleur de plus, et
“ j'animois des êtres insensibles. Le sein nu
“ et déchiré, les cheveux trempés de la vapeur
“ de la nuit, je croyois voir une femme qui se
“ jetoit dans mes bras ; elle me disoit : viens
“ échanger des feux avec moi, et perdre la
“ vie ! mêlons des voluptés à la mort ! que la
“ voûte du ciel nous cache en tombant sur
“ nous.”

“ Céluta, vous me prendrez pour un in-
“ sensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est
“ de vous avoir liée à mon sort. Vous savez si
“ René a résisté, et à quel prodige d'amitié il

“ a cru devoir le sacrifice d'une indépendance,
“ qui du moins n'étoit funeste qu'à lui. Une
“ misère bien grande m'a ôté la joie de votre
“ amour, et le bonheur d'être père: j'ai vu
“ avec une sorte d'épouvante que ma vie
“ s'alloit prolonger au-delà de moi. Le sang
“ qui fit battre mon cœur douloureux animera
“ celui de ma fille: je t'aurai transmis, pauvre
“ Amélie, ma tristesse et mes malheurs! Déjà
“ appelé par la terre, je ne protégerai point
“ les jours de ton enfance; plus tard je ne
“ verrai point se développer en toi la douce
“ image de ta mère, mêlée aux charmes de
“ ma sœur et aux grâces de la jeunesse. Ne
“ me regrette pas: dans l'âge des passions
“ j'aurois été un mauvais guide.

“ Céluta, je vous recommande particulière-
“ ment Amélie: son nom est un nom fatal.
“ Qu'elle ne soit instruite dans aucun art de
“ l'Europe; que sa mère lui cache l'excès de
“ sa tendresse: il n'est pas bon de s'accoutumer
“ à être trop aimé. Qu'on ne parle jamais de
“ moi à ma fille; elle ne me doit rien: je ne
“ souhaitois pas lui donner la vie.

" Que René reste pour elle un homme in-
" connu, dont l'étrange destin raconté la fasse
" rêver sans qu'elle en pénètre la cause : je ne
" veux être à ses yeux que ce que je suis, un
" pénible songe.

" Céluta, il y a dans ma cabane des papiers
" écrits de ma main : c'est l'histoire de mon
" cœur ; elle n'est bonne à personne et per-
" sonne ne la comprendroit : anéantissez ces
" chimères.

" Retournez sous le toit fraternel ; brûlez
" celui que j'ai élevé de mes mains ; semez des
" plantes parmi ses cendres ; rendez à la forêt
" l'héritage que j'avois envahi. Effacez le sen-
" tier qui monte de la rivière à la porte de ma
" demeure ; je ne veux pas qu'il reste sur la
" terre la moindre trace de mon passage. Ce-
" pendant j'ai écrit un nom sur des arbres,
" dans la profondeur des bois : il seroit impos-
" sible de le retrouver ; qu'il croisse donc avec
" le chêne inconnu qui le porte : le chasseur
" indien s'enfuiera à la vue de ces caractères
" gravés par un mauvais Génie.

" Donnez mes armes à Outougamiz ; que

" cet homme sublime fasse en mémoire de moi " un dernier effort: qu'il vive. Chactas me " suivra, s'il ne m'a devancé.

" Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous " pourrez chercher après moi l'union d'une " âme plus égale que la mienne. Toutefois ne " croyez pas désormais, recevoir impunément " les caresses d'un autre homme ; ne croyez pas " que de foibles embrassemens puissent effacer " de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue " sur ma poitrine au milieu du désert, dans les " vents de l'orage, lorsqu'après vous avoir " portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurois " voulu vous poignarder pour fixer le bonheur " dans votre sein, et pour me punir de vous " avoir donné ce bonheur. C'est toi, Etre su- " prême, source d'amour et de beauté, c'est toi " seul qui me créas tel que je suis, et toi seul " me peux comprendre ! Oh ! que ne me suis- " je précipité dans les cataractes au milieu des " ondes écumantes, je serois rentré dans le sein " de la nature avec toute mon énergie.

" Oui, Céluta, si vous me perdez vous res- " terez veuve : qui pourroit vous environner

" de cette flamme que je porte avec moi, même " en n'aimant pas? Ces solitudes que je ren- " dois brûlantes, vous paroîtroient glacées au- " près d'un autre époux. Que chercheriez- " vous dans les bois et sous les ombrages? il " n'est plus pour vous d'illusions, d'enivre- " ment, de délire: je t'ai tout ravi en te don- " nant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, " car une plaie incurable étoit au fond de mon " âme. Ne crois pas, Céluta, qu'une femme " à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, " pour laquelle on a formé des souhaits aussi " odieux que les miens, ne crois pas que cette " femme oublie jamais l'homme qui l'aima de " cet amour ou de cette haine extraordinaire.

" Je m'ennuie de la vie; l'ennui m'a tou- " jours dévoré: ce qui intéresse les autres " hommes ne me touche point. Pasteur ou " roi, qu'aurois-je fait de ma houlette ou de " ma couronne? Je serois également fatigué " de la gloire et du génie, du travail et du loi- " sir, de la prospérité et de l'infortune. En " Europe, en Amérique, la société et la nature " m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir;

“ si j’étois criminel je le serois sans remords. Je
“ voudrois n’être pas né, ou être à jamais oublié.
“ Que ce soit ici un dernier adieu, ou que
“ je doive vous revoir encore, Céluta quelque
“ chose me dit que ma destinée s’accomplit ; si
“ ce n’est pas aujourd’hui même, elle n’en sera
“ que plus funeste : René ne peut reculer que
“ vers le malheur. Regardez donc cette lettre
“ comme un testament.”

La lecture étoit achevée que Céluta ne relevoit point sa tête qui s’étoit penchée sur son sein : toute la sagacité de Mila n’avoit pas suffi pour expliquer le collier, toute la religion du missionnaire n’avoit pu pénétrer le sens de la lettre ; mais le cœur d’une épouse l’avoit mieux compris : rien n’est intelligent comme l’amour malheureux. Céluta apprenoit qu’elle n’étoit point aimée ; qu’un lien paternel ne lui avoit pas même attaché René ; qu’il y avoit dans l’âme de cet homme du trouble, presque du remords, et qu’il se repentoit d’un malheur comme on se repentiroit d’un crime.

Céluta releva lentement son front abattu : “ Allons, dit-elle, mon mari est encore plus

" infortuné que je ne le supposois, un méchant
" esprit l'a persécuté : je dois être son bon
" génie."

Le religieux rendit la lettre à l'Indienne en lui disant : " Souffrir est notre partage ; la " nouvelle alliance que Jésus-Christ a faite " avec les hommes est une alliance de douleur : " c'est de son sang qu'il l'a scellée, je vais prier " pour vous."

Le missionnaire tomba à genoux, et, les mains jointes, il répéta dans la langue des Natchez, l'oraison Dominicale : le calme de cette prière fut une espèce de baume répandu sur une plaie vive. Quand le père prononça ces mots : *délivrez-nous du mal*, les deux femmes sanglotèrent d'attendrissement. Alors le religieux se relevant avec peine, ramena son froc sur sa tête grise, traversa la cabane d'un pas grave, reprit son bâton à la porte et alla, aussi rapidement que le lui permettoit sa vieillesse, consoler d'autres adversités.

Mila, qui portoit toujours Amélie, la rendit à Céluta : celle-ci la reçut en la couvrant de baisers et en fondant en larmes. Mila qui devinoit sa sœur, lui dit : " Tu l'aimeras

" pour toi, toi qui es sa mère ; moi je l'aimerai
" pour son père."

Mais Mila se sentoit aussi un peu découragée. Qui avoit donc pu trop aimer René ? quand on arracheroit le guerrier blanc à la mort, que gagneroit-on à cela, puisqu'il ne vouloit pas vivre ? Mila ne s'arrêtant pas long-temps à ces réflexions, et revenant à son caractère :

" C'est assez pleurer pour un collier obscur,
" mal interprété, que nous ne comprenons ni
" toi, ni moi, ni le père de la Barbe. Le danger
" est à la porte de notre cabane : pourquoi
" mêler à des peines véritables, des peines
" chimériques ? entre la réalité du mal et les
" songes de nos cœurs, nous ne saurions où nous
" tourner. Occupons-nous du présent, nous
" penserons une autre fois à l'avenir. Décou-
" vrons le secret, sauvons René, et quand nous
" l'aurons sauvé, il faudra bien qu'il s'explique."

" Tu as raison, dit Céluta, sauvons mon
" mari." Mila prit Amélie dans ses bras, puis la rendant encore à sa mère, " Tiens, dit-elle, je
" désirois avoir un petit guerrier, je n'en veux
" plus, garde ta fille : elle te préfère à moi
" quand elle pleure ; elle me préfère à toi,

"quand elle rit. Ne diroit-on pas que le
" collier lui fait aussi verser des larmes?" Mila sortit pour aller à la découverte du secret.

René avoit écrit une autre lettre aux Sachems, pour leur annoncer que les Illinois ne paroissoient pas encore disposés à recevoir le calumet de paix. Plus heureux dans sa mission, Chactas avoit tout obtenu des Anglais de la Géorgie: il se disposoit à revenir. Le tuteur du Soleil espéroit que le vieillard seroit mort avant de revoir sa cabane: on racontoit qu'il touchoit à sa fin.

La Femme-Chef, attendant la tête de sa rivale, laissoit en apparence Ondouré plus tranquille, mais elle le surveilloit avec toute l'activité de la jalousie: le Sauvage, craignant toujours de se trahir, n'échappoit au péril qu'à l'aide de précautions dont il lui tardoit de se délivrer.

D'un autre côté, il étoit difficile que le secret d'une conjuration connue de tant de monde, ne transpirât au dehors. De temps en temps, il s'élevoit des bruits dont tout commandant moins prévenu que celui du fort Rosalie eût recherché la source. Le gouverneur général avoit écrit à Chépar de ne se pas laisser trop rassurer par la

concession des terres. Une lettre d'Adélaïde, adressée à René, s'étant trouvée dans les dépêches, Ondouré, que Fébriano instruisoit de tout, s'empressa d'annoncer une nouvelle trahison du fils adoptif de Chactas ; mais, en même temps, pour achever de tromper le commandant et pour avoir l'air de ne s'occuper que de plaisirs, il ordonna une chasse au buffle de l'autre côté du Meschacebé.

Mila n'eut pas pluôt appris cette nouvelle qu'elle dit à Céluta : « Il nous faut aller à cette « chasse, où se trouveront toutes les matrones : « je veux que le jongleur m'apprenne aujour- « d'hui même le secret. » Céluta consentit tristement à suivre Mila ; elle doutoit du succès de sa jeune amie qui refusoit de dire le moyen dont elle se comptoit servir, pour faire parler le jongleur.

Le jour de la chasse arrivé, les deux sœurs partirent ensemble : elles marchoient seules hors de la foule, car tout le monde les fuyoit comme on fuit les malheureux. On s'embarque dans les canots ; on traverse le fleuve ; on descend sur l'autre rive ; on entre dans les savanes par-

semées d'étangs d'une eau saumâtre, où les buffles viennent lécher le sel.

Divisés en trois bandes, les chasseurs commencent l'attaque : on voyoit bondir les buffles au-dessus des grandes forêts de cannes de plus de quinze pieds de hauteur. Mila avoit quitté Céluta. Elle s'étoit attachée aux pas du jongleur qui prononçoit des paroles, afin d'amener les victimes sous la lance des guerriers. Un buffle blessé fond tout à coup sur le magicien qui prend la fuite : le buffle est arrêté par les chasseurs, mais le prêtre continue à s'enfoncer dans les cannes, et entendant courir derrière lui, il fuit encore plus vite : ce n'étoit pourtant que Mila qui voloit sur ses traces comme les colibris volent sur la cime des roseaux. Elle appelle le jongleur ; celui-ci tourne enfin la tête, et reconnoissant une femme, il se précipite à terre tout haletant.

« Je t'assure, dit Mila, en arrivant à lui,
« que j'ai eu autant de peur que toi. Je te sui-
« vois, parce que tu m'aurois sauvée. D'une
« seule parole tu aurois fait tomber le buffle
« mort à tes pieds."— « C'est vrai, dit le jon-

" gleur, reprenant un air solennel; mais que
" j'ai soif!"

Mila portoit à son bras une corbeille, dans cette corbeille un flacon et une coupe.

" Le Grand Esprit m'a bien inspirée, s'écria
" Mila; j'ai par hasard ici de l'essence de feu*.
" Ah! bon Génie! si un homme comme toi
" alloit mourir, que deviendroient les Natchez?"

" Mila, dit le prêtre, essuyant son front et
" se rapprochant de la malicieuse enchante-
" resse, tu m'as toujours semblé avoir de l'esprit
" comme une hermine."

" Et toi, dit Mila, versant l'essence de feu
" dans la coupe, tu m'as toujours paru beau
" comme le Génie qui préside aux chasses,
" comme le Grand Lièvre honoré dans les
" forêts." Le prêtre vida la coupe.

Les Sauvages, passionnés pour les liqueurs de l'Europe, recherchent les fumées de l'ivresse comme les peuples de l'Orient les vapeurs de l'opium. " Je ne t'avois jamais vu de si près,
" dit Mila, remplissant de nouveau la coupe et
" la présentant à la main avide du jongleur;

* Eau-de-vie.

« que tu es beau ! que tu es beau ! on dit que
« tu parles tant de langues. Est-ce que tu
« entends tout ce que tu dis ?"

Triplement enivré de vin, d'amour et de louanges, le prêtre commençoit à faire parler ses yeux. Mila remplit encore la coupe, la porte de sa main droite aux lèvres du jongleur, et appuyant doucement sa main gauche sur son épaule, semble regarder avec admiration sa victime déjà séduite.

Le lieu étoit solitaire, les roseaux élevés. " Mila ?" dit le jongleur.

" Que veux-tu ?" dit l'Indienne, affectant un air troublé et un peu honteux.

" Approche-toi," repartit le prêtre. Mila parut se vouloir défendre.

" N'aie pas peur, dit le prêtre, je puis ré-
« pandre la nuit autour de nous."

" C'est pour cela que j'ai tant de peur, ré-
« pondit Mila ! tu es un si grand magicien !"
Le prêtre prenant Mila dans ses bras, l'attira sur ses genoux. " Bois donc à ton tour,
« charmante colombe, dit-il."

" Moi ! s'écria Mila," elle feignit de porter la liqueur à sa bouche, tandis que le prêtre,

tournant la coupe, cherchoit à boire sur le bord que les lèvres de Mila avoient touché.

Le jongleur commençoit à sentir les effets du poison, les objets flottoient devant ses yeux.

“ Ne vois-je pas, dit-il à Mila, une grande “ cabane ?” C'étoient des roseaux agités par le vent.

“ Oui, dit Mila, c'est la cabane où les Sa-“ chems sont rassemblés pour délibérer sur la “ mort de René.”

“ C'est étonnant, repartit le prêtre balbu-“ tiant, car ce n'est pas encore sitôt.”

Le cœur de Mila tressaillit ; elle pressa involontairement le jongleur, qui la serra à son tour dans ses bras.

“ Pas encore sitôt, dit Mila ; mais c'est...”

“ La douzième nuit pendant la lune des “ chasses, peut-être.”

“ Je croyois, répondit Mila, que c'étoit la “ treizième ?”

“ Je sais mieux cela que toi, repartit le jon-“ gleur ; il y a douze roseaux dans la gerbe ; “ nous en retirerons un chaque nuit.”

“ C'est fort bien imaginé, dit Mila, et René “ sera tué quand tu retireras le dernier ?”—

“ Oui, dit le prêtre; et il sera tué le premier “ de tous.”

Le prêtre voulut ravir un baiser à Mila, qui, au lieu de ses levres, lui présenta l'essence de feu. “ J'aimerois mieux l'autre coupe, dit le “ jongleur.”

“ Mais, reprit Mila, tu dis que René sera “ tué le premier de tous; on tuera donc d'au- “ tres chairs blanches ?”—“ Eh ! certainement, “ dit le jongleur, riant de la simplicité de Mi- “ la; cela sera d'autant plus admirable, qu'ils “ seront assemblés comme un troupeau de “ chevreuils pour regarder les grands jeux.”

“ Oh ! comme j'y danserai avec toi, s'écria “ Mila, appliquant avec le dégoût de la nature, “ mais l'exaltation de l'amitié, un baiser sur le “ front du jongleur; je n'avois pas entendu “ parler de ces grands jeux ! J'aime tant les “ jeux.”

“ Toutes les nations qui ont juré le secret, “ dit le jongleur, se rendront aux Natchez. “ Outougamiz le Simple a juré comme les au- “ tres; nous le forcerons de tuer son René.”

Mila se lève, s'arrache au bras du prêtre qui tombe, et dont le front va frapper la terre.

Cet homme eut une idée confuse de la faute qu'il venoit de commettre; mais l'ivresse l'emportant il s'endormit.

Mila cherche Céluta; elle l'aperçoit seule assise à l'écart; elle lui dit: "Tout est découvert; les blancs seront massacrés aux grands jeux: ton mari périra le premier."

L'épouse de René est prête à s'évanouir; son amie la soutient: "Du courage, dit-elle; il faut sauver René. Je cours au fort avertir Chépar. Toi, va chercher Outougamiz."

"Arrête, s'écrie Céluta; qu'as-tu dit? avertir Chépar! Malheureuse! ton pays!"

Ces mots retentissent dans le cœur de Mila; immobile, elle fixe ses regards sur sa sœur, puis s'écrie: "Périsse la patrie qui a pu tramer un complot si odieux! Ce n'est plus qu'un repaire d'assassins. Je cours les dénoncer."

Céluta frémit: "Mila, dit-elle, songe à ta mère, à ton père, à moi, à Outougamiz. Ne vois-tu pas qu'en prévenant un massacre, tu ne le fais que changer en un meurtre beaucoup plus terrible pour toi."

Mila frémit ; elle n'avoit pas aperçu cet autre péril ; mais, tout à coup : "Je ne "m'attendois pas, lorsqu'il s'agissoit de la vie "de René, que tu serois si calme ; que tu "balancerois prudemment, comme un Sachem, "le bien et le mal."

"Femme, reprit Céluta avec émotion, quel "que soit ton cœur, tu ne m'apprendras pas "à aimer : mais ne crois pas non plus m'aveu- "gler : je serai maintenant aussi malheureuse "que mon frère, et aussi discrète que lui. Je "sais mourir de douleur ; je ne sais pas perdre "ma patrie."

Mila embrasse Céluta. "Pardonne-moi, "dit-elle ; je suis trop au-dessous de toi pour "te juger."

Mila raconte à sa sœur comment elle a surpris la foi du jongleur ; Céluta blâme doucement son amie : "On ne fait pas im- "punément ce qui n'est pas bien, lui dit- "elle ; quand il n'y auroit que le tourment "du secret que tu viens d'apprendre, secret "dont tu réponds à présent devant ton pays, "ne serois-tu pas déjà assez punie ?"

Mila et Céluta se déterminèrent à aller

trouver Outougamiz : elles le rencontrèrent sur le bord du fleuve, loin de la chasse, à laquelle il n'avoit pris aucune part. En voyant s'avancer les deux femmes, Outougamiz, pour la première fois, fut tenté de s'éloigner. Que pouvoit-il leur dire ? N'étoit-il pas aussi malheureux qu'elles ? Céluta lui dit, en l'abordant : " Ne nous fuis pas ; nous ne te de-" mandons plus rien ; nous connoissons tes " malheurs. Mon frère, je ne t'accuse plus ; " je t'admire : tu es le Génie de la vertu " comme celui de l'amitié." Outougamiz ne comprit pas sa sœur.

" Pleurons tous trois, dit Mila, nous savons " tous trois le secret."

" Vous savez le secret ! s'écrie d'une voix " formidable, le jeune Indien. Qui vous l'a " dit ? ce n'est pas moi ! Je n'ai pas menti " au Grand Esprit ! Je n'ai pas violé le " serment des morts ! Je n'ai pas tué la " patrie !" Et, plein de l'effroi du parjure, il échappe aux bras dans lesquels il eût voulu mourir. Mila vole sur ses pas sans le pouvoir rejoindre. Céluta abandonnée, se jette dans une pirogue avec des chasseurs qui repassoient le fleuve, et regagne sa cabane.

Un ami qui disparoît au moment d'un grand danger laisse un vide immense : Céluta appelle sa sœur, en approchant de sa demeure ; aucune voix ne lui répond : Mila n'étoit point rentrée sous le toit fraternel. Céluta pénètre dans la cabane; elle en parcourt les différens réduits, revient à la porte, regarde dans la campagne, et ne voit personne. Accablée de fatigue elle s'assied près du foyer, tenant sa fille dans ses bras. Là, se livrant à ses pensées, elle est encore moins oppressée par le péril du moment que par le souvenir de la lettre de René. La sœur d'Outougamiz n'étoit point aimée, elle ne le seroit jamais ! Et c'étoit celui qu'elle adoroit, celui qu'elle cherchoit à sauver aux dépens de ses jours, qui lui avoit fait ce barbare aveu ! Céluta se trouvoit tout à coup jettée hors de la vie : elle sentoit qu'elle s'enfonçoit dans une solitude, comme l'être mystérieux qui avoit trop aimé René.

Le Maukawis chanta le coucher du soleil, le pois parfumé de la Virginie éclata à la première veille de la nuit, la fin de la nuit fut annoncée par le cri de la cicogne, et l'amie de Céluta ne revint pas. L'Aube ouvrit les barrières du ciel, sans ramener

la nymphe, sa compagne fidèle: couronnée de fleurs, Mila paroissoit chaque matin comme la plus jeune des heures; précédant les pas de l'aurore, elle sembloit lui donner ou tenir d'elle ses charmes et sa fraîcheur.

Quand Céluta vit poindre le jour, ses alarmes augmentèrent: que pouvoit être devenue sa sœur? Une pensée se présente à l'esprit de la fille de Tabamica: en demeurant avec Céluta, Mila n'habitoit point sa propre cabane; la cabane de Mila étoit celle d'Outougamiz. N'étoit-il pas possible qu'Outougamiz eût voulu retourner à ses foyers, et que son épouse y fût rentrée avec lui?

Céluta passe à son cou l'écharpe où étoit suspendu un léger berceau; elle place dans le berceau cet enfant voyageur qui sourioit pardessus l'épaule de sa mère. Elle sort; elle arrive bientôt au toit qui lui rappelle de si doux et de si tristes souvenirs; c'étoit là qu'elle habitoit, avec Outougamiz, lorsque René la vint visiter; c'étoit par la porte entr'ouverte de cette cabane qu'elle avoit aperçu l'étranger dans le buisson d'azaléa.

Comme le cœur lui battit lorsque le guerrier blanc s'assit auprès d'elle ! Avec quelles délices elle prépara le festin du serment de l'amitié ! Qu'ils sont déjà loin ces jours qui virent naître un amour si tendre ! Doux enchantemens du cœur, projets d'un bonheur sans terme et sans mesure, qu'êtes-vous devenus ? Cabane, qui protégeâtes la jeunesse d'Outougamiz et de Céluta, serez-vous changée comme vos maîtres ? aurez-vous vieilli comme eux ?

Oui : cette cabane n'étoit plus la même ; depuis long-temps inhabitée, elle étoit vide et sans Génies tutélaires : quelques petits oiseaux y faisoient leurs nids, et l'herbe croissoit à l'entour.

Environnée d'assassins, abandonnée de tous ses amis, livrée sans défense à l'amour impur du tuteur du Soleil, accablée du malheur et de l'indifférence de René, Céluta ne désiroit plus qu'une tombe pour s'y reposer à jamais. Comme elle s'éloignoit de la cabane, où elle n'avoit trouvé personne, elle aperçut Adario qui cheminoit lentement, traînant ses lambeaux et s'appuyant sur le bras d'Outougamiz ; elle

fut frappée de terreur en remarquant que Mila n'étoit pas avec eux. Le vieillard penchoit vers la terre; le poids du chagrin paternel avoit enfin courbé ce front inflexible: Adario n'étoit plus qu'un mort resté quelques jours parmi les vivans, pour se venger.

Céluta s'avança vers lui. « Te voilà, ma « fille, lui dit-il d'une voix pleine d'une dou- « ceur inaccoutumée, j'allois chez toi; mais « puisque nous sommes auprès de la cabane de « ton frère, arrêtons-nous là. Le vieux chasseur « commence à trouver la course un peu longue; « il se repose partout où il rencontre un abri. »

Touchée du changement du vieillard, et attendrie par sa bonté, Céluta entra avec son frère et son oncle dans la cabane déserte. Ils furent obligés de s'asseoir sur le sol humide: « C'est ma couche de tous les jours, dit Adario, « il faut que je m'habitue à la terre. »

Incertain, pour la première fois de sa vie, le Sachem avoit l'air de rassembler ses pensées, de chercher ses paroles. Outougamiz se réveillant comme d'un songe, et reconnoissant le lieu où il étoit, dit en secouant la tête: « Ada- « rio, tu n'es pas prudent de m'avoir amené

" ici: Tu veux que je tue René, et c'est ici
" même que je lui ai juré une amitié éter-
" nelle. J'ai juré depuis, il est vrai, que je le
" tuerois; mais dis-moi auquel des deux sermens
" dois-je être fidèle? N'est-ce pas au premier?"

" C'est à ta patrie, que tu as fait le dernier,
" répliqua Adario, et tu l'as prononcé sur les
" os de tes aïeux."

— " Sur des ossemens apportés par le jon-
" gleur, répondit Outougamiz, mais étoient-ce
" ceux de mes ancêtres? J'ai voulu con-
" noître la vérité. Je suis allé cette nuit sur
" la tombe de mon père; je me suis couché
" sur le gazon; j'ai prêté l'oreille: mon père
" étoit dans sa tombe, car je l'entendois creuser
" avec ses mains pour venir vers moi. La
" couche de poussière, entre nous deux, n'étoit
" pas plus épaisse qu'une feuille de platane.
" Je sentois mon cœur refroidir à mesure que
" le cœur du mort s'approchoit de ma poitrine;
" il me communiquoit ses glaces. J'étois calme
" et heureux: c'étoit comme le sommeil."

" Insensé! s'écria Adario, ton amitié t'é-
" gare."

" Pour ce mot-là, dit Outougamiz, ne le

" prononce jamais, Adario, tu n'entends rien
" à l'amitié. Si tu voulois appeler encore mon
" père en témoignage contre moi, tu te trom-
" perois, car il a reçu mon serment d'amitié
" dans cette cabane, ainsi que cette femme que
" tu ne daignes seulement pas regarder, et qui
" pleure....Je vois René ; il vient réclamer,
" en ce lieu même, le serment que je lui ai fait.
" Le Manitou d'or s'agite sur ma poitrine :
" non, mon ami ! non mon frère ! je ne renie
" point mon serment ! Approche que je le
" renouvelle entre tes mains, entre celles de ma
" sœur : je te jure...."

" Impie ! s'écrie Adario, lui portant une
" main ridée à la bouche ; crains que la terre
" ne te dévore, comme l'onde a englouti Mila."

" Mila !" dirent à la fois le frère et la sœur.

" Oui, Mila, répète Adario d'une voix in-
" spirée : elle a su le secret, et elle a péri !"

Outougamiz reste pétrifié ; Céluta inonde la terre de ses larmes. Adario, un bras levé entre son neveu et sa nièce, semble encore proférer le mot qui vient de les anéantir : " elle
" a péri !"

Outougamiz se lève, prend sa sœur par la

main, la contraint de se lever, la regarde quelque temps en silence, et lui dit: " Il ne sera " plus aimé. René! le seul cœur qui t'aimât " encore, le seul qui te voulût sauver, le seul " qui protestât de ton innocence, a cessé de " battre; car ma sœur et moi nous doutons; " nous sommes sans force; nous ne savons " nous décider ni pour la patrie, ni pour " l'amitié. Céluta, j'ai perdu ma femme, tu " as perdu ta compagne, celle qui t'a suivie à " la cité des Blancs, qui t'a soignée dans mon " absence, qui t'a soutenue dans l'absence de " cet autre que nous allons tuer. Mila, morte! " René, mort! sa petite fille va bientôt mou- " rir! Chactas qui s'en va aussi! Céluta " resterons-nous seuls?"

Céluta ne pouvoit répondre. Outougamiz se tourne vers Adario toujours assis à terre. Il lève son casse-tête et dit: " Qui a tué " Mila?"

" Athaënsic, répond froidement Adario, " l'Esprit de malheur l'a saisie: elle s'est elle- " même précipitée dans le fleuve."

" Si je savois, reprit le jeune Sauvage, les " dents serrées, qu'un homme eût porté la main

" sur Mila, fut-il mon propre père....Et puis
" j'irois trouver Chépar et me mettre à la tête
" des chairs blanches."

Adario se levant indigné et secouant ses lambeaux : " J'ai cru, infâme, que tu n'en voulois
" qu'à mes cheveux blancs : je te les livrois
" avec joie, afin de t'engager à garder le secret,
" à sauver la patrie. Je me disois : il lui faut
" une libation de sang pour satisfaire au premier serment qu'il a fait, qu'il la puise à
" mes veines ! Mais que l'ombre même de la
" pensée de trahir ton pays ait pu passer dans
" ton lâche cœur !......Retire-toi, scélérat ! je
" te vais livrer aux Sachems qui te vouloient
" faire périr avec ta sœur, lorsqu'ils ont appris
" l'indiscrétion du prêtre. J'avois juré de
" votre vertu ; je m'étois engagé pour elle ; je
" venois demander à Céluta le serment du
" secret : vous êtes deux traîtres et je vous
" abandonne."

Adario fait un mouvement pour se retirer ; Céluta l'arrête. " Désespérez de moi, lui dit-
" elle, mais non pas d'Outougamiz."

" Et pourquoi, dit celui-ci, veux-tu qu'il

« espère de moi ? Oui, je sauverai mon ami,
« si l'on ne me prévient par ma mort."

« Allons, dit Adario, épouse fidèle, ami gé-
« néreux, révélez le secret à René ! livrez en-
« suite votre pays aux étrangers ; mais, dignes
« enfans, songez qu'avant cette victoire, il
« faut avoir incendié nos cabanes, il faut avoir
« égorgé vos proches et vos amis, il faut avoir
« arraché un à un les cheveux de la tête
« d'Adario, il faut avoir fait de son crâne la
« coupe du festin de René."

Pendant ce discours affreux Céluta et Outou-gamiz ressembloient à deux spectres. Adario s'approche de sa nièce. « Ma Céluta, lui dit-
« il, faut-il qu'Adario tombe à tes pieds ? parle
« et tu le verras à tes genoux celui qui n'a
« jamais fléchi devant personne. Mon enfant !
« René doit mourir quelque jour, puisqu'il est
« homme ; mais ta patrie, si tu le veux, ta
« patrie peut être immortelle. Ta cousine, ma
« pauvre fille, n'a-t-elle pas perdu son fils
« unique, et ne sais-tu pas par quelle main !
« N'ai-je pas arraché ma postérité, pour qu'elle
« ne poussât pas des racines dans une terre

" esclave! Regarde-moi et ose dire qu'il ne " m'en a rien coûté? ose dire que mes en-" trailles déchirées ne saignent plus, que la " plaie que je leur ai faite est guérie? S'il " reste des enfans libres aux Natchez, Céluta, " ils te devront leur liberté; ils te souriront " dans les bras de leur mère; les bénédictions " t'accompagneront, quand tu traverseras les " villages de ta patrie; les Sachems se range-" ront avec respect sur ton passage, ils s'écrie-" ront: faites place à Céluta! Ces moissons " florissantes, c'est toi qui les auras semées; " ces cris de joie et d'amour, c'est toi qui les " exciteras. Qu'est-ce que le sacrifice d'une " passion que le temps doit éteindre, auprès de " ces plaisirs puisés dans la plus grande des " vertus? Peux-tu balancer? peux-tu consen-" tir à n'être qu'une femme vulgaire dans ta " passion, qu'une femme criminelle dans ta " conduite, quand tu peux te donner en exem-" ple à l'univers?"

Outougamiz avoit écouté dans un sombre silence; Céluta paroissoit suspendue entre la mort et la vie. " Que veux-tu de moi, dit-elle " d'une voix tremblante?" " Un serment pareil

« à celui de ton frère,» répond Adario : « jure « entre mes mains que tu garderas le secret ; « que tu ne le révèleras pas au coupable qui « le divulgueroit, à un homme dont tu ne pos- « sèdes pas même l'amour, et qui te trahissoit « comme la patrie.»

Ces mots entrèrent profondément dans le cœur de Céluta ; mais la noble créature s'éle- vant au-dessus de son malheur, répondit : « Pourquoi supposes-tu que je ne possède pas « le cœur de mon époux ? crois-tu par-là me « déterminer à l'immoler à ma tendresse mé- « connue ? Si René ne m'aime pas, c'est que « je ne suis pas digne de lui ; c'est une raison « de plus de le sauver, et, par mon dévoue- « ment, de mériter son amour.»

Elle s'arrête, car ses larmes qu'elle avoit re- tenues, et qui couloient intérieurement, l'étouf- foient : « Adario, reprit-elle, tu es ingrat : « René à la cité des Blancs proposa sa tête « pour la tienne...»

« Ne crois pas ce mensonge, dit Adario, en « l'interrompant ; cette scène étoit arrangée « entre nos ennemis, pour nous inspirer plus « de confiance dans un traître.»

“ Malheureux René ! s’écria Céluta, quel “ fatal génie fait méconnoître jusqu’à ta vertu !”

“ Céluta, dit Adario, le temps s’écoule. Les “ jeux vont être proclamés ; es-tu amie ou en- “ nemie ? Déclare-toi ; range-toi du côté des “ Blancs, ou jure le secret.”

La sœur d’Outougamiz regarde autour d’elle ; elle croit entendre des voix lamentables sortir des bocages de la Mort ; la fille de René gémit dans son berceau. Après quelques momens de silence : “ Voici l’arrêt,” dit Céluta. Adario et Outougamiz écoutent.

“ Mon frère a pu jurer parce qu’il ne savoit “ pas à quoi l’engageoit son serment ; moi qui “ connois d’avance les conséquences de ce ser- “ ment, je serois une femme dénaturée si je le “ prononçois. Je ne jurerai donc point ; mais “ pour te consoler, Adario, sache que si ma “ vertu ne me fait garder le secret, tous les “ sermens de la terre seroient inutiles.”

En prononçant ces mots, Céluta parut transfigurée et rayonnante : “ C’est assez ! s’écrie “ Adario, pressant sur son sein la main de “ cette femme ; je suis satisfait, les Sachems le

“ seront. Tu viens de faire un serment plus
“ redoutable que celui que je te demandois.”

Adario retourne au conseil des Sachems, et Outougamiz prête encore au vieillard l'appui de son bras. Céluta reprend le chemin de la cabane de René: son âme étoit comme un abîme où les chagrins divers rouloient confondus.

La plaie la plus récente devint peu à peu la plus vive: lorsque l'épouse de René, descendue au fond de son cœur, commença à débrouiller le chaos de ses souffrances, celle que lui causoit la perte de Mila se fit cruellement sentir. Céluta se représentoit tout ce que valoit sa sœur: quelle inépuisable gaieté avec un cœur profondément sensible! l'oiseau chantoit moins bien que Mila, et elle aimoit mieux. Les peines même qu'elle donnoit étoient mêlées de plaisir, et elle donnoit tant de plaisir sans mélange de peines! Ces cheveux charmans sont maintenant souillés dans les limons du fleuve! cette bouche que l'amour sembloit entr'ouvrir, est remplie de sable! Cette femme qui étoit tout âme il y a quelques heures, cette femme que la vie ani-

moit de toute sa mobilité, maintenant froide, fixée à jamais dans les bras de la mort ! Qu'elle a été vite oubliée, la tendre amie qui n'existoit que pour ses amis ! Sa famille n'y pense déjà plus; Outougamiz même a été entraîné ailleurs: personne ne rendra les honneurs funèbres à la jeune, l'innocente, à la courageuse Mila.

Ces réflexions auxquelles s'abandonnoit Céluta en retournant à sa cabane, la firent changer de route ; elle chemina vers le fleuve pour y chercher le corps de son amie. Céluta avoit injustement accusé son frère ; Outougamiz n'avoit point oublié Mila. Après avoir reconduit Adario, il descendit au rivage du Meschacebé ; il regarda d'abord passer l'eau, et côtoya ensuite le fleuve, attentif à chaque objet que le courant entraînoit ; il crut ouïr un murmure: “ Est-ce “ toi qui parle, Mila ? dit-il ; es-tu maintenant “ une vague légère, une brise habitante des ro- “ seaux ? Te joues-tu, poisson d'or et d'azur, à “ travers les forêts de corail ? Mobile hirondelle, “ traces-tu des cercles à la surface du fleuve ? “ Sous ta robe de plume, d'écaille ou de cristal, “ ton cœur aime encore et plaint René.”

Un jeune magnolia que le Meschacebé avoit

environné dans sa dernière inondation, fixa long-temps les regards d'Outougamiz : il lui sembloit voir Mila debout dans l'onde.

Outougamiz s'assit sur la rive : " Pourquoi, " dit-il, Mila, ne me réponds-tu pas, toi qui " parlois si bien ? Quand tu pleurois sur René, " tes yeux étoient comme deux perles au fond " d'une source ; ton sein, mouillé de larmes, " étoit comme le duvet blanc du jonc sur lequel " le vent a fait jaillir quelques gouttes d'eau. " Tu étois tout mon esprit : à présent que je " suis seul, je ne saurai comment enlever mon " ami aux Sachems : puis tu étois si sûre de " son innocence !"

Mila avant de disparoître, avoit dit au frère et à la sœur qu'ils cherchoient des moyens extraordinaires de sauver René, tandis qu'il y en avoit un tout naturel, auquel ils ne songeoient pas : c'étoit d'aller au-devant du guerrier blanc, de le retenir loin des Natchez, autant de jours qu'il seroit nécessaire pour le soustraire au péril. Mila avoit ajouté que si René résistoit, ils l'attacheroient au pied d'un arbre, car elle mêloit toujours les raisons de l'enfance aux inspirations de l'amour et aux conseils d'une

sagesse prématurée. Outougamiz, au bord du fleuve, se souvint du dernier conseil de Mila. "Tu as raison," s'écria-t-il. Il jette au loin tout ce qui peut retarder la rapidité de sa course, et, trompant la vigilance des allouez attachés à ses pas, il vole comme une flèche lancée par la main du chasseur.

A peine avoit-il quitté le fleuve, que Céluta parut sur le rivage. Elle s'arrêtoit à chaque pas, regardoit parmi les roseaux, s'avançoit sur la dernière pointe des promontoires, cherchoit, comme on cherche un trésor, la dépouille de sa jeune amie; elle ne trouva rien. "Le Mes-"chacebé est aussi contre nous," dit-elle; et elle retourna à sa cabane épuisée de fatigues et de douleur.

Revenu de son ivresse, le jongleur avoit conservé le sentiment confus de son indiscrétion: il courut en faire l'aveu au tuteur du Soleil. Ondouré, après s'être emporté contre le prêtre, se hâta de rassembler le conseil. Il déclara qu'il étoit très-probable que Mila, instruite du secret, l'auroit révélé a Céluta; il annonça en même temps aux Sachems qu'il n'y avoit plus rien à craindre de Mila, car déjà elle n'ex-

istoit plus. Adario s'opposa à tout arrêt de sang contre sa nièce, et s'engagea à obtenir d'elle un serment qu'elle tiendroit aussi religieusement qu'Outougamiz. Les vieillards cédèrent au désir d'Adario ; il fut pourtant résolu que si le frère et la sœur laissoient échapper la moindre parole, on les immoleroit à la sûreté de tous.

On mit aussi en délibération la mort immédiate de René, en cas qu'il revînt avant le jour du massacre ; mais Adario fit remarquer que si l'on frappoit ce traître isolément, on alarmeroit les Blancs ses complices ; qu'on s'exposeroit surtout aux effets du désespoir d'Outougamiz et de Céluta, lorsque ce désespoir pourroit encore nuire à l'exécution générale du complot. On trouva donc plus prudent de laisser les choses telles qu'elles étoient, et de ne faire aucun mouvement.

Il ne manquoit au succès des plans d'Ondouré que la mort de Chactas ; et les divers messagers commençoient à apporter la nouvelle de cette perte irréparable. Quant à la profanation de Céluta dans les bras d'un monstre, Ondouré se croyoit déjà sûr de sa proie. Ces ressorts si compliqués, ces plans si tortueux ;

cette double intrigue dans le conseil aux Natchez et dans le conseil au fort Rosalie, cette trâme si laborieusement ourdie et néanmoins si fragile, tout avoit été imaginé et conduit par Ondouré, afin de satisfaire une passion criminelle et d'atteindre par le triomphe de l'amour, au plus haut degré de l'ambition. Mais l'excès de l'orgueil et de la joie fut encore au moment de perdre Ondouré: il ne put s'empêcher d'aller insulter sa victime. Délivré de la présence de Mila, il osa paroître dans la solitude sacré de Céluta; il osa prononcer des paroles de tendresse à la plus misérable des femmes, à celle dont presque tous les malheurs étoient son ouvrage. Ondouré oublioit que la jalousie comptoit ses pas, et qu'il pouvoit être puni par la passion même, cause première de tous ses crimes.

Or, des hérauts alloient publiant l'ouverture des grands jeux, et la durée de ces jeux qui devoit être de douze jours. Tout étoit en mouvement parmi les Natchez et dans la colonie, car les Français, avides de plaisirs même dans les bois, se promettoient d'assister à une fête pour eux si funeste. Le Commandant,

invité, regardant désormais les Natchez comme les sujets du roi de France, accordoit toute sa protection à cette pompe nationale. Il avoit reçu plusieurs fois des avis salutaires, mais Fébriano et les autres créatures d'Ondouré maintenoient Chépar dans son aveuglement; la fête même contribuoit à le rassurer: "Des "gens qui conspirent, disoit-il, ne jouent pas "à la balle et aux osselets." Il y a un bon sens vulgaire qui perd les hommes communs.

De toutes parts des groupes joyeusement assemblés, rioient, chantoient et dansoient en attendant l'ouverture des jeux. Les Chicassaws, les Yazous, les Miamis, tous les peuples entrés dans la conjuration, arrivoient au grand village. Là étoit campée une famille dont les femmes, encore chargées de bagages, déposoient à terre leur fardeau ou suspendoient aux arbres le berceau de leurs enfans; ici des Indiens allumoient le feu de leur camp et préparoient leur repas. Plus loin des voyageurs lavoient leurs pieds dans un ruisseau, ou se délassoient étendus sur l'herbe. Au détour d'un bois paroissoit une tribu qui s'avançoit, couverte de poussière, dans l'ordre de marche:

les oiseaux s'envoloient, les chevreuils s'enfuyoient, ou s'arrêtoient curieusement sur les collines à regarder ce rassemblement d'hommes. Les colons quittant leurs habitations, venoient jouir des préparatifs des jeux : ils ignoroient quelle couronne étoit promise aux vainqueurs.

La gerbe de roseaux avoit été déposée dans le temple d'Athaënsic, sous l'autel de ce Génie des vengeances. Un jongleur veilloit à sa garde. Le premier roseau devoit être retiré par trois sorcières dans la nuit qui suivrait l'ouverture des jeux : partout où des colonies européennes étoient établies, même chose devoit s'accomplir.

Un rayon d'espoir se glissoit au fond du cœur de Céluta. René n'arrivoit pas : encore quatorze jours d'absence et il échappoit à sa destinée. Quelque accident l'auroit-il retenu ? Outougamiz l'auroit-il rencontré ? car Céluta ne doutoit point que son frère qu'on avoit vu passer dans les bois, n'eût volé au-devant de son ami. Se laissant aller un moment à ces rêves de bonheur, qui nous poursuivent jusqu'au sein de l'infortune, l'Indienne oublioit et

les périls de chaque heure, et les torts que pouvoit avoir René : elle s'élevoit en pensée au séjour des Anges, tandis qu'elle étoit attachée à la terre, semblable au palmier qui réjouit sa tête dans la rosée du ciel, mais dont le pied s'enfonce dans un sable aride.

Les espérances de Céluta auroient été des craintes pour Ondouré, s'il n'avoit su que le frère d'Amélie revenoit après avoir échoué dans ses négociations, ce qui rendoit l'auteur de la guerre avec les Illinois plus suspect que jamais aux Natchez. Ondouré savoit encore qu'Outougamiz n'avoit point rencontré René : les allouez envoyés sur les traces du jeune Sauvage ne laissoient rien ignorer au tuteur du Soleil. Le bruit du prochain retour de René se répandit bientôt au grand village, et, en dissipant la dernière illusion de Céluta, acheva d'accabler cette femme déjà trop malheureuse.

Le jour de l'ouverture des jeux étoit enfin arrivé. A quelque distance du grand village s'étendoit une vallée tout environnée de bois qui croissoient en amphithéâtre sur les collines, et qui formoient les entours de cette belle salle bâtie des mains de la nature : là devoient se

célébrer les jeux ; le jeu de la balle et ensuite celui des osselets. La fête commença au lever du soleil.

Le Grand-Prêtre s'avançoit à la tête des joueurs : il tenoit en main une crosse peinte en bleu, ornée de banderolles de joncs et de queues d'oiseaux ; des jongleurs, couronnés de lierre, suivoient le Grand-Prêtre. Venoit ensuite Ondouré conduisant son pupille, le jeune Soleil, âgé de huit ans : la Femme-Chef, le front pâle, accompagnoit son fils. Derrière elle, rangés deux à deux, paroissoient les vieillards des Chicassaws, des Yazous, et des autres alliés. Une bande nombreuse de musiciens avec des conques, des fifres et des tambourins, escortoient les Sachems. Les jeunes guerriers demi-nus, et armés de raquettes, se pressoient pêle-mêle sur les pas de leurs pères. Une foule immense composée d'enfans, de femmes, de colons, de soldats, de nègres, remplissoient les bois de l'amphithéâtre. Chépar lui-même étoit là, entouré de ses officiers. Toutes les cabanes étoient désertes : la douleur seule étoit restée au foyer de René.

Les joueurs descendus dans l'arène, le

Grand Prêtre frappe des mains, et l'hymne des jeux est entonné en chœur. La première acclamation de cinq ou six peuples réunis fut étonnante : Céluta l'entendit sous son toit abandonné ; c'étoit la voix de la mort appelant le frère d'Amélie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

" Est-ce l'aile de l'oiseau qui fend l'air ? Est-
" ce la flèche qui siffle à mon oreille ? Non,
" c'est la balle qui fuit devant la raquette. O
" mon œil ! sois attentif à la balle, ou je t'ar-
" racherai. Que diroit la raquette si elle restoit
" veuve de la balle qu'elle aime ?"

LES JEUNES GUERRIERS.

" Empruntons les pieds du chevreuil pour
" marier la raquette à la balle."

UN PRÊTRE.

" Les femmes étoient nées d'abord sans la
" moitié de leurs grâces : un jour le Génie de
" l'amour jouoit à la balle dans les bois du ciel ;
" la balle va frapper à la poitrine la plus jeune
" des épouses du Génie ; brisé par le coup, le

" globe se transforme en un double sein dont
" la bouche d'un nouveau né fit éclore le dernier
" charme."

UN GUERRIER.

" La balle est un jeu noble et viril ; mais qui " pourroit chanter les osselets ? C'est aux os- " selets que l'on gagne les richesses, c'est aux " osselets qu'on obtient une tendre épouse."

LES SACHEMS.

" C'est aux osselets qu'on perd la raison ; " c'est aux osselets qu'on vend sa liberté."

LES JONGLEURS.

" Deux parts ont été faites de nos desti- " nées : l'une bonne, l'autre mauvaise. Le " Grand Esprit mit la première dans un osse- " let blanc, la seconde dans un osselet noir. " Chaque homme en naissant, avant qu'il ait " les yeux ouverts, prend son osselet dans la " main du Grand Esprit."

LES SACHEMS.

" Qu'importe que l'osselet de notre destinée

« soit noir ou blanc, nous jouons dans la vie
« assis sur une tombe: à peine avons-nous
« tiré notre osselet heureux ou fatal, la mort,
« qui marque la partie, nous le redemande.»

Les joueurs se séparent en deux bandes; les Natchez d'un côté, les Chicassaws de l'autre. A un signal donné, le plus adroit des guerriers Natchez, placé à son poteau, frappe d'un coup de raquette la balle qui fuit, comme le plomb sort du tube enflammé des chasseurs; un Chicassaws la reçoit et la renvoie avec la même rapidité. Elle est repoussé vers les Chicassaws qui la reprennent de nouveau. Un mouvement général commence; la balle est chassée et rechassée: tantôt elle vole horizontalement, et vous verriez les joueurs se baisser tour à tour comme des épis sous le passage d'une brise; tantôt elle est lancée au ciel à perte de vue; tous les yeux sont levés pour la découvrir dans les airs, toutes les mains tendues pour la recevoir dans sa chute. Soudain des guerriers se jettent à l'écart, se groupent, s'entremêlent, se déploient, se rassemblent encore; la balle saute à petits bonds sur leurs raquettes,

jusqu'au moment où un bras vigoureux la dégageant du conflit, la reporte au centre de l'arène. Les cris d'espérance ou de crainte, les applaudissemens et les risées, le bruit de la course, le sifflement de la balle, les coups des raquettes, la voix des marqueurs, les ronflemens de la conque, font retentir les bois.

Au milieu de ce bruit et de ce mouvement, les âmes étoient diversement occupées: les Français jouissoient en pleine confiance de ce spectacle, tandis que les conjurés comptoient leurs victimes. Il n'y avoit rien de plus affreux que ces plaisirs qui couvroient le massacre de toute une colonie. Que d'hommes ont pris pour un jour de fête, celui qui devoit leur apporter la mort!

Les jeux furent suspendus pour le festin servi à l'ombre d'une futaie d'érables, au bord d'un courant d'eau; ils recommencèrent ensuite: on ne savoit de quel côté se décideroit la victoire, dont le prix étoit réglé à mille peaux de bêtes sauvages. Tout à coup le spectacle est interrompu; les Sachems se lèvent, la foule se porte vers la colline du nord, on entend répéter ces mots: "Voici notre père, voici Chactas!

" Hélas! il est mourant! Outougamiz vient
" d'annoncer son arrivée."

En effet Outougamiz qui n'avoit pas rejoint René, avoit rencontré le Sachem que portoit une troupe de jeunes Chéroquois. La réputation de Chactas étoit telle, que le commandant français lui-même suivit la multitude pour aller au-devant du vieillard. La foule poussoit des cris d'amour sur le passage de l'homme vénérable; mais les yeux étoient remplis de larmes, car on voyoit que Chactas n'avoit plus que quelques heures à vivre : son visage, toujours serein, annonçoit l'extrême fatigue et la décrépitude; sa voix étoit si foible qu'on avoit de la peine à l'entendre. Cependant le Sachem répondoit avec sa bonté et son calme ordinaires à ceux qui lui adressoient la parole. Un jeune guerrier remarquant que les cheveux argentés du vieillard avoient encore blanchi; " c'est vrai,
" mon enfant, dit Chactas; j'ai pris ma parure
" d'hiver, et je vais m'enfermer dans la ca-
" verne." Un Sachem du parti d'Ondouré lui parloit des jeux et de la paix de la patrie; il répondit: " L'eau est paisible au-dessus de la
" cataracte; elle n'est troublée qu'au-dessous."

Outougamiz qui marchoit auprès du lit de feuillage sur lequel les Chéroquois portoient Chactas, passoit d'un profond abattement à une incompréhensible joie: "Ah! disoit-il tout "haut, c'est ainsi que j'ai vu porter René quand "je l'aimois, et que je ne le voulois pas tuer, "avant que Mila m'eût quitté pour toujours."

Ces deux noms frappèrent l'oreille de Chactas. "Mon excellent Outougamiz, lui dit-il, "tu parles de René et de Mila; et Céluta, "où est-elle? où sont mes chers enfans, pour "que je les embrasse avant de mourir?"

"Chêne protecteur!" s'écria Outougamiz, "nous allons tous nous mettre à l'abri sous ton "ombre, excepté Mila, qui s'est fait une "couche au fond des eaux."—"Héroïque et "bon jeune homme, dit Chactas, je crains "que le chêne ne soit tombé avant qu'il t'ait "pu garantir de l'orage." Chactas demanda où étoit Adario; on lui dit qu'il habitoit les forêts.

Ondouré, à ce triomphe de la vertu, éprouvoit de mortelles inquiétudes. L'arrivée inattendue et la prolongation de la vie de Chactas sembloient déranger les projets du conspirateur. Il craignoit que le Sachem ne découvrît ses

trames, et qu'un entretien secret d'un moment avec Céluta et Outougamiz, ne détruisît l'œuvre de deux années. Désirant séparer le plutôt possible Outougamiz de Chactas, Ondouré eut l'imprudence de s'avancer jusqu'à la couche du vieillard, pour le supplier de se livrer au repos. Chactas, le reconnoissant à la voix, lui dit :

" O le plus faux des hommes ! tu n'as donc " pas encore appris à rougir ?"

" Courage, Chactas !" s'écria Outougamiz ; " tu parles tout comme Mila !" Ondouré, balbutiant, avoit perdu son effronterie accoutumée.

" Mes enfans !" dit Chactas, élevant la voix et s'adressant à la foule qu'il entendoit autour de lui, mais qu'il ne voyoit pas ; " voilà un " des plus dangereux scélérats que la terre ait " produits. C'est notre foiblesse qui fait sa " tyrannie ; il y a long-temps que j'ai deviné " les secrets de ce traître."

Ces paroles violentes dans la bouche d'un vieillard si modéré et si sage, produisirent un effet extraordinaire. Ondouré se crut perdu. Outougamiz encourageoit le tumulte : " Allez

"chercher Céluta, s'écrioit-il; voici que tout
"est arrangé: René est sauvé! Je ne le
"tuerai pas! Quel dommage que Mila soit
"morte!"

Quelques Sachems restés fidèles à Chactas racontoient qu'Ondouré étoit vraisemblablement le meurtrier du vieux Soleil; qu'il avoit séduit la Femme-Chef; qu'il s'étoit emparé de l'autorité par violence; qu'il méditoit dans ce moment même d'autres forfaits. Les Sauvages étrangers paroissoient troublés. Le commandant français commençoit à s'étonner de ce mot de complot redit de toute part. La destinée d'Ondouré ne sembloit plus tenir qu'à un fil, lorsque les prêtres et les Sachems du parti du traître répétèrent l'histoire du maléfice jeté par un magicien de la chair blanche sur Outougamiz et sur le vénérable Chactas. Les absurdités religieuses employées précédemment dans des occasions pareilles, eurent leur succès accoutumé; la foule superstitieuse les crut de préférence à la vérité. Chactas fut porté à sa cabane. Chépar retourna au fort, toujours disposé par Fébriano à se confier à Ondouré, et à soupçonner le frère d'Amélie.

Le soleil étant couché, les Sauvages remirent au lendemain la continuation des jeux.

Mais l'orage conjuré pour un moment menaçoit d'éclater de nouveau. Chactas, à peine déposé dans sa cabane, avoit demandé la convocation d'un conseil, désirant s'entretenir avec les Sachems avant d'expirer. Il étoit impossible aux conjurés de se refuser au dernier vœu de l'illustre vieillard, sans se rendre suspects et odieux à la nation. Ondouré s'empressa de chercher Adario, et de lui parler de Chactas, dont la tête, disoit-il, étoit affoiblie par les approches de la mort. Adario, regardant de travers le Sauvage : " Il te convient " bien, misérable guerrier, de t'exprimer de " la sorte sur le plus grand des Sachems et sur " l'ami d'Adario ! Ote-toi de devant mes " yeux si tu ne veux que je punisse tes paroles " insensées."

Ces deux vieillards étoient le désespoir d'Ondouré : Chactas ne connoissoit point les desseins du scélérat, et les auroit renversés s'il les eût connus : Adario méprisoit le tuteur du Soleil, et l'auroit poignardé s'il avoit pu croire que, par le massacre des Blancs, il aspiroit à

la tyrannie. Les Sachems s'empressèrent de tenir le conseil dans la cabane de Chactas; Adario s'y rendit le premier.

Outougamiz étoit allé trouver sa sœur. Assise à ses foyers solitaires et descendue dans son propre cœur, Céluta y avoit remué, pour ainsi dire, tous ses chagrins; elle les en avoit tirés l'un après l'autre : sa fille, Mila, Outougamiz, René, s'étoient tour à tour présentés à ses craintes et à ses regrets; elle n'avoit oublié de pleurer que sur elle. Les grandes douleurs abrègent le temps comme les grandes joies, et les larmes qui coulent avec abondance emportent rapidement les heures dans leur cours. Céluta ignoroit l'interruption des jeux, le retour de son frère, et l'arrivée de Chactas. Outougamiz se précipite dans la cabane, et s'écrie :

“ Me voici! le voilà! Chactas, Chactas lui-“ même! Je l'ai trouvé au lieu de René; il est “ arrivé! Nous serons tous sauvés! Ah! si “ Mila n'étoit pas morte! Elle s'est trop pres-“ sée! Allons, prends ton manteau et ta fille, “ allons vite voir Chactas. Il est peut-être

"mort à présent, mais nous n'en sommes pas "moins sauvés."

A ces paroles inintelligibles pour tout autre que pour Céluta, l'Indienne éleva son cœur vers le Grand Esprit et se hâta de chercher son manteau. Outougamiz lui ordonnoit d'aller vite, prétendoit l'aider, et ne faisoit que retarder ses apprêts. Quand le frère et la sœur sortirent de la cabane, la nuit atteignoit le milieu de son cours. Dans ce moment même les trois vieilles femmes attachées au culte d'Athaënsic, entroient dans le temple, et, en présence du chef des prêtres, brûloient un des roseaux de la gerbe : on auroit dit des Parques coupant le premier fil de la vie de René.

Outougamiz et Céluta arrivèrent à la cabane de Chactas : le conseil n'étoit pas fini, et les allouez placés à l'entour les empêchèrent d'approcher. On n'a jamais su ce qui se passa dans ce conseil assemblé au bord du lit funèbre de Chactas, et présidé par la vertu mourante. Les gardes, les plus voisins de la porte, saisirent seulement quelques mots lorsque les voix s'élevoient au milieu d'une discussion

animée. Une fois Chactas répondit à Adario :

" Je crois aimer la patrie autant que toi ;
" mais je l'aime moins que la vertu."

Quelque temps après il dit : " J'ignore ce
" que vous prétendez ; mais quiconque est
" obligé de cacher ses actions ne fait rien
" d'agréable au Grand Esprit."

On entendit ensuite la Femme-Chef discourir d'un ton passionné sans pouvoir recueillir ses paroles. Chactas dit après elle :

" Vous le voyez, cette femme est en proie
" aux remords, elle ne dit pas tout ; mais sa
" conscience lui pèse : pourquoi son complice,
" l'infâme Ondouré, n'est-il pas ici ?"

Sur une observation qu'on lui faisoit, sans doute, Chactas repartit :

" Je le sais : les jeunes guerriers doivent
" préférer les conseils d'Adario aux miens ; la
" jeunesse aime les brasiers qui se font sentir à
" une grande distance, et qui la force à re-
" culer. Elle dédaigne ces feux mourans dont
" il se faut approcher pour recueillir une cha-
" leur prête à s'éteindre."

Adario répliqua quelque chose.

" Mon vieil ami, répondit Chactas, nous

" avons parcouru ensemble un long chemin.
" Je vous aime et vais vous attendre. Ne ca-
" lomniez pas René : pardonnez-lui l'excès
" dans le bien, et ni vous, ni moi ne vaudrons
mieux que lui."

Ici le trouble parut régner dans le conseil : les Sachems parloient ensemble ; la voix de Chactas ramena le silence, il disoit :

" Qu'entends-je, il y a eu une assemblée gé-
" nérale des Natchez au rocher du Lac ! Mila
" s'est précipitée dans le fleuve ! René est
" absent, et on l'accuse sans l'entendre ! Céluta
" est plongée dans la douleur ! Outougamiz
" paroît insensé ! Akansie se repent ! Les jeux
" proclamés semblent cacher quelque résolu-
" tion funeste ! On m'a éloigné, et mon retour
" jette de la confusion parmi vous !..... Grand
" Esprit ! tu me rappelles à toi avant que j'aie
" pu pénétrer ces mystères ! que ta volonté
" soit faite : prends dans ta main puissante ce
" qui échappe à ma foible main. Adieu, chère
" patrie ! je dois à mon âme le dernier mo-
" ment qui me reste. Ici finissent entre moi et
" les hommes les scènes de la vie. Sachems,
" vous me donnez mon congé en me cachant

" vos secrets : je vais apprendre ceux de l'éter-
" nité."

Après ces paroles, on n'entendit plus rien. Les Sachems sortirent bientôt en silence, les yeux baissés et chargés de pleurs : ainsi de vieux chênes laissent tomber de leurs feuilles flétries, les gouttes de rosée qu'y déposa une belle nuit. L'aube blanchissoit l'horizon, et la Femme-Chef envoya chercher le tuteur du Soleil.

Outougamiz et Céluta entrèrent alors dans la cabane de Chactas. Le vieillard éprouvoit dans ce moment une défaillance. Il avoit prié, avant son évanouissement, qu'on le portât au pied d'un arbre et qu'on lui tournât le visage vers l'orient, pour mourir. Quand il reprit ses sens, il reconnut à la voix Outougamiz et Céluta ; mais il ne leur pût parler.

Adario n'étoit point sorti de la cabane avec les autres Sachems ; il y étoit resté afin de faire exécuter la dernière volonté de son ami. Chactas fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvroit le fleuve et tout le désert.

L'aurore entr'ouvroit le ciel ; à mesure que la

terre accomplissoit sa révolution d'occident en orient, il sortoit de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose, magnifiques rubans déroulés de leur cylindre. Du fond des bois s'élevoient les vapeurs matinales; elle se changeoient en fumée d'or, en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux moqueurs chantoient; les colibris voltigeoient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montoient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens dispersés sur les collines et dans les vallées, se peignoient des rayons du levant: jusqu'aux bocages de la Mort, tout rioit dans la solitude.

Outougamiz et Céluta se tenoient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le Sachem rendoit le dernier soupir. Un peu plus loin, Adario debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardoit mourir son ami: Chactas étoit assis et appuyé contre le tronc du tulipier: la brise se jouoit dans sa chevelure blanchie, et le reflet des roses de l'aurore coloroit son front pâlissant.

Faisant un dernier effort, le Sachem tira de son sein un crucifix que lui avoit donné Féné-

lon. « Atala, dit-il, d'une voix ranimée, que je « meûre dans ta religion ! que j'accomplisse ma « promesse au père Aubry ! Je n'ai point été « purifié par l'eau sainte ; mais je demande au « Ciel le baptême de désir. Vertueux chef de « la prière, qui remis dans mes mains ce signe « de mon salut, viens me chercher aux portes « du ciel. Je donnerai peu de peine à la mort ; « une partie de son ouvrage est déjà faite ; elle « n'aura point à clore mes paupières, comme « celles des autres hommes : je vais au con- « traire ouvrir à la clarté divine des yeux fermés « depuis long-temps à la lumière terrestre. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal. Outougamiz et Céluta, ayant vu le Sachem s'affaisser, se levèrent, s'approchèrent du tulipier et embrassèrent les pieds déjà glacés du vieillard : ils perdoient en lui leur dernière espérance. Adario s'éloigna sans prononcer un mot, comme le voyageur qui va bientôt rejoindre son compagnon parti quelques heures avant lui.

Les Sauvages étoient déjà rassemblés dans

la vallée des Bois, pour recommencer la partie de balle, lorsque la nouvelle du trépas de Chactas se répandit parmi la foule. On disoit de toutes parts: "La gloire des Natchez est "éteinte! Chactas, le grand Sachem n'est "plus !" Les jeux furent interrompus de nouveau; la douleur étoit universelle. Quelques tribus indiennes, frappées de ce deuil qui venoit se mêler à des fêtes, commencèrent à craindre la colère du Ciel; elles plièrent leurs tentes de peaux, et reprirent le chemin de leur pays.

Tout menaçoit de ruine, encore une fois, les desseins d'Ondouré: ses messagers secrets avoient perdu les traces du frère d'Amélie; le conseil rassemblé autour de Chactas avoit montré de l'hésitation ? la Femme-Chef qui s'étoit presque dénoncée, ne vouloit plus qu'une entrevue avec son complice pour céder ou pour résister aux remords. Au fort Rosalie, Chépar, malgré son aveuglement, ne se pouvoit empêcher de réfléchir sur les avis que lui transmettoient chaque jour le père Souël, le gouverneur général de la Louisiane, et même le capitaine Artaguette; avis que paroissoit

confirmer la désertion d'un grand nombre de nègres réfugiés dans les bois. Le ciel sembloit enfin se déclarer pour l'innocence.

Les plus vieux parens de Chactas vinrent enlever son corps ; la cérémonie funèbre fut fixée au lendemain à la troisième heure du jour. Céluta, comme femme du fils adoptif de Chactas, Outougamiz, comme frère de ce fils absent, furent prévenus qu'ils seroient chargés des fonctions d'usage ; ils reçurent l'ordre de s'y préparer.

Céluta passa sa solitaire journée à déplorer, dans sa cabane, la nouvelle perte qu'elle venoit de faire. Ce retour continuel à un foyer désert où elle ne trouvoit personne pour la consoler, remplissoit son imagination de terreur et son âme de tristesse. Où étoient René, Mila, Chactas, ces parens, ces amis, qui la soutenoient autrefois ? Adario n'habitoit plus que les lieux sauvages ; Outougamiz, chargé de sa propre douleur, jouissoit à peine de sa raison. Dans la foule aucun signe de pitié et de bienveillance ; partout des visages ennemis ou des sentimens pires que la haine.

René cependant ne paroissoit point, bien que son retour fût annoncé et dans cette absence

prolongée Céluta entrevoyoit une lueur d'espérance. Le malheur est religieux; la solitude appelle la prière: Céluta pria donc. Tantôt elle demandoit des conseils au Grand Esprit des Indiens, tantôt elle s'adressoit au Grand Esprit des Blancs: elle présentoit à celui-ci l'innocente Amélie, que l'eau du baptême avoit rendue chrétienne, et qui pouvoit invoquer mieux que sa mère le Dieu de René. Une idée frappe tout à coup Céluta, elle se lève, elle s'écrie: "Manitou, protecteur de René, "est-ce toi qui m'inspire?"

Céluta s'efforce de calmer sa première émotion afin de mieux réfléchir à son dessein: plus elle l'examine, plus elle le trouve propice; elle n'attend plus que la nuit pour l'exécuter.

Les ombres régnoient sur la terre; la lune n'étoit point dans le ciel; on distinguoit seulement les grandes masses des bois et des rochers qui se dessinoient sur le fond bleu du firmament comme des découpures noires. Céluta sort de sa cabane avec une petite lumière enfoncée dans un nœud de roseau; elle portoit en outre des cordons de lin sauvage, et un rouleau d'étoffe de mûrier. Plus légère qu'une

ombre, elle vole à la caverne des reliques ; elle y descend sans crainte ; elle se pare des débris de la mort qu'elle attache autour d'elle et sur son front, comme une jeune fille orneroit sa tête et son sein pour plaire dans l'éclat d'une fête. Elle s'enveloppe ensuite du long voile de mûrier blanc, et sous ce voile elle cache sa lampe de roseau.

Quittant l'asile funèbre, elle traverse les campagnes que couvroit un brouillard, elle dirigeoit ses pas vers le temple d'Athaënsic, pour dérober la gerbe fatale.

“ Si j'enlève la gerbe, s'étoit-elle dit, les “ conjurés aux Natchez ne sauront plus à quoi “ se résoudre ; ils se croiront découverts ; ils “ se diviseront ; les uns voudront hâter l'exé- “ cution du complot, les autres l'abandonner ; “ il faudra envoyer des messagers aux nations “ qui doivent de leur côté exécuter le massa- “ cre, afin de les prévenir de l'accident arrivé “ aux Natchez. Quelques rumeurs confuses “ parviendront aux oreilles des Français. Il “ est impossible que le projet n'avorte pas au “ milieu de cette confusion. Céluta, tu épar- “ gneras ainsi un crime à ta patrie, ou si le

" meurtre général a lieu, René arrivera quand " le coup sera porté : tu aura sauvé ton mari " sa s avoir révélé le secret, sans avoir menti " à la promesse que tu as faite à Adario."

Le temple d'Athaënsic étoit bâti au milieu d'une cyprière qui lui servoit de bois sacré. Les révélations de Mila avoient appris à Céluta que la gerbe de roseau étoit déposée sous l'autel. Dans l'intérieur du temple, un jongleur, remplacé de deux heures en deux heures par un autre jongleur, veilloit au trésor de la vengeance, au dehors une garde d'allouez avoit ordre de tuer quiconque s'approcheroit du fatal édifice. Que ne peut l'amour dans le cœur d'une femme, même lorsqu'elle n'est pas aimée ! c'étoit cet amour qui avoit inspiré à l'épouse de René l'idée d'emprunter la forme d'un fantôme. Intrépides sur le champ de bataille, les Sauvages prennent dans le silence ou le bruit de leurs forêts, la croyance et la frayeur des apparitions. Leurs prêtres même, par une justice divine, éprouvent les terreurs superstitieuses qu'ils employent pour tromper les hommes.

Arrivée à la cyprière, Céluta se glissant d'arbre en arbre, se trouve bientôt à quelques pas

du temple. Elle entr'ouvre son voile blanc, et laisse voir la figure de la mort à l'aide de la petite lampe. Le froissement du linceul qui traînoit sur les feuilles parvient à l'oreille des allouez : ils tournent les yeux du côté du bruit, et aperçoivent le spectre. Les armes échappent à leurs mains ; les uns fuient, les autres, sentant défaillir leurs genoux, ont à peine assez de force pour se traîner dans les buissons voisins.

Céluta marche au temple, ouvre une des portes, se place sur le seuil. Le prêtre gardien étoit assis à terre ; l'apparition le frappe tout à coup : ses prunelles se dilatent, sa bouche s'entr'ouvre, sa peau frémit. L'Indienne franchit le seuil ; elle s'avance à pas mesurés, s'arrête, s'avance encore, et étend la main d'un squelette sur la tête du jongleur. Celui-ci veut crier et ne peut trouver de voix : une sueur froide inonde son corps, ses dents claquent dans le frisson de la peur. Céluta achève sa victoire, touche d'une main glacée le front du prêtre : la victime tombe évanouie.

La fille de Tabamica est à l'autel, elle encherche de toutes parts l'ouverture ; vingt fois

elle fait le tour de la pierre sans rien découvrir; elle essaie de soulever la table sacrée, se baisse, se relève, porte la lampe à tous les points du tabernacle, renverse l'idole: le dépôt mystérieux échappe à ses perquisitions!

Le temps presse, les gardes et le jongleur peuvent revenir de leur épouvante. La sœur d'Outougamiz croit entendre des pas et des voix au dehors; elle adresse des prières à l'amour et à la patrie; elle promet des dons, des offrandes: s'il faut du sang pour celui qu'elle veut épargner, elle offre le sien. Les yeux obscurcis par les larmes du désespoir, l'Indienne tantôt regarde vers la porte du temple, tantôt examine de nouveau l'autel. N'a-t-elle pas senti fléchir une des marches de cet autel? Son cœur bat; elle s'agenouille, presse le cèdre obéissant, l'ébranle: la planche fuit horizontalement sous sa main. Joie et terreur! espérance et crainte! Céluta plonge son bras nu dans l'ouverture et touche du bout des doigts la gerbe de roseaux.

Mais comment la retirer? l'ouverture n'est pas assez large et la planche arrêtée, refuse de s'écarter. Il ne reste qu'un seul moyen, c'est

de saisir les roseaux un à un: trois fois Céluta plonge son bras dans l'ouverture, trois fois elle ramène quelques roseaux, comme si elle arrachoit les jours de René à la destinée ! Mais elle ne peut tout enlever; les roseaux du dessous de la gerbe sont hors de la portée de sa main. La pieuse sacrilége se détermine à fuir avec son larcin: elle avoit retiré huit roseaux, il n'en restoit plus que trois dans l'habitacle, le douzième ayant été déjà brûlé. Elle sort du temple au moment même où le prêtre revenoit de son évanouissement. Bientôt enfoncée dans l'endroit le plus épais de la cyprière, elle détache so effroyable parure, roule son voile, rend les ossemens à la terre, leur demandant pardon d'avoir troublé leur repos éternel. "Dépouille sacrée, leur dit-elle, vous appar-"teniez peut-être à un infortuné, et vous avez "secouru l'infortune !"

Son succès n'étoit pas complet, mais du moins Céluta croyoit avoir augmenté les chances de salut pour René. Si le massacre étoit avancé de huit jours, c'étoit huit jours à retrancher du nombre de ceux qui menaçoit la vie du frère d'Amélie. Il n'y avoit plus que

trois jours de péril: qui sait si l'absence de l'homme menacé ne se prolongeroit pas au-delà d'un terme désormais si court? Céluta, rentrée dans sa cabane, jette aux flammes les roseaux, s'approche de sa fille endormie sur un lit de mousse, la regarde à la lumière de cette même lampe qui avoit servi à éclairer les ossemens des morts. L'enfant s'éveille et sourit à sa mère; la mère se penche sur l'enfant, le couvre de baisers: elle prenoit le sourire de l'innocence pour une approbation de l'enlèvement des roseaux. Céluta n'avoit d'autre conseil que cette petite Amélie qui, en venant au monde, n'avoit pas réjoui le cœur paternel, que cette Amélie dont René vouloit rester à jamais inconnu. C'étoit sur un berceau délaissé, qu'une femme abandonnée consultoit le Ciel pour un époux malheureux, et interrogeoit l'avenir.

Outougamiz se fait entendre et paroît sur le seuil de la cabane. Il avoit passé le jour précédent et une grande partie de la nuit, à explorer les chemins par où son ami pouvoit revenir. Rien ne s'étoit présenté à sa vue. Il remarqua quelque chose de plus animé dans les regards

de sa sœur. "Tu prends courage lui dit-il, "pour assister aux funérailles de notre père. "Dépêchons-nous, il est temps de partir."

Céluta ne crut pas devoir révéler à Outougamiz le larcin qu'elle venoit de commettre, ni embarrasser son frère d'un nouveau secret. Elle se hâta de prendre ses habits de deuil. En se rendant de bonne heure au lit funèbre de Chactas, elle espéroit éloigner encore les soupçons qui pourroient planer sur elle, lorsque la disparition des roseaux seroit connue.

Quand le frère et la sœur arrivèrent à la cabane de Chactas, le jour naissoit. Les parens allument un grand feu; on purifie la hutte avec l'eau lustrale; on revêt le corps du Sachem d'une superbe tunique et d'un manteau qui n'avoit jamais été porté. Dans la chevelure blanche du vieillard on place une couronne de plumes cramoisies. Céluta et Outougamiz furent chargés de peindre les traits du décédé. Quel triste devoir! Ils se mirent à genoux dès deux côtés du corps étendu sur une natte. Lorsque les deux orphelins vinrent à se pencher sur le visage de leur père, leurs

têtes charmantes se touchèrent et formèrent une voûte au-dessus du front de Chactas.

Un Sachem, maître de la cérémonie funèbre, donnoit les couleurs et en expliquoit les allégories : le rouge étendu sur les joues, devoit être de différentes nuances selon les morts : l'amour ne se colore pas du même vermillon que la pudeur, et le crime rougit autrement que la vertu. L'azur appliqué aux veines, est la couleur du dernier sommeil ; c'est aussi celle de la sérénité. Les pleurs de Céluta effaçoient son ouvrage. Il fallut finir par le terrible baiser d'adieu : les lèvres de l'amitié et de l'amour vinrent toucher ensemble celles de la mort.

Cela étant fait, des matrones, donnèrent au vieillard l'attitude que l'enfant a dans le sein de sa mère, ce qui vouloit dire que la mort nous rend à la terre, notre première mère, et qu'elle nous enfante en même temps à une autre vie.

Déjà la foule s'assembloit : les congrégations des prêtres, des Sachems, des guerriers, des matrones, des jeunes filles, des enfans arrivoient tour à tour et prenoient leur rang.

Les Sachems avoient tous un bâton blanc à la main ; leurs têtes étoient nues et leurs cheveux négligés; Adario menoit ces vieillards. Les Français et le commandant du fort se joignirent à la pompe funèbre comme ils s'étoient mêlés aux jeux: le cortége, attendant la marche, formoit un vaste demi-cercle à la porte de la cabane.

Alors on enleva les écorces de cette cabane du côté qui touchoit au cortége, et l'on aperçut Chactas assis sur un lit de parade: derrière lui étoit couché, en travers, son cercueil fait de bois de cédre et de petits ossemens entrelacés. Debout, derrière cette redoutable barrière, se tenoit un Sachem représentant Chactas lui-même, et qui devoit répondre aux harangues qu'on lui alloit adresser.

Les deux chiens favoris du mort étoient enchaînés à ses pieds; on ne les avoit point égorgés, selon l'usage, parce que le Sachem abhorroit le sang; d'ailleurs, il n'auroit aucun besoin de ses dogues pour chasser dans le pays des âmes, car il y seroit employé, disoit la foule, à gouverner les ombres. Le calumet de

paix du vieillard reposoit pareillement à ses pieds ; à sa gauche, on voyoit ses armes, honneur de sa jeunesse ; à sa droite le bâton sur lequel il appuyoit ses vieux ans. Comme on est plus touché des vertus du sage que de celles du héros, la vue de ce simple bâton portoit l'attendrissement dans tous les cœurs.

Adario commença les discours au nom des Sachems ; il s'avança à pas lents dans le cercle des spectateurs. Les bras croisés et le visage tourné vers son ami, il lui dit :

" Frère, vous aimâtes la patrie ; frère, vous " combattîtes pour elle ; frère, vous l'enseignâtes de votre sagesse. Dire ce que vous " avez fait est inutile : ennemi de l'oppresseur, " vengeur de l'opprimé, tout en vous étoit indépendance. Votre pied étoit celui du chevreuil qui ne connoît point de barrière dont il " ne puisse franchir la hauteur ; votre bras " étoit un rameau de chêne qui se roidit aux " coups de la tempête ; votre voix étoit la voix " du torrent, que rien ne peut forcer au silence. " Ceux qui ont habité votre cœur savent qu'il " étoit trop grand pour être resserré dans la

“ petite main de la servitude. Quand à votre “ âme, c'étoit un souffle de liberté.”

Le Sachem, représentant Chactas, répondit de derrière le cercueil :

“ Frère, je vous remercie : je fus libre et le “ suis encore ; si mon corps vous semble en-“ chaîné, vos yeux vous trompent : il est sans “ mouvement, mais on ne le peut faire souffrir ; “ il est donc libre. Quant à mon âme, je garde “ le secret. Adieu, frère.”

“ Vous n'avez point parlé de votre amitié “ mutuelle !” s'écria Outougamiz en se levant, à la grande surprise des spectateurs.

Adario et le Sachem, représentant Chactas, se regardèrent sans répliquer une parole.

Le tuteur du Soleil s'avança pour prononcer un discours au nom des jeunes guerriers, mais un des bras de Chactas plié de force s'échappa comme pour repousser Ondouré. Une voix s'élève : “ Il est désagréable aux morts, qu'il s'éloigne !”

Céluta, fille adoptive de Chactas, fut chargée de rattacher le bras du vieillard. Dans sa tunique noire et sa beauté religieuse, on l'eût prise pour de ces femmes qui se consacrent en

Europe aux œuvres les plus pénibles de la charité.

Céluta s'adressant au mort, lui dit : " Mon " père, êtes-vous bien ?"

" Oui, ma fille, répliqua le Sachem interprète ; si dans le tombeau je me retourne pour " me délasser, ma main s'étendra sur toi."

Le représentant de Chactas répondit aux discours des mères, des veuves, des jeunes filles et des enfans.

Ces harangues extraordinaires finies, les parens poussèrent trois cris ; trois sons des conques funèbres annoncèrent la levée du corps. Les huit Sachems les plus âgés, au nombre desquels étoit Adario, s'avancèrent en exécutant la marche de la mort, pour emporter Chactas : ils imitoient le bûcheron, le moissonneur, le chasseur, qui coupe l'arbre, rompt l'épi, perce l'oiseau. Adario dit à Chactas : " Frère, " voulez-vous vous coucher ?"

Le truchement de la tombe répondit :— " Frères, j'ai besoin de sommeil."

Alors quatre des huit Sachems de la mort formèrent en s'agenouillant un carré étroit ; les autres Sachems prennent le lit où reposoit le

défunt, le posent sur les quatre épaules des quatre Sachems à genoux ; ceux-ci se relèvent, et montrent à la foule ce qui n'étoit plus qu'une idole pour la patrie. Les quatre vieillards libres appuyoient de leurs bâtons, comme avec des arcboutants, le lit de Chactas ; le cercueil traîné sur des roues suivoit son maître comme le char vide du triomphateur. On marche aux bocages de la Mort.

Le tombe avoit été marquée près du ruisseau de la Paix ; la fosse étoit large et profonde, les parois en étoient tapissés des plus belles pelleteries. Les huit Sachems de la mort déposèrent leur frère dans le cercueil que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte. Le vieillard ainsi placé ressembloit à une statue dans un tabernacle. Les jeux funèbres commencèrent le long d'une vallée verte qui se prolonge à travers les bocages.

Ces jeux s'ouvrirent par la lutte des jeunes filles ; la course des guerriers suivit la lutte, et le combat de l'arc, la course.

A un poteau peint de divers couleurs, étoit attaché par un pied, au bout d'une longue

corde, un écureuil, symbole de la vie chez les Sauvages. L'animal agile tournoit autour du poteau, descendoit, remontoit, descendoit encore, sautoit, couroit sur le gazon, puis regagnoit le haut du poteau, où il se tenoit planté sur les pieds de derrière, en se couvrant de sa queue de soie ; c'étoit le but que la flèche devoit atteindre, et dont la mobilité fatiguoit les regards. Un arc de bois de cyprès étoit le prix désigné au vainqueur.

Ce prix, ainsi que celui de la course, fut remporté par Outougamiz, qui disoit à Céluta : « A qui l'offrirai-je ? Mila est morte, René « est absent, et je dois tuer mon ami, s'il re- « vient. »

Tandis qu'on étoit occupé de ces jeux, on vit arriver le Grand-Prêtre l'air effaré, le vêtement en désordre, cherchant et demandant partout le tuteur du Soleil ; on le lui montra dans la foule. Il courut à lui, l'entraîna au fond d'un des bocages, d'où il sortit avec lui quelque temps après. Ondouré paroissoit ému ; on le vit se pencher à l'oreille d'Adario et parler à plusieurs autres Sachems. Le jon-

gleur déclara qu'il avoit vu des signes dans le ciel, que les augures n'étoient pas favorables, qu'il falloit abréger la cérémonie.

On se hâta de faire au trépassé les présens d'usage. Chactas fut descendu dans son dernier asile, et tandis qu'on élevoit le mont du tombeau, le jongleur entonnoit l'hymne à la mort.

LE GRAND-PRÊTRE.

" Est-ce un fantôme que j'aperçois, ou n'est-
" ce rien ? c'est un fantôme ! A moitié sorti
" d'une tombe fermée, il s'élève de la pierre
" sépulcrale comme une vapeur. Ses yeux
" sont le vide, sa bouche est sans langue et sans
" lèvres, il est muet et pourtant il parle ; il res-
" pire et il n'a point d'haleine : quand il aime
" au lieu de donner l'être, il donne le néant.
" Son cœur ne bat point. Fantôme, laisse-
" moi vivre."

UNE JEUNE FILLE.

" Ma sœur, vois-tu ce petit ruisseau qui se
" perd tout à coup dans le sable ? comme il
" est charmante le long de ses rivages semés

“ de fleurs: mais comme il disparoît vite!
“ Entre son berceau caché sous les aulnes et
“ son tombeau sous l'érable, on compte à
‘ peine seize pas.”

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

“ Nous avons vu la jeune Ondoïa: ses lèvres
“ étoient pâles, ses yeux ressembloient à deux
“ gouttes de rosée troublées par le vent sur une
“ feuille d'azaléa. Nous la vîmes entr'ouvrir
“ un peu la bouche et rester la tête penchée.
“ Nos mères nous dirent que c'étoit là mourir,
“ qu'une seule nuit avoit ainsi fané la jeune
“ fille. Mères, est-ce qu'il est doux de mourir?”

LES JEUNES GUERRIERS.

“ Qu'il est insensé, celui qui s'écrie: “ Sau-
“ vez-moi de la mort!” Il devroit plutôt dire:
“ Sauvez-moi de la vie!” O mort que tu es
“ belle au milieu des combats! que tu nous
“ paroissois éloquente lorsque tu nous parlois
“ de la patrie, en nous montrant la gloire!”

LES ENFANS.

“ Il nous faut un berceau de trois pieds;

" notre tombeau n'est pas plus long. Notre " mère nous suffit pour nous porter dans ses " bras aux bocages de la Mort. Nous tom- " berons de son sein sur le gazon de la tombe, " comme la larme du matin tombe de la tige " d'un lis parmi l'herbe où elle se perd."

LES SACHEMS.

" La mort est un bien pour les sages; lui " plaire est leur unique étude; ils passent " toute leur vie à en contempler les charmes. " Cet infortuné se roule sur sa couche; ses " yeux sont ardens, jamais ses paupières ne les " recouvrent; son cœur est plein de soupirs: " mais tout à coup les soupirs de son cœur " s'exhalent; ses yeux se ferment doucement; " il s'allonge sur sa couche. Qu'est-il arrivé? " la mort. Infortuné, où sont tes douleurs?"

CHŒUR DES PRÊTRES.

" La vie est un torrent: ce torrent laisse " après lui en s'écoulant, une ravine plus ou " moins profonde, que le temps finit par " effacer."

L'hymne de la mort étoit à peine achevé que la foule se dispersa. Les paroles du Grand-Prêtre, au milieu de la pompe funèbre, faisoient le sujet de tous les entretiens et l'objet de toutes les inquiétudes. Mais déjà les Sachems et les chefs des jeunes gens qui connoissoient le secret étoient convoqués au rocher du Conseil : le jongleur leur raconte l'apparition du fantôme, et la soustraction d'une partie des épis de la gerbe.

Les conjurés pâlissent, Outougamiz se lève, il s'écrie :

« Vous le voyez, Sachems, jamais complot
« plus impie ne fut formé par des hommes.
« Le Grand Esprit le désapprouve ; il rappelle
« de la mort un de nos ancêtres, pour enlever
« les roseaux sanglans. Le ciel a parlé, aban-
« donnons un projet funeste. Quoi ! ce sont
« ces hommes que vous avez invités à vos fêtes,
« qui aujourd'hui même ont rendu les derniers
« honneurs à Chactas, ce sont ces hommes que
« vous prétendez égorger ? Ils avoient partagé
« vos plaisirs et vos douleurs ! leurs rires et
« leurs larmes étoient sincères, et vous leur

« répondiez par de faux sourires et des larmes « feintes ! Sachems ! Outougamiz ne sait point « savourer le meurtre et le crime : il n'est « point un vieillard, il n'est point un oracle ; « mais il vous annonce, par la voix de ce Ma- « nitou d'or qu'il porte sur son cœur, qu'un « pareil forfait, s'il est exécuté, amènera l'ex- « termination des Natchez et la ruine de la « patrie. »

Ce discours étonna le conseil : on ne savoit où Outougamiz le Simple avoit trouvé de telles paroles ; mais, à l'exception de deux ou trois Sachems, tous les autres repoussèrent l'opinion généreuse du jeune guerrier. Adario donna des louanges aux sentimens de son neveu ; mais il s'éleva avec force contre les étrangers.

« Cessons, s'écria-t-il, de nous apitoyer sur « le sort des blancs. A entendre Outougamiz, « ne diroit-on pas que notre pays est libre, « que nous cultivons en paix nos champs ? « Qu'est-il donc arrivé ? quel heureux soleil a « tout à coup brillé sur nos destinées ? J'en « appelle à tous les guerriers ici présens, ne

" sommes-nous pas dépouillés et plus opprimés
" que jamais? Il suffiroit donc que ces étran-
" gers qui ont tué mon fils, qui ont massacré
" la vieille compagne de mes jours, qui ont ré-
" duit ma fille au dernier degré de misère;
" il suffiroit que ces étrangers vinssent se
" promener au milieu de nos fêtes, pour
" qu'Adario oubliât ce qu'il a perdu, pour qu'il
" renonçât à une vengeance légitime, pour
" qu'il consentît à la servitude de sa patrie,
" pour qu'il trompât tant de nations associées
" à notre cause, et dont l'indépendance a été
" confiée à nos mains? Puisse la terre dévorer
" les Natchez, avant qu'ils se rendent coupables
" d'une telle lâcheté, d'un aussi abominable
" parjure."

Adario fut interrompu par les acclamations les plus vives et par le cri répété de mort aux blancs!

Aussitôt que le vieillard se put faire entendre de nouveau, il reprit la parole;

" Sachems, abandonner l'entreprise est im-
" possible; mais exécuterons-nous notre des-
" sein le jour où le dernier des trois roseaux

« qui restent sera brûlé; attendrons-nous le
« jour qui avoit été marqué avant l'enlèvement
« des huit roseaux ? Sachems, prononcez."

Une violente agitation se manifesta dans l'assemblée : les uns demandoient que le massacre eût lieu aussitôt que les roseaux restans seroient brûlés; ils prétendoient que telle étoit la volonté des Génies, puisqu'ils avoient permis qu'une partie de la gerbe fût ravie sous l'autel; les autres insistoient pour qu'on ne frappât le grand coup qu'à l'expiration du terme primitivement fixé.

« Quelle folie ! s'écrioit le chef des Chicas-
« saws, d'entreprendre la destruction de vos
« ennemis avant que toutes les chairs rouges
« soient arrivées. Il nous manque encore cinq
« tribus des plus puissantes. D'ailleurs ne
« ferons-nous pas avorter le dessein général, en
« commençant trop tôt ? Si le plan est exécuté
« ici huit jours avant qu'il le soit ailleurs,
« n'est-il pas certain que les autres colonies de
« nos oppresseurs échapperont à la vengeance
« commune, et que bientôt réunies elles vien-
« dront nous exterminer ? Pour attaquer nos

“ ennemis dans trois jours, il faudroit pouvoir
“ prévenir de cette nouvelle résolution les di-
“ vers peuples conjurés ; or, trois jours suf-
“ fisent-ils aux plus rapides messagers pour se
“ rendre chez tous ces peuples ?”

Ondouré appuya l'opinion des Chicassaws ; René n'étoit pas arrivé ; le seroit-il dans trois jours, et si l'on précipitoit le massacre, n'y pourroit-il pas échapper ? Le tuteur du Soleil rejeta avec mépris l'idée que le Grand Esprit avoit envoyé un mort dérober les roseaux du temple ; il accusa de lâcheté les gardiens, et déclara que bientôt il connoîtroit le prétendu fantôme.

Le jongleur repoussa vivement cette attaque : soit qu'il crût ou ne crût pas au fantôme, il lui importoit de défendre son art et de soutenir l'honneur des prêtres. Les Yazous, les Miamis et une partie des Natchez combattirent à leur tour l'avis des Chicassaws et d'Ondouré. Tous les guerriers parloient à la fois ; des contradictions on en vint aux insultes : les conjurés se levoient, se rasseyoient, crioient, se saisissoient les uns les autres par le manteau, se me-

naçoient du geste, des regards et de la voix ; enfin, un Sachem yazou, renommé parmi les Sauvages, parvint à se faire écouter : il combattit l'avis des Chicassaws.

Il soutint d'abord qu'il étoit possible qu'avant l'enlèvement d'une partie de la gerbe, il y eût déjà erreur ou dans le nombre des roseaux aux Natchez, ou dans celui des roseaux placés chez les autres nations ; qu'ainsi rien ne prouvoit que la vengeance pût être exécutée partout le même jour. Ensuite il ajouta que la disparition des huit roseaux dans le temple des Natchez, étoit certainement un effet de la volonté des Génies ; que cette même volonté auroit aussi retiré le même nombre de roseaux chez tous les peuples conjurés et que par conséquent l'extermination auroit lieu partout le même jour. A ces raisons politiques et religieuses, le chef des Yazous joignit une raison d'intérêt qui, faisant varier les Chicassaws, fixa l'opinion du conseil.

« Des pirogues chargées de grandes richesses « pour les Blancs du haut fleuve, se sont, dit « le Sachem, arrêtées au fort Rosalie ; elles n'y

" resteront que quelques jours : si nous exter-
" minons les Français avant le départ de ces
" pirogues, nous nous emparerons de ce trésor."

Les Chicassaws, dont la cupidité étoit connue de tous les Indiens, feignirent d'être convaincus par l'éloquence du Yazou ; ils ne l'étoient que par leur avarice ; ils revinrent à l'avis d'exécuter le plan arrêté dans la nuit où seroit brûlé le dernier des trois roseaux restés sous l'autel. L'immense majorité du conseil adopta cette résolution.

On convint de continuer les grands jeux, comme si Chactas n'étoit pas mort et comme si le jour de l'exécution n'étoit pas avancé. On convint encore de n'instruire les jeunes guerriers de la conjuration que quelques heures avant le massacre.

Ces délibérations prises, l'assemblée se sépara : Outougamiz sortit du conseil avec une espèce de joie. En traversant les forêts, au milieu de la nuit, pour retourner à la cabane de Céluta, il se disoit : " Si René n'arrive pas
" dans trois jours, il est sauvé !" Mais bientôt il vint à penser que si René revenoit avant l'expiration de ces trois jours, l'heure de sa

mort seroit considérablement avancée, et que l'on auroit huit jours de moins pour profiter des chances favorables.

Le jeune Sauvage se mit alors à compter le peu de momens que le frère d'Amélie avoit peut-être à passer sur la terre; la nouvelle détermination du conseil avoit forcé ses idées de se fixer sur un objet affreux; elle avoit ravivé ses blessures; elle avoit fait sortir son âme de l'engourdissement de la douleur. Le désespoir d'Outougamiz lui arracha des cris épouvantables; les échos répétèrent ses cris, et les Natchez, qui les entendirent, crurent ouïr le dernier soupir de la patrie.

Céluta reconnut la voix de son frère; elle sort précipitamment de son foyer, elle court dans les bois, elle appelle l'ami de René, elle le suit au cri de sa douleur.

— "Qui m'appelle?" dit Outougamiz.

— "C'est ta sœur," répond Céluta.

— "Céluta!" dit Outougamiz, s'approchant d'elle; "si c'est toi, Céluta, oh! que tu es mal-" heureuse!"

"René est-il mort?" s'écria Céluta, en arrivant à son frère.

“ Non, repartit Outougamiz, mais l'heure
“ de sa mort est avancée. C'est dans trois
“ jours le jour fatal ! Dans trois jours c'en
“ est fait de René, de moi, de toi, de toute la
“ terre.”

A peine avoit-il prononcé ces mots, que Céluta, d'une voix extraordinaire et étouffée, murmura ces mots : “ C'est moi qui le tue !”

Par les paroles de son frère, Céluta avoit tout à coup compris l'autre conséquence de l'anticipation du jour du massacre. En effet, si René au lieu de prolonger son absence, reparoissoit tout à coup aux Natchez, c'étoit sa femme alors qui, au lieu de le sauver par l'enlèvement des roseaux, auroit précipité sa perte. Long-temps Céluta, affaissée par la douleur, fit de vains efforts pour parler ; enfin, la voix s'échappant en sanglots du fond de sa poitrine :

“ C'est moi qui ai dérobé les roseaux !”

—“ Malheureuse ! s'écrie son frère, c'est
“ toi !... toi ! sacrilége, parjure, homicide !”

—“ Oui,” reprit Céluta désespérée, c'est
“ moi, moi qui ai tout fait! punis-moi ; dérobe-
“ moi pour jamais à la lumière du jour, rends
“ moi ce service fraternel. Les tourmens de ma

"vie soit maintenant au-dessus de mon "courage."

Outougamiz anéanti s'appuyoit contre le tronc d'un arbre : il ne parloit plus, sa douleur le submergeoit. Il rompt enfin le silence :

"Ma sœur, dit-il, vous êtes très-malheu-"reuse ! très-malheureuse ! plus malheureuse "que moi !"

Céluta restoit muette comme le rocher. Outougamiz reprit : "Vous êtes obligée en con-"science d'être une seconde fois parjure, de "révéler le secret à René : ce secret est main-"tenant le vôtre, c'est vous qui assassinez mon "ami ; mais je dois aussi vous dire une chose, "c'est que moi, me voilà forcé d'avertir les Sa-"chems : vous ne voulez pas que je sois votre "complice, que je trahisse mon serment."

Outougamiz s'arrêta un moment après ces mots, puis ajouta : "Oui, c'est là notre devoir "à tous deux : dites le secret à René, quand "René reviendra, moi je dirai votre secret aux "Sachems : si mon ami a le temps de se sauver, "ma joie sera comme celle du ciel ; mais soyez "prompte, car il faut que je révèle ce que vous "allez faire."

Le simple et sublime jeune homme s'éloigna.

Ondouré étoit revenu du conseil l'esprit agité : la majorité de l'assemblée s'étoit prononcée contre son opinion. Le crime perdoit aux yeux de cet homme la plus grande partie de son charme, si René n'étoit enveloppé dans le massacre, et si Céluta n'étoit le prix du forfait. Il résolut de se rendre à la demeure de cette femme que tout sembloit abandonner, jusqu'à Outougamiz lui-même. Peut-être Céluta avoit-elle reçu quelques nouvelles de René ; peut-être étoit-ce cette épouse ingénieuse et fidèle qui avoit dérobé les roseaux du temple : il importoit au tuteur du Soleil, de s'éclairer sur ces deux points.

Il arriva à la cabane de Céluta, au moment où la sœur d'Outougamiz venoit d'en sortir attirée au dehors par les cris de son frère. L'intérieur de la hutte étoit à peine éclairé par une lampe suspendue au foyer. Ondouré visita tous les coins de cet asile de la douleur ; il ne trouva personne, excepté la fille de René, qui dormoit dans un berceau auprès du lit de sa mère, et qu'il fut tenté de plonger dans un éternel sommeil.

La couche de la veuve et de l'enfant, au lieu d'appeler dans le cœur du monstre la pitié et le remords, n'y réveilla que les feux de l'amour et de la jalousie. Ondouré sentit une flamme rapide courir dans la moelle de ses os : ses yeux se chargèrent de volupté, ses sens s'embrasèrent : l'obscurité, la solitude et le silence sollicitoient le désir. Ondouré se précipite sur la couche pudique de Céluta et lui prodigue les embrassemens et les caresses ; il y cherche l'empreinte des grâces d'une femme ; il y colle ses lèvres avides et couvre de baisers ardens les plis du voile qui avoient pu toucher ou la bouche ou le sein de la beauté. Dans sa frénésie, il jure qu'il périra ou qu'il obtiendra la réalité des plaisirs, dont la seule image allume le désir des passions dans son âme. Mais Céluta qui pleure au fond des bois avec son frère ne reparoît pas, et Ondouré, dont tous les momens sont comptés, est obligé de quitter la cabane.

Une femme, ou plutôt un spectre, s'avance vers lui : à peine eut-il quitté le toit souillé de sa présence, qu'il se trouve face à face d'Akansie.

“ J'ai trop long-temps, dit la mère du jeune “ Soleil, j'ai trop long-temps supporté mes tour-“ mens. Lorsqu'après avoir appris ta visite à “ ma rivale, je t'ai ordonné de comparoître “ devant moi, tu ne m'as pas obéi. Je te re-“ trouve sortant encore de ce lieu où tes pas et “ les miens sont enchaînés par Athaënsic : “ misérable ! je ne t'adresse plus de repro-“ ches ; l'amour s'éteint dans mon cœur ; tu es “ au-dessous du mépris, mais j'ai des crimes à “ expier, une vengeance à satisfaire. Je t'en ai “ prévenue ; je vais me dénoncer aux Sachems “ et te dénoncer avec moi : tes complots, tes “ forfaits, les miens, vont être révélés ; justice “ sera faite pour tous.”

Ondouré fut d'autant plus effrayé de ces paroles, qu'à la lumière du jour naissant il n'aperçut point sur le visage d'Akansie cette langueur qui lui apprenoit autrefois combien la femme jalouse étoit encore amante ; il n'y avoit que sécheresse et désespoir dans l'expression des traits d'Akansie. Ondouré prend aussitôt son parti.

Non loin de la cabane de Céluta etoit un marais, repaire impur des serpens. Ondouré

affecte un violent repentir; il feint d'adorer celle qu'il n'a jamais aimée; il l'entoure de ses bras supplians, la conjure de l'écouter. Akansie se débat entre les bras du scélérat, l'accable de ces reproches que la passion trahie, que le mépris long-temps contenu savent si bien trouver: " Si vous ne voulez pas m'en-
" tendre, s'écrie le tuteur du Soleil, je vais me
" donner la mort."

Akansie étoit bien criminelle, mais elle avoit tant aimé! Il lui restoit de cet amour une certaine complaisance involontaire; elle se laisse entraîner vers le marais, prêtant l'oreille à des excuses qui ne la trompoient plus mais qui la charmoient encore. Ondouré, toujours se justifiant et toujours marchant avec sa victime, la conduit dans un lieu écarté. Il affecte le langage de la passion, que son amante offensée daigne seulement lui sourire, et il va passer à ses pieds une vie de reconnoissance et d'adoration! Akansie sent expirer sa colère; Ondouré feignant un transport d'amour, se prosterne devant son idole.

Akansie se trouvoit alors sur une étroite levée qui séparoit des eaux stagnantes, où une

multitude de serpens à sonnettes se jouoient avec leurs petits, aux derniers feux de l'automne. Ondouré embrasse les pieds d'Akansie, les attire à lui; l'infortunée tombe en arrière, et roule dans l'onde empoisonnée; elle y plonge de tout son poids. Les reptiles dont le venin augmente de subtilité quand ils ont une famille à défendre, font entendre le bruit de mort; s'élançant tous à la fois, ils frappent de leur tête aplatie et de leur dent creuse l'ennemie qui vient troubler leurs ébats maternels.

La joie du crime rayonna sur le front d'Ondouré. Akansie luttant contre un double trépas au milieu des serpens et de l'onde, s'écrioit: " Je l'ai bien mérité! homme affreux!
" couronne tes forfaits; vas immoler tes der-
" nières victimes, mais sache que ton heure
" est aussi arrivée!"

" Eh bien! répondit l'infâme jetant le mas-
" que; oui, c'est moi qui te tue parce que tu
" me voulois trahir. Meurs! tous mes forfaits
" sont les tiens. Je brave tes menaces! désor-
" mais, il n'est plus de rémission pour moi,
" mon dernier soupir sera pour un nouveau
" crime et pour un amour qui fait ton supplice.

« Tu n'auras pas la tête de Céluta, mais je lui
« prodiguerai les baisers que tu m'as permis de
« donner à cette tête charmante !"

Ondouré mugissant comme s'il eût déjà habité l'enfer, abandonne la femme qui lui avoit fait tous les sacrifices.

Dieu fit sentir à l'instant même à ce réprouvé un avant-goût des vengeances éternelles. Quelques chasseurs se montrèrent sur la levée. Ils avoient reconnu le tuteur du Soleil et s'avançoient rapidement vers lui. Akansie flottoit encore sur les eaux, il étoit impossible de la dérober à la vue des chasseurs; ils alloient s'empresser de la secourir : ne pouvoit-elle pas conserver assez de vie pour parler, quand elle seroit déposée sur le rivage ? L'effroi d'Ondouré glaça un moment son cœur, mais il revint bientôt à lui et se montra digne de son crime. Le moyen de tromper qu'il prit, n'étoit pas complétement sûr, mais il étoit le seul qui lui restât à prendre; il l'auroit du moins opposé à une accusation d'assassinat. Ondouré appelle donc les guerriers avec tous les signes du plus violent désespoir: "A moi, s'écrioit-il, aidez-moi
" à sauver la Femme-Chef qui vient de tomber

« dans cet abîme, » et feignant de secourir Akansie, il essayoit de lui plonger la tête dans l'eau.

Les chasseurs se précipitent, écartent les serpens avec des branches de tamarin et retirent du marais la mère du jeune Soleil.

Elle ne donna dans le premier moment aucun signe de vie, mais bientôt quelques mouvemens se manifestèrent, ses yeux s'ouvrirent, son regard fixe tomba sur Ondouré qui recula trois pas comme sous l'œil du Dieu vengeur.

Des cris étouffés qui ressembloient au râle de la mort, s'échappèrent peu à peu du sein d'Akansie ! Elle s'agite et rampe sur la terre ; on eût dit des reptiles qui l'avoient frappée. Sa peau, par l'effet ordinaire de la morsure du serpent à sonnettes, étoit marqué de taches noires, vertes et jaunes ; une teinte livide et luisante couvre ces taches, comme le vernis couvre un tableau. Les doigts de la femme coupable étoient crevés ; une écume impure sortoit de sa bouche ; les chasseurs contemploient avec horreur le vice châtié de la main du Grand Esprit.

Céluta qui revenoit des bois voisins et qui

regagnoit sa cabane par la levée du marais, fut un nouveau témoin envoyé du ciel à cette scène. A l'aspect de la femme punie, elle fut saisie d'une pitié profonde et lui prodigua des soins et des secours. Akansie reconnoissant la généreuse Indienne, fit des efforts extraordinaires pour parler, mais sa langue enflée ne laissoit sortir de sa bouche que des sons inarticulés. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne se pouvoit faire entendre, le désespoir s'empara d'elle ; elle se roula sur la terre qu'elle mordoit dans les convulsions de la mort.

" Grand Esprit, s'écria Céluta, accepte le
" repentir de cette pauvre femme ! Pardonne-
" lui comme je lui pardonne, si jamais elle m'a
" offensée !"

A cette prière, des espèces de larmes voulurent couler des yeux d'Akansie ; il se répandit sur son front une sérénité qui l'auroit embellie, si quelque chose avoit pu effacer l'horreur de ses traits. Ses lèvres ébauchèrent un sourire d'admiration et de gratitude : elle expira sans douleur, mais en emportant le fatal secret. Ondouré délivré de ses craintes, remercia intérieurement le ciel épouvanté de sa reconnois-

sance. Céluta reprenant le chemin de sa retraite, disoit au Soleil qui se levoit: « Soleil, « tu viens de voir en deux matins la mort « de Chactas et celle d'Akansie: rends la « mienne semblable à la première. »

Ondouré fit avertir les parens de la Femme-Chef d'enlever le corps d'Akansie: afin de ne pas effrayer l'imagination des conjurés par le spectacle d'une seconde pompe funèbre, les Sachems décidèrent que les funérailles (qui ne devoient jamais être célébrées) n'auroient lieu qu'après le massacre.

Devenu plus puissant que jamais, par la mort de la Femme-Chef, le tuteur du Soleil ne se souvenant ni d'avoir été aimé d'Akansie, ni de l'avoir assassiné, se rendit à la vallée des bois. Les jeux avoient recommencé. Outougamiz, par ordre des vieillards, s'étoit venu mêler à ces jeux. Quelques momens de réflexion lui avoient suffi pour le tranquilliser sur le pieux larcin de sa sœur; il lui sembloit moins nécessaire d'en instruire immédiatement le conseil, puisque René n'étoit pas arrivé, et que Céluta ne pouvoit confier le secret à René absent. En supposant même le retour du

frère d'Amélie, Outougamiz avoit une telle confiance dans la vertu de Céluta, qu'il étoit sûr qu'elle se tairoit, même après avoir rendu le secret plus fatal. Enfin, quand Outougamiz se hâteroit de tout apprendre aux Sachems, les Sachems feroient peut-être mourir Céluta sans utilité pour personne, car le massacre n'en auroit pas moins lieu. Et qui pouvoit dire, s'il étoit bon ou mauvais que le jour de ce massacre fût retardé ou avancé pour le destin du guerrier blanc?

Telles étoient les réflexions d'Outougamiz. Le frère et la sœur comptoient maintenant chaque heure écoulée; ils regardoient si le soleil baissoit à l'horizon, si l'éphémère qui sort des eaux à l'approche du soir, commençoit à voler dans les prairies; ils se disoient: « Encore un moment passé, et René n'est pas « revenu!" Nos illusions sont sans terme; détrompés mille fois par l'amertume du calice, nous y reportons sans cesse nos lèvres avides.

Les ennemis s'étant refusés à recevoir le calumet de paix, René avoit renvoyé les guerriers porteurs des présens pour les Illinois, et il revenoit seul aux Natchez.

Accablé du passé, n'espérant rien de l'avenir, insensible à tout, hors à la raison de Chactas, à l'amitié d'Outougamiz et à la vertu de Céluta, il ne soupçonnoit pas qu'on en voulût à sa vie; ses ennemis étoient loin de savoir à leur tour à quel point il y tenoit peu. Les Natchez l'accusoient de crimes imaginaires; ils l'avoient condamné pour ces crimes, et il ne pensoit pas plus aux Natchez qu'au reste du monde; ses idées comme ses désirs, habitoient une région inconnue.

Un jour, dans la longue route qu'il avoit à parcourir, il arriva à une grande prairie dépouillée d'arbres; on n'y voyoit qu'une vieille épine couverte de fleurs tardives, qui crossoit sur le bord d'un chemin indien. Le soleil approchoit de son couchant, lorsque le frère d'Amélie parvint à cette épine. Résolu de passer la nuit dans ce lieu, il aperçut un gazon sur lequel étoient déposées des gerbes de maïs; il reconnut la tombe d'un enfant et les présens maternels. Remerciant la Providence de l'avoir appelé au festin des morts, il s'assit entre deux grosses racines de l'épine, qui se tordoient au-dessus de la terre. La brise du soir souffloit

par intervalles dans le feuillage de l'arbre ; elle en détachoit les fleurs, et ces fleurs tomboient sur la tête de René en pluie argentée. Après avoir pris son repas, le voyageur s'endormit au chant du grillon.

La mère qui avoit couché l'enfant sous l'herbe au bord du chemin, vint à minuit, apporter des dons nouveaux et humecter de son lait le gazon de la tombe. Elle crut distinguer une espèce d'ombre ou de fantôme étendu sur la terre ; la frayeur la saisit, mais l'amour maternel, plus fort que la frayeur, l'empêche de reculer. S'avançant à pas silencieux vers l'objet inconnu, elle vit un jeune blanc qui dormoit la face tournée vers les étoiles, un bras jeté sur sa tête. L'Indienne se glisse à genoux jusqu'au chevet de l'étranger, qu'elle prenoit pour une divinité propice. Quelques insectes voltigeant autour du front de René ; elle les chassoit doucement, dans la crainte de réveiller l'Esprit, et dans la crainte aussi d'éloigner l'âme de l'enfant, qui pouvoit errer autour du bon Génie. La rosée descendoit avec abondance ; la mère étendit son voile sur ses deux bras, et le soutint ainsi au-dessus de la tête de René : " Tu réchauffes

« mon enfant, disoit-elle en elle-même, il est « juste que je te fasse un abri. »

Quelques sons confus et bientôt quelques paroles distinctes échappent aux lèvres du frère d'Amélie ; il rêvoit de sa sœur : les mots qu'il laissoit tomber, étoient tour à tour prononcés dans sa langue maternelle et dans la langue des Sauvages. L'Indienne voulut profiter de cet oracle ; elle répondoit à René à mesure qu'il murmuroit quelque chose. Il s'établit entre elle et lui un dialogue. « Pourquoi m'as-tu quitté ? dit René en « natchez. »

« Qui ? » demanda l'Indienne.

René ne répondit point.

« Je l'aime, » dit le frère d'Amélie un moment après.

« Qui ? » dit encore l'Indienne.

« La mort, » repartit René en français.

Après un assez long silence, René dit : « Est-ce là le corps que je portois ? » Et il ajouta d'une voix plus élevée : « Les voici tous : « Amélie, Céluta, Mila, Outougamiz, Chactas, « Artaguette ! »

René poussa un soupir, se tourna du côté du cœur, et ne parla plus.

Le bruit que l'Indienne fit malgré elle, en se voulant retirer, réveilla le frère d'Amélie. Il fut d'abord étonné de voir une femme à ses côtés, mais il comprit bientôt que c'étoit la mère de l'enfant dont il fouloit le tombeau. Il lui imposa les mains, poussa les trois cris de douleur, et lui dit: "Pardonne-moi, j'ai "mangé une partie de la nourriture de ton "fils: mais j'étois voyageur, et j'avois faim; "ton fils m'a donné l'hospitalité."

"Et moi, dit l'Indienne, je croyois que tu "étois un Génie et je t'ai interrogé pendant "ton sommeil."

"Que t'ai-je dit? demanda René."—"Rien, "repartit l'Indienne."

René s'étoit égaré: il s'enquit du chemin qu'il devoit suivre: "Tu tournes le dos aux "Natchez, répondit la femme sauvage: en "continuant à marcher vers le nord, tu n'y "arriveras jamais." Destinée de l'homme! si René n'eût point rencontré cette femme il se fût éloigné de plus en plus du lieu fatal. L'Indienne lui montra sa route, et le quitta après lui avoir recommandé l'enfant qu'elle avoit perdu.

Il se leva enfin le jour qui devoit être suivi d'une nuit si funeste ! Céluta et son frère le passèrent à parcourir les bois, toujours dans la crainte d'y rencontrer René, toujours dans l'espoir de l'arrêter s'ils le rencontroient, toujours regrettant Mila si légère dans sa course, si heureuse dans ses recherches !

Le jeu des osselets, commencé après la partie de la balle gagnée par les Natchez, avoit continué dans la vallée des bois. Une heure avant le coucher du soleil le Sachem d'ordre se présente aux différens groupes des joueurs, et dit à voix basse :

" Quittez le jeu, retournez à vos tentes ; attendez-y le Sachem de votre nation."

Les jeunes gens se regardent avec étonnement, et laissant tomber les osselets, se retirent. La nuit vint. Le ciel se couvrit d'un voile épais ; toutes les brises expirèrent ; des ténèbres muettes et profondes enveloppèrent le désert.

Après mille courses inutiles, Céluta étoit rentrée dans sa cabane : quelques heures de plus écoulées, et René étoit mort ou sauvé ! L'amante qui tant de fois avoit désiré le retour de son bien-aimé, l'épouse qui si souvent s'étoit

levée avec joie, croyant reconnoître les pas de son époux, trembloit à présent au moindre bruit, et n'imploroit que le silence. Naguère Céluta eût donné tout son sang pour épargner la plus petite douleur au frère d'Amélie ; maintenant elle eût béni un accident malheureux qui, sans être mortel, eût arrêté le guerrier blanc loin des Natchez.

Au fort Rosalie on étoit loin d'être rassuré : Chépar seul s'obstinoit à ne vouloir rien voir. De nouveaux courriers du gouverneur général, du capitaine Artaguette et du père Souël, annonçoient l'existence d'un complot. Le conseil étoit rassemblé, et le nègre Imley, saisi dans les bois, avoit été amené devant ce conseil.

Les renseignemens envoyés par le missionnaire étoient exacts et détaillés. Ils désignoient Ondouré comme chef de la conjuration. Imley interrogé, nia tout, hors ce qu'il ne pouvoit nier, sa propre fuite. Il dit qu'il avoit quitté son maître comme l'oiseau reprend sa liberté quand il trouve la porte de sa cage ouverte. Pressé par des questions insidieuses, et certain qu'il étoit d'être condamné à mort, le nègre, au lieu de répondre, se prit à railler ses juges : il répétoit leurs gestes, affectoit leur

air, contrefaisoit leur voix avec un talent d'imitation extraordinaire. Fébriano surtout excitoit sa verve comique, et il fit du commandant une copie si ressemblante, qu'un rire involontaire bouleversa le conseil. Chépar, furieux, ordonna d'appliquer l'esclave à la torture, ce qui fut sur-le-champ exécuté. L'Africain brava les tourmens avec une constance héroïque, continuant ses moqueries au milieu des douleurs, et ne laissant pas échapper un mot qui pût compromettre le secret des Sauvages. On le retira de la gêne pour le réserver au gibet. Alors il se mit à chanter Izéphar, à rire, à tourner sur lui-même, à frapper des mains, à gambader malgré le disloquement de ses membres, et tout à coup il tomba mort : il s'étoit étouffé avec sa langue, genre de suicide connu de plusieurs peuplades africaines. Mélange de force et de légèreté, le caractère d'Imley ne se démentit pas un moment : ce Noir n'aima que l'amour et la liberté, et il traita l'un et l'autre avec la même insouciance que la mort et la vie.

Le commandant regarda l'aventure d'Imley comme celle d'un esclave fugitif qui n'avoit aucun rapport avec les desseins qu'on supposoit,

aux Sauvages. Il traita les missionnaires de poltrons ; il accusa les colons de répandre inconsidérément des alarmes aussitôt qu'ils perdoient un nègre. Poussé par Fébriano, vendu aux intérêts d'Ondouré, mais qui ignoroit le complot, Chépar s'emporta jusqu'à faire mettre aux fers des habitans qui demandoient à s'armer et parloient de se retrancher sur les concessions. Il refusoit de croire à une conjuration qui s'achevoit en ce moment même sous ses pas, dans le sein de la terre.

Les jeunes guerriers, après avoir quitté les jeux, s'etoient armés. Le Sachem d'ordre avoit reparu : heurtant doucement dans les ténèbres à la porte de chaque cabane, il avoit dit :

" Que les jeunes guerriers se rendent par des " chemins divers au lac souterrain ; ils y trou- " veront les Sachems ; que les femmes, après " le départ des guerriers, s'enferment dans " leurs cabanes ; qu'elles y veillent en silence " et sans lumière."

Aussitôt les jeunes guerriers se glissent à travers les tenèbres, jusqu'au lieu du rendez-vous. Les portes des huttes se referment sur les femmes et sur les enfans, les lumières s'éteignent : tous les Sauvages quittent le désert, hors quel-

ques sentinelles placées çà et là derrière les arbres. Outougamiz, avec le reste de sa tribu, descendit au lac souterrain.

A l'orient du grand village des Natchez, dans la même cyprière où s'élevoit le temple d'Athaënsic, s'ouvre perpendiculairement, comme le soupirail d'une mine, une caverne profonde. On n'y peut pénétrer qu'à l'aide d'une échelle et d'un flambeau. A la profondeur de cent pieds se trouve une grève qui borde un lac. Sur ce lac, semblable à celui de l'empire des ombres, quelques Sauvages, pourvus de torches et de fanaux, eurent un jour l'audace de s'embarquer. Autour du gouffre, ils n'aperçurent que des rochers stériles hérissant des côtes ténébreuses, ou suspendus en voûte au-dessus de l'abîme. Des bruits lamentables, d'effrayantes clameurs, d'affreux rugissemens, assourdissoient les navigateurs à mesure qu'ils s'enfonçoient dans ces solitudes d'eau et de nuit. Entraînés par un courant rapide et tumultueux, ce ne fut qu'après de longs efforts que ces audacieux mortels parvinrent à regagner le rivage, épouvantant de leurs récits quiconque seroit tenté d'imiter leur exemple.

Tel étoit le lieu que les conjurés avoient fixé

pour celui de leur assemblée. C'étoit de cette demeure souterraine que la liberté du Nouveau-Monde devoit s'élancer, qu'elle devoit rappeler à la lumière du jour ces peuples ensevelis par les Européens, dans les entrailles de la terre. Déjà les jeunes guerriers étoient réunis et attendoient la révélation du mystère que les Sachems leur avoient promise.

Au bord du lac étoit un grand fragment de rocher ; les jongleurs l'avoient transformé en autel. On y voyoit, à la lueur d'une torche, trois hideux marmousets de tailles inégales. Celui du centre, Manitou de la liberté, surpassoit les autres de toute la tête ; dans ses traits grossièrement sculptés, on reconnoissoit le symbole d'une indépendance rude, ennemie du joug des lois, impatiente même des chaînes de la nature. Les deux autres figures représentoient l'une les chairs rouges, l'autres les chairs blanches. Un feu d'ossemens brûloit devant ces idoles, en jetant une lumière enfumée, et une odeur pénétrante. Du sang humain, des poisons exprimés de divers serpens, des herbes vénéneuses cueillies avec des paroles cabalistiques, remplissoient un vase de cyprès. Un

vent nocturne se leva sur le lac dont les flots montèrent aux voûtes de l'abîme : la tempête dans les flancs de la terre, les idoles menaçantes, le bassin de sang, le feu mortuaire, les prêtres agitant des vipères avec des évocations épouvantables, la foule des Sauvages, dans leurs habillemens bizarres et divers, toute cette scène, entourée par les masses des rochers souterrains, donnoit une idée du Tartare.

Soudain un des jongleurs, les bras tendus vers le lac, s'écrie : "Divinité de la vengeance, "est-ce toi qui sors de l'abîme avec cet orage ? "Oui, tu viens : reçois nos vœux !"

Le jongleur lance une vipère dans les flots ; un autre prêtre répand le bassin de sang sur le feu ; une triple nuit s'étend sous les voûtes.

Quelques minutes s'écoulent dans l'obscurité, puis tout à coup une vive clarté illumine les vagues orageuses et les rochers fantastiques. Les idoles ont disparu ; on n'aperçoit plus sur la pierre, autel de la vengeance, que le vieillard Adario vêtu de la tunique de guerre, appuyé d'une main sur son casse-tête, tenant de l'autre un flambeau.

"Guerriers," dit-il, "la liberté se lève, le

' soleil de l'indépendance, resté depuis deux
" cent cinquante neiges sous l'horizon, va
" éclairer de nouveau nos forêts. Jour sacré,
" salut! Mon cœur se réjouit à tes rayons,
" comme le chêne décrépit au premier sourire
" du printemps! Pour toi Adario a dépouillé
" ses lambeaux, il a lavé sa chevelure comme
" un jeune homme, il renaît au souffle de la
" liberté.

" Donnez trois poignards."

Le Sachem jette trois poignards du haut du roc.

" Jeunes guerriers, vous n'êtes pas assem-
" blés ici pour délibérer; vos Sachems ont
" prononcé pour vous au rocher du Lac, dans
" le conseil général des peuples; ils ont juré
" de purger nos déserts des brigands qui les
" infestent. Vous êtes venus seulement pour
" dévorer les ours étrangers. Le moment du
" festin est arrivé. Vous ne quitterez ces
" voûtes que pour marcher à la mort ou à la
" liberté. C'est la dernière fois que vous aurez
" été obligés de vous cacher dans les profon-
" deurs de la terre, pour parler le langage des
" hommes."

“ Donnez la hache.”

Adario jette à ses pieds une hache teinte de sang.

Un cri de surprise mêlé de joie échappe au bouillant courage des jeunes guerriers. Adario reprend la parole :

“ Tout est réglé par vos pères. Plongés
“ dans le sommeil, nos oppresseurs ne soupçon-
“ nent pas la mort. Nous allons sortir de cette
“ caverne divisés en trois compagnies : je con-
“ duirai les Natchez, et les mènerai, au travers
“ des ombres, à l'escalade du fort. Vous,
“ Chicassaws, sous la conduite de vos Sachems,
“ vous formerez le second corps ; vous atta-
“ querez le village des Blancs au fort Rosalie.

“ Vous, Miamis et Yazous, composant le
“ troisième corps, guidés dans vos vengeances
“ par Ondouré et par Outougamiz, vous dé-
“ truirez les blancs dont les demeures sont dis-
“ persées dans les campagnes. Les esclaves
“ noirs, qui comme nous vont briser leurs
“ chaînes, seconderont nos efforts.

“ Tels sont, ô jeunes guerriers, les devoirs
“ que vous êtes appelés à remplir. Il ne s'agit
“ pas de la cause particulière des Natchez : le

« coup que vous allez porter sera répété dans
« un espace immense. A l'instant où je vous
« parle, mille nations, comme vous cachées
« dans les cavernes, vont en sortir, comme vous,
« pour exterminer la race étrangère ; le reste
« des chairs rouges ne tardera pas à vous
« imiter.

« Quant à moi, je n'ai plus qu'un jour à
« vivre, la nuit prochaine j'aurai rejoint Chac-
« tas, ma femme et mes enfans : il ne m'a été
« permis de leur survivre que pour les venger.
« Je vous recommande ma fille."

Il dit et jette son casse-tête au milieu des jeunes guerriers.

Une acclamation générale ébranle les dômes funèbres : « Délivrons la patrie !"

On vit alors un jeune guerrier monter sur la pierre auprès d'Adario, c'étoit Outougamiz ; il dit :

« Vous avez voulu me faire tuer le guerrier
« blanc, mon ami. Il n'est point arrivé ; ainsi,
« je ne le tuerai pas, mais je tuerai quiconque
« le tuera ! Vous voulez que j'égorge des
« chevreuils étrangers pendant la nuit ; je n'as-
« sassinerai personne. Quand le jour sera venu,

“ si l'on combat, je combattrai. J'avois promis
“ le secret, je l'ai tenu : dans quelques heures,
“ la borne de mon serment sera passée, je serai
“ libre ; j'userai de ma liberté comme il me
“ plaira. Guerriers, je ne sais point parler,
“ parce que je n'ai point d'esprit ; mais si je
“ suis comme un ramier timide pendant la paix,
“ je suis comme un vautour pendant la guerre :
“ Ondouré, c'est pour toi que je dis cela :
“ souviens-toi des paroles d'Outougamiz le
“ Simple.”

Outougamiz saute en bas du rocher, comme un plongeur qui se précipite dans les vagues ; quelque temps après on le chercha, et on ne le trouva plus.

Ondouré n'avoit remarqué du discours du frère de Céluta, que le passage où le jeune homme s'étoit applaudi de l'absence de René. Le tuteur du Soleil ressentoit de cette absence les plus vives alarmes ; il se voyoit au moment d'exécuter le dessein qu'il avoit conçu sans atteindre le principal but de ce dessein. Céluta, en dérobant les roseaux, pouvoit s'applaudir d'avoir obtenu ce qu'elle avoit désiré, d'avoir sauvé son époux. Il n'y avoit aucun moyen

pour Ondouré de reculer la catastrophe, et, comme dans toutes les choses humaines, il falloit prendre l'événement tel que le ciel l'avoit fait.

Les guerriers sortirent du lac souterrain, et cachés dans l'épaisseur de la cyprière, ils se divisèrent en trois corps. Assis à terre dans le plus profond silence, ils attendirent l'ordre de la marche. Minuit approchoit; le dernier roseau alloit être brûlé dans le temple.

Que différemment occupée étoit Céluta dans sa cabane! Tressaillant au plus léger murmure des feuilles, les yeux constamment fixés sur la porte, comptant, par les battemens de son cœur, toutes les minutes de cette dernière heure, elle n'auroit pu supporter long-temps de telles angoisses sans mourir. A force d'avoir écouté le silence, ce silence s'étoit rempli pour elle de bruits sinistres: tantôt elle croyoit ouïr des voix lointaines, tantôt il lui sembloit entendre des pas précipités. Mais n'est-ce point en effet des pas qui font retentir le sentier désert? Ils approchent rapidement, Céluta ne peut plus se tromper; elle se veut lever, les forces lui manquent; elle reste enchaînée sur sa

natte, le front couvert de sueur. Un homme paroît sur le seuil de la porte: ce n'est pas René! c'est le bon grenadier de la Nouvelle-Orléans, le fils de la vieille hôtesse de Céluta, le soldat du capitaine d'Artaguette.

Il apportoit un billet écrit du poste des Yazous par son capitaine. Quel bonheur, quel soulagement, dans la crainte et l'attente d'une grande catastrophe, de voir entrer un ami au lieu de la victime ou de l'ennemi que l'on attendoit! Céluta retrouve ses forces, se lève, court les bras ouverts au grenadier, mais tout à coup elle se souvient du péril général; René n'est pas le seul Français menacé, tous les Blancs sont sous le poignard; un moment encore et Jacques peut être égorgé. "Fils de ma "vieille mère de la chair blanche, s'écrie-t-elle, "celui que vous cherchez n'est pas ici; re-"tournez vite sur vos pas, vous n'êtes pas en "sûreté dans cette cabane; au nom du Grand "Esprit, retirez-vous!"

Le grenadier n'entendoit point ce qu'elle disoit; il lui montroit le billet qui n'étoit point pour René, mais pour elle-même. Céluta ne pouvoit lire ce billet. Jacques et Céluta fai-

soient des gestes multipliés, tâchoient de se faire comprendre l'un de l'autre sans y pouvoir réussir. Dans ce moment un sablier qui appartenoit à René, et avec lequel l'Indienne avoit appris à diviser le temps, laisse échapper le dernier grain de sable qui annonçoit l'heure expirée. Céluta voit tomber dans l'éternité la minute fatale : elle jette un cri, arrache le billet de la main de Jacques et pousse le soldat hors de sa cabane. Celui-ci ayant rempli son message, et ne se pouvant expliquer les manières extraordinaires de Céluta, court à travers les bois afin de gagner le fort Rosalie, avant le lever du jour.

Que contenoit le billet du capitaine ? On l'a toujours ignoré. A force de regarder la lettre, de se souvenir des paroles et des gestes du soldat qui n'avoit pas l'air triste, Céluta laisse pénétrer dans son cœur un rayon d'espérance ; pâle crépuscule bientôt éteint dans cette sombre nuit.

Maintenant chaque minute aux Natchez appartenoit à la mort : quelques heures de plus d'absence, et René étoit à l'abri de la catastrophe, déjà commencée peut-être pour

ses compatriotes. Ah ! si Céluta, aux dépens de sa vie, eût pu précipiter la fuite du temps ! Un nouveau bruit se fait entendre : sont-ce les meurtriers qui viennent chercher René dans sa cabane ? ils ne l'y trouveront pas ! Seroit-ce le frère d'Amélie lui-même ? Céluta s'élance à la porte : ô prodige ! Mila ! Mila échevelée, pâle, amaigrie, recouverte de lambeaux comme si elle sortoit du sépulcre, et charmante encore ! Céluta recule au fond de la cabane ; elle s'écrie : « Ombre de ma sœur, me viens-tu « chercher ? le moment fatal est-il arrivé ? »

— « Je ne suis point un fantôme, répondit « Mila, déjà tombée dans le sein de son amie ; « je suis ta petite Mila. »

Et les deux sœurs entrelaçoient leurs bras, mêloient leurs pleurs, confondoient leurs âmes. Mila dit rapidement :

« Après la découverte du secret, Ondouré « me fit enlever. Ils m'ont enfermée dans une « caverne et m'ont fait souffrir toutes sortes de « maux ; mais je me suis ri des Allouez : cette « nuit, je ne sais pourquoi, mes géoliers se sont « éloignés de moi un moment ; ils étoient « armés et ils sont allés parler à d'autres guer-

" riers sous des arbres. Moi, qui cherchois " toujours les moyens de me sauver, j'ai suivi " ces méchans. Je me suis glissée derrière " eux : une fois échappée, ils auroient plu- " tôt attrapé l'oiseau dans la nue que Mila " dans le bois. J'accours ; où est Outou- " gamiz ? Le guerrier blanc est-il arrivé ? Lui " as-tu dit le secret, comme je le lui vais " dire ? Il y a encore huit nuits avant la " catastrophe, si ce beau jongleur amoureux " m'a dit vrai sur le nombre des roseaux."

— " Oh, Mila ! s'écrie Céluta, je suis la " plus coupable, la plus infortunée des créa- " tures ! J'ai avancé la mort de René ; j'ai " dérobé huit roseaux ; c'est à l'heure même " où je te parle, que le coup est porté."

— " Tu as fait cela ? dit Mila ; je ne " t'aurois pas crue si courageuse ! René est-il " arrivé ?"

— " Non," repartit Céluta.—" Eh bien ! dit " Mila, que te reproches-tu ? Tu as sauvé " mon libérateur ; tu n'as plus que quelques " heures à attendre. Mais que fais-tu ? que " fait Outougamiz pendant ces heures ? Tu ' commences toujours bien, Céluta, et tu finis

" toujours mal. Crois-tu que tu sauveras " René en te contentant de pleurer sur ta " natte? Je ne sais point demeurer ainsi " tranquille; je ne sais point sacrifier mes " sentimens; je ne sais point douter de la " vertu de mes amis, les soupçonner, m'at- " tendrir sur une patrie impitoyable et garder " le secret des assassins. Méchans, vous " m'avez laissé échapper de mon tombeau, " je viens révéler vos iniquités! je viens sauver " mon libérateur s'il n'est point encore tombé " entre vos mains!" Mila échappée aux bras de sa sœur fuit en s'écriant: " Nous perdons " des momens irréparables."

Depuis le jour où René avoit rencontré l'Indienne qui lui enseigna sa route, il s'étoit avancé paisiblement vers le pays des Natchez. A mesure qu'il marchoit, il se trouvoit moins triste; ses noirs chagrins paroissoient se dissiper; il touchoit au moment de revoir sa femme et sa fille, objets charmans qui n'avoient contre eux que le malheur dont le frère d'Amélie avoit été frappé. René se reprochoit sa lettre; il se reprochoit cette sorte d'indifférence qu'un chagrin dévorant avoit laissée au fond de son cœur:

démentant son caractère, il se laissoit aller peu à peu aux sentimens les plus tendres et les plus affectueux : retour au calme qui ressembloit à ce soulagement que le mourant éprouve avant d'expirer. Céluta étoit si belle ! Elle avoit tant aimé René ; elle avoit tant souffert pour lui ! Outougamiz, Chactas, d'Artaguette, Mila, attendoient René. Il alloit retrouver cette petite société supérieure à tout ce qui existoit sur la terre ; il alloit élever sur ses genoux cette seconde Amélie qui auroit les charmes de la première, sans en avoir le malheur.

Ces idées, si différentes de celles qu'il nourrissoit habituellement, amenèrent René jusqu'à la vue des bois des Natchez : il sentit quelque chose d'extraordinaire en découvrant ces bois. Il en vit sortir une fumée qu'il prit pour celle de ses foyers ; il étoit encore assez loin, et il précipita sa marche. Le soleil se coucha dans les nuages d'une tempête et la nuit la plus obscure ; (celle même du massacre) couvrit la terre.

René fit un long détour afin d'arriver chez lui par la vallée. La rivière qui couloit dans cette vallée ayant grossi, il eut quelque peine à la traverser ; deux heures furent ainsi perdues

dans une nuit dont chaque minute étoit un siècle. Comme il commençoit à gravir la colline sur le penchant de laquelle étoit bâtie sa cabane, un homme s'approcha de lui dans les ténèbres, pour le reconnoître, et disparut.

Le frère d'Amélie n'étoit plus qu'à la distance d'un trait d'arc de la demeure qu'il s'étoit bâtie : une foible clarté s'échappant par la porte ouverte, en dessinoit le cadre au dehors sur l'obscurité du gazon. Aucun bruit ne sortoit du toit solitaire. René hésitoit maintenant à entrer ; il s'arrêtoit à chaque demi-pas ; il ne savoit pourquoi il étoit tenté de retourner en arrière, de s'enfoncer dans les bois et d'attendre le retour de l'aurore. René n'étoit plus le maître de ses actions ; une force irrésistible le soumettoit aux décrets de la Providence : poussé presque malgré lui jusqu'au seuil qu'il redoutoit de franchir, il jette un regard dans la cabane.

Céluta, la tête baissée dans son sein, les cheveux pendans et rabattus sur son front, étoit à genoux, les mains croisées, les bras levés dans le mouvement de la prière la plus humble et la plus passionnée. Un maigre flambeau,

dont la mèche allongée par la durée de la veille obscurcissoit la clarté, brûloit dans un coin du foyer. Le chien favori de René, étendu sur la pierre de ce foyer, aperçut son maître et donna un signe de joie, mais il ne se leva point, comme s'il eût craint de hâter un moment fatal. Suspendue, dans son berceau, à l'une des solives sculptées de la cabane, la fille de René poussoit de temps en temps une petite plainte, que Céluta, absorbée dans sa douleur, n'entendoit pas.

René, arrêté sur le seuil, contemple en silence ce triste et touchant spectacle ; il devine que ces vœux adressés au Ciel sont offerts pour lui : son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnoissance ; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avoit depuis long-temps séché les larmes, laissent échapper un torrent de pleurs délicieux. Il s'écrie : " Céluta ! ma Céluta !" Et il vole à l'infortunée qu'il relève, qu'il presse avec ardeur. Céluta veut parler, l'amour, la terreur, le désespoir, lui ferment la bouche ; elle fait de violens efforts pour trouver des accens ; ses bras s'agitent, ses lèvres tremblent ; enfin un cri aigu sort de sa poi-

trine, et lui rendant la voix ; “ Sauvez-le, “ sauvez-le ! Esprits secourables, emportez-le “ dans votre demeure !”

Céluta jette ses bras autour de son époux, l'enveloppe, et semble vouloir le faire entrer dans son sein pour l'y cacher.

René prodigue à son épouse des caresses inaccoutumées. “ Qu'as-tu, ma Céluta ? lui “ disoit-il ; rassure-toi. Je viens te protéger “ et te défendre.”

Céluta regardant vers la porte s'écrie : “ Les “ voilà, les voilà !” Elle se place devant René pour le couvrir de son corps. “ Barbares, vous “ n'arriverez à lui qu'à travers mon sein.”

— “ Ma Céluta, dit René, il n'y a personne “ qui te peut troubler ainsi ?”

Céluta frappant la terre de ses pieds: “ Fuis, “ fuis ! tu es mort ! Non, viens ; cache-toi “ sous les peaux de ma couche ; prends des “ vêtemens de femme.” L'épouse désolée, arrachant ses voiles, en veut couvrir son époux.

“ Céluta, disoit celui-ci, reprends ta raison ; “ aucun péril ne me menace.”

— “ Aucun péril ! dit Céluta, l'interrom-

" pant. N'est-ce pas moi qui te tue? n'est-ce pas " moi qui hâte ta mort? n'est-ce pas moi qui " en ai fixé le jour en dérobant les roseaux?... " Un secret......O ma patrie!"

— " Un secret? repartit René. Je ne te " l'ai pas dit! s'écrie Céluta. Oh! ne perds " pas ce seul moment laissé à ton existence! " Fuyons tous deux! viens te précipiter avec " moi dans le fleuve!"

Céluta est aux genoux de René; elle baise la poussière de ses pieds, elle le conjure par sa fille de s'éloigner seulement pour quelques heures. " Au lever du soleil, dit-elle, tu seras " sauvé; Outougamiz viendra; tu sauras tout " ce que je ne puis te dire dans ce moment!"

— " Eh bien! dit René, si cela peut guérir " ton mal, je m'éloigne; tu m'expliqueras " plus tard ce mystère, qui n'est sans doute " que celui de ta raison troublée par une fièvre " ardente."

Céluta ravie s'élance au berceau de sa fille, présente Amélie au baiser de son père, et avec ce même berceau pousse René vers la porte. René va sortir: un bruit d'armes retentit au dehors. René tourne la tête; la hache lancée

l'atteint et s'enfonce dans son front, comme la coignée dans la cime du chêne, comme le fer qui mutile une statue antique, image d'un Dieu et chef-d'œuvre de l'art. René tombe dans sa cabane : René n'est plus !

Ondouré a fait retirer ses complices : il est seul avec Céluta évanouie, étendue dans le sang et auprès du corps de René. Ondouré rit d'un rire sans nom. A la lueur du flambeau expirant, il promène ses regards de l'une à l'autre victime. De temps en temps il foule aux pieds le cadavre de son rival et le perce à coups de poignard. Il dépouille en partie Céluta et l'admire. Il fait plus......Eteignant ensuite le flambeau, il court présider à d'autres assassinats, après avoir fermé la porte du lieu témoin de son double crime.

Heureuse, mille fois heureuse, si Céluta n'avoit jamais rouvert les yeux à la lumière ! Dieu ne le voulut pas. L'épouse de René revint à la vie quelques instans après la retraite d'Ondouré. D'abord elle étend les bras, et trempe ses mains dans le sang répandu autour d'elle, sans savoir ce que c'étoit. Elle se met avec effort sur son séant, secoue la tête,

cherche à rassembler ses souvenirs, à deviner où elle est, ce qu'elle est. Par un bienfait de la Providence l'Indienne n'avoit pas sa raison : elle ne se formoit qu'une idée confuse de quelque chose d'effroyable. Elle plia ses bras devant elle, promena ses regards dans la cabane où les ténèbres étoient profondes. Le silence de la mort n'étoient interrompu de temps en temps, que par les hurlemens du chien. Céluta voulut inutilement murmurer quelques mots.

Dans ce moment elle crut voir Tabamica sa mère. Les mamelles qui nourrirent Céluta avoient disparu; les lèvres de la femme des morts s'étoient retirées et laissoient à découvert des dents nues; elle étoit sans nez et sans yeux: d'une main décharnée Tabamica semblait presser des entrailles qu'elle n'avoit pas. Céluta veut s'avancer vers sa mère; elle se lève, retombe sur ses genoux et se traîne au hasard dans sa cabane: ses vêtemens à demi détachés faisoient entendre le froissement d'une draperie pesante et mouillée. Elle rencontre le corps de René; épuissée par ses efforts, elle s'assied, sans le reconnoître, sur ce siége: elle s'y trouva bien, et s'y reposa.

Au bout de quelque temps la porte de la cabane s'entr'ouvrit et une voix dit tout bas : " Es-tu là ?" Céluta, rappelée par cette voix à une demi-existence répondit : " Oui, je suis là."

— " Ah ! dit Mila, est-il venu ?"

— " Qui ?" demanda Céluta. — " René ?" repartit Mila.

— " Je ne l'ai pas vu," dit Céluta.

— " Et moi je ne l'ai pu trouver, dit Mila " toujours à voix basse ; les assassins n'ont donc " pas encore paru ? Ton mari n'est donc pas " revenu ? Il est donc sauvé ?" Céluta ne répondit rien.

— " Pourquoi, reprit Mila, es-tu sans lu- ' mière ? j'ai peur et je n'ose entrer." Céluta répondit qu'elle ne savoit pourquoi elle étoit sans lumière.

" Comme ta voix est extraordinaire, s'écria " Mila, es-tu malade ? La cabane sent le " carnage : attends ; je viens à toi."

Mila franchit le seuil et laissa retomber la porte. " Qu'as-tu répandu sur les nattes ? " dit-elle en marchant dans l'obscurité ; mes " pieds s'attachent à la terre ; où es-tu ? Tends- " moi la main."

— " Ici," dit Céluta.—" Je ne puis aller " plus loin, repartit Mila; je me sens défaillir."

La porte de la cabane s'entr'ouvrit de nouveau: la voix d'Outougamiz appelle Céluta. " C'est Outougamiz, s'écria Mila, Dieu soit " loué! nous sommes sauvés!"—" Qui parle? " dit Outougamiz saisi de terreur, n'est-ce pas " Mila? Cher fantôme, es-tu venu sauver " René?"

— " Oui, repartit Mila; mais entre vite, " Céluta n'est pas bien."

Outougamiz, croyant entendre le fantôme de Mila, entre en frissonnant dans la cabane. " Donne-moi la main, dit Mila; appuie-la sur " mon cœur; tu verras que je ne suis pas un " spectre: on m'avoit enfermé dans une ca- " verne, je me suis échappée."

Mila avoit saisi la main d'Outougamiz étendue dans les ténèbres, et avoit posé cette main sur son cœur.

" C'est comme la vie, dit Outougamiz; mais " je sais bien que tu es morte; je te sais tou- " jours gré d'être revenue pour sauver René. " Mais Céluta, parle donc?"

— " M'appelle-t-on?" dit Céluta.

— “ Est-ce que tu réponds du fond d'une “ tombe, s'écria Outougamiz frappé de la voix “ sépulcrale de sa sœur ; je respire un champ “ de bataille ; j'ai du sang sous mes pieds.”

“ Du sang ! s'écria Mila ; allume donc un “ flambeau.”

— “ Fantôme, répond Outougamiz, donne-“ moi la lumière des morts.”

Outougamiz cherche en tâtonnant le foyer ; il y trouve de la mousse de chêne et deux pierres à feu ; il frappe ces deux pierres l'une contre l'autre : une étincelle tombe sur la mousse, et soudain une flamme s'élève au milieu du foyer. Trois cris horribles s'échappent à la fois du sein de Céluta, de Mila et d'Outougamiz.

La cabane inondée de sang, quelques meubles renversés par les dernières convulsions du cadavre, les animaux domestiques montés sur les siéges et sur les tables pour éviter la souillure de la terre, Céluta assise sur la poitrine de René, et portant les marques de deux crimes qui auroient fait rebrousser l'astre du jour ; Mila debout, les yeux à moitié sortis de leur orbite ; Outougamiz le front sillonné

comme par la foudre, voilà ce qui se présentoit aux regards !

Mila rompt la première le silence ; elle se précipite sur le cadavre de René, le serre dans ses bras, le presse de ses lèvres.

" C'en est donc fait ! s'écrie-t-elle. O mon
" libérateur, faut-il que je te revoie ainsi !
" Lâches amis, cœurs pusillanimes, c'est vous
" qui l'avez assassiné par vos indignes soup-
" çons, par vos irrésolutions éternelles ! Féli-
" cite-toi, Outougamiz, d'avoir bien gardé ton
" secret. Mais, à présent, ranime donc ce
" cœur qui palpitoit pour toi d'une amitié si
" sainte ! Oh ! tu es un sublime guerrier !
" Je reconnois ta vertu ; mais ne m'approche
" jamais : je préfèrerois à tes embrassemens
" ceux du monstre dont tu vois l'œuvre dans
" cette cabane."

Le désespoir ôtoit la raison à la jeune Indienne, d'abord amante et ensuite amie de René. Outougamiz l'écoutoit, muet comme la pierre du sépulcre ; puis tout à coup : " Hors
" d'ici, fantôme exécrable, ombre sinistre, om-
" bre affamée qui veux dévorer mon ami !"

— " Ton ami ! dit Mila en relevant la tête :

“ tu oses te dire l’ami de René ! Ne devrois-
“ tu pas plutôt, comme cette femme sans amour,
“ évanouie maintenant sur cette dépouille san-
“ glante, ne devrois-tu pas supplier la terre de
“ t’engloutir ? Moi seule j’ai aimé René ! En
“ vain tu feins de me croire un fantôme : j’ex-
“ iste, je sors de la caverne où m’avoient plon-
“ gée les scélérats dont j’allois révéler les des-
“ seins. As-tu pu jamais croire que tu étois
“ obligé au secret ? As-tu pu te figurer que
“ la liberté seroit le fruit du crime ?”

Ici Céluta parut revenir à la vie, elle ouvrit les yeux et se souleva ; ses idées se débrouillèrent : elle se ressouvient de ses malheurs ; elle reconnoît Mila et Outougamiz ; elle reconnoît la dépouille mortelle du plus infortuné des hommes. La douleur lui rend les forces ; elle s’écrie : “ C’est moi qui l’ai assassiné !”

— “ Oui, c’est toi !” s’écrie à son tour Mila devenue cruelle par le désespoir.

— “ René, dit Céluta du ton le plus pas-
“ sionné, parlant au cadavre de son époux, je
“ te voulois dire, avant de mourir, que mon
“ âme t’adoroit comme elle adore le Grand Es-
“ prit ; que ta lettre n’avoit rien changé au

" fond de mon cœur ; que je te révérois comme
" la lumière du matin ; que je te croyois aussi
" innocent que l'enfant qui n'a fait encore que
" sourire à sa mère."

— " Pourquoi donc, dit Mila, as-tu gardé
" le secret ? Que n'en instruisois-tu les Fran-
" çais, puisque tu ne pouvois l'apprendre à ton
" mari absent ?"

Mila pousse des sanglots, et ses larmes descendent à flots pressés comme la pluie de l'orage.

Le frère de Céluta s'approchant alors avec respect du corps de son ami : " Mila dit que
" tu n'étois pas coupable ; quel bonheur ! Tu
" as donc pu mourir."

Malgré son désespoir, Mila comprit ce mot, et tendit une main désarmée au jeune Sauvage.

Outougamiz continuant : " Je leur avois
" bien dit que je n'aimois point, que j'étois un
" mauvais ami, que je te tuerois. Je suis
" pourtant sorti du lac souterrain pour te sau-
" ver ; j'ai couru de toutes parts ; des guer-
" riers qui prétendoient t'avoir vu m'ont égaré :
" je suis simple, on me trompe toujours. Tu
" es mort seul, je mourrai aussi ; mais il faut
" auparavant..... J'attendrai pourtant que la

“ patrie n’ait plus besoin de lui, car il faudra “ maintenant défendre la patrie.”

Dans ce moment Céluta fut saisie de convulsions. Un ruisseau de sueur glacée sillonne son front : elle cherche à s’étrangler, se roule d’un côté sur l’autre, pousse des espèces de mugissemens. Outougamiz et Mila volent à son secours ; Céluta les regarde et leur dit en pressant ses flancs : “ Le savez-vous ? La “ mort m’a-t-elle fait violence ?”

Mila jette un cri : elle a deviné ! Outougamiz qui n’a pas compris veut parler encore ; “ Tu ne sais rien, lui dit Mila en l’interrom- “ pant, le cadavre de ton ami est un spectacle “ délicieux auprès de ce que j’entrevois !”

Le jour commençoit à poindre ; le canon se fait entendre du côté du fort Rosalie ; les parentes de Chactas arrivent à la cabane de René ; elles venoient féliciter Céluta de l’absence de son mari : elles rencontrent cette scène épouvantable.

“ Femmes, dit Outougamiz, on se bat : je “ dois mon sang à mon pays, quelque coupable “ qu’il puisse être. Je laisse entre vos mains ce “ que j’ai de plus cher au monde : ma femme

" qui n'est point morte comme on l'avoit " dit, ma sœur si misérable, et les restes de " mon ami. Je reviendrai bientôt." Il sort et marche vers le lieu où l'appeloit le bruit des armes.

Les femmes enlevèrent Céluta et Mila qu' elles placèrent dans les bras l'une de l'autre sur un lit de feuillage. Elles laissèrent le corps de René dans la cabane qu'elles fermèrent. Elles portèrent les deux amies à l'ancienne demeure de Chactas et leur prodiguèrent les soins les plus tendres : il eût été plus humain de les laisser mourir.

Tous les colons périrent aux Natchez ; dix-sept personnes seulement échappèrent au massacre. Parmi les soldats blessés qui se défendirent et se sauvèrent, se trouva le grenadier Jacques. Le fort avoit été escaladé dans les ténèbres, et les sentinelles égorgées avant qu'on sût que les Indiens étoient en armes. Par l'imprudence du commandant, la garnison étoit à peine d'une centaine d'hommes, tout le reste ayant été dispersé dans différens postes le long du fleuve. Chépar, qui n'avoit jamais voulu croire à la conjuration, accourut au bruit qui

se faisoit sur les remparts, et tomba sous la hache d'Adario. Fébriano, qui fut rencontré par Ondouré, reçut la mort de la main de ce Sauvage, son corrupteur et son complice. Il n'y eut de résistance chez les Français que dans une maison particulière. Adario, qui commandoit l'attaque, y fut tué : il expira plein d'une grande joie ; il crut avoir délivré sa patrie et vengé ses enfans. Les coups de canon entendus d'Outougamiz avoient été tirés en signal de victoire par les Indiens eux-mêmes, après la conquête du fort.

Le frère de Céluta, trouvant que son bras étoit inutile, retourna à la cabane de René. Il s'assit auprès des restes inanimés du guerrier blanc. D'un air de mystère, il approcha l'œil d'une des blessures de son ami, comme pour voir dans le sein de René. Joignant les mains avec admiration, l'insensé dit quelques mots d'une tendresse passionnée. Il prit ensuite un petit vase de pierre sur une table, recueillit du sang de René qu'il réchauffa avec le sien, après s'être ouvert une veine. Il trempa le Manitou d'or dans le filtre de l'amitié, et il remit la chaîne à son cou.

La rage d'Ondouré étoit assouvie, mais non sa passion. Sortant d'une épouvantable orgie, enivré de vin, de succès, d'ambition et d'amour, il voulut revoir Céluta. Dans toute la pompe du meurtre et de la débauche, il s'avance au sanctuaire de la douleur ; ses crimes marchoient avec lui, comme les bourreaux accompagnent le condamné. Les bruyans éclats de rire du tuteur du Soleil et de ses satellites se faisoient entendre au loin.

Ondouré arrive à la cabane : il avoit ordonné à ses amis de se tenir à quelque distance, car il avoit ses desseins. Il recule quelques pas lorsqu'au lieu de Céluta, il n'aperçoit qu'Outougamiz. Reprenant bientôt son assurance : " Que " fais-tu là ? " dit-il à l'Indien....

— " Je t'attendois, répondit celui-ci ; j'étois " sûr que tu viendrois avec tes enfans célébrer " le festin du prisonnier de guerre. Apportes-tu la chaudière du sang ? C'est un excel" lent mets qu'une chair blanche ! Ne dévore " pas tout : je ne te demande que le cœur de " mon ami."

—" C'est juste, dit l'atroce Ondouré, nous te " le réserverons."

De nouveaux rires accompagnèrent ces paroles.

“ Mais, dis-moi, continua le pervers à qui la “ vapeur du vin ôtoit la prévoyance, où est ta “ sœur? Comme elle a été fidèle cette nuit à “ ce beau guerrier blanc ! Elle a perdu pour “ moi toute sa haine ; elle m'a pardonné mo “ amour pour Akansie. Viens, ma charmante “ colombe ; où es-tu donc ? m'accorderas-tu un “ second rendez-vous?” et Ondouré entra dans la cabane.

Outougamiz se lève, s'appuyant sur un fusil de chasse que lui avoit donné René. “ Illustre “ chef, dit-il, changeant tout à coup de lan- “ gage et de contenance, tous nos ennemis sont- “ ils mort ?”

— “ En doutes-tu?” s'écria Ondouré.

— “ Ainsi, dit Outougamiz, la patrie est “ sauvée ; elle n'a plus besoin de défenseurs ? “ Tout est-il en sûreté pour l'avenir ? Peux-tu, “ fameux guerrier, te reposer en paix ?”

— “ Oui, mon cher Outougamiz,” répondit le tuteur du Soleil, qui n'avoit pas ce qu'il falloit pour comprendre à la fois et le danger et la magnanimité de la question, “ oui, je puis

« me reposer cent neiges avec ta sœur sur la « natte du plaisir. »

Le corps de René séparoit Ondouré d'Outougamiz. « La nuit, dit celui-ci, a été fatigante pour toi, Ondouré : va donc à ton repos, puisque ton bras n'est plus nécessaire à « la patrie. Je te vais rendre ta hache. »

Outougamiz relève la hache avec laquelle le tuteur du Soleil avoit frappé René ; elle étoit restée dans la cabane. Ondouré avance le bras pour la reprendre. « Non, pas comme cela, » dit Outougamiz, et levant la hache avec les deux mains, il fend d'un seul coup la tête du monstre, qui tombe sur le corps de René, sans avoir le temps de proférer un blasphème. Outougamiz sort, couche en joue les satellites d'Ondouré, et leur crie de cette voix de l'homme de bien si foudroyante pour le méchant : « Disparoissez, race impure, ou je vous « immole auprès de votre maître ! » Ces misérables, qui voyoient s'avancer une troupe de jeunes guerriers amis du frère de Céluta, prennent la fuite.

Les guerriers survenus déplorèrent de si grands malheurs. « Allons, leur dit Outou-

" gamiz, je reviendrai bientôt ici, mais il faut
" que j'aille dire à Mila et à ma sœur ce que le
" Manitou d'or a fait."

Céluta ne put entendre le récit de son frère; à chaque instant on craignoit de la voir expirer. Mila apprit la mort d'Ondouré avec indifférence. " C'étoit plutôt, dit-elle, que tu de-
" vois donner cette pâture aux chiens."

Outougamiz revint la nuit suivante chercher les restes sacrés du frère d'Amelie; il les porta sur ses épaules au bas de la colline, creusa dans un endroit écarté une fosse qu'il ne voulut montrer à personne: il y déposa le corps de celui qui, pendant sa vie, n'avoit cherché que la solitude. " Je sais, dit-il en se retirant, que je
" suis un faux ami: je t'ai tué; mais attends-
" moi: nous nous expliquerons dans le pays
" des âmes."

Le frère de Céluta n'avoit plus rien à faire de la vie, mais il se vouloit assurer que sa sœur n'avoit plus besoin de lui, et que Mila se pouvoit passer d'un protecteur.

Déjà la lune avoit parcouru trois fois sa carrière depuis la catastrophe tragique, et Céluta, toujours près de rendre le dernier soupir, sem-

bloit sans cesse revivre. La coupe de la colère céleste n'étoit point épuisée; le Génie fatal de René poursuivoit encore Céluta, comme ces fantômes nocturnes qui vivent du sang des mortels. Elle refusoit pourtant toute nourriture: ses barbares amis étoient obligés de lui faire prendre de force quelques gouttes d'eau d'érable. Son corps, modèle de grâce et de beauté, n'étoit plus qu'un léger squèlette, semblable à un jeune peuplier mort sur sa tige. Les longues paupières de Céluta n'avoient pas la force de se replier et de découvrir ses yeux éteints dans les larmes. Quand la veuve infortunée recouvroit la raison, elle étoit muette; quand elle tomboit dans la folie de la douleur, elle poussoit des cris. Alors elle faisoit des efforts pour écarter deux spectres qui vouloient la dévorer à la fois, Ondouré et le frère d'Amélie; elle voyoit aussi une femme qui lui étoit inconnue, et qui lui sourioit d'un air de pitié du haut du ciel.

Témoin des maux de son amie, la courageuse Mila avoit eu honte de ses propres chagrins; elle passoit ses jours auprès de sa sœur, veillant à ses souffrances, la retournant sur sa couche,

servant de mère à la fille de René. La tendre orpheline étoit déjà belle, mais sérieuse ; dans le sein de Mila, elle avoit l'air d'une petite colombe blanche, sous l'aile du plus brillant oiseau des forêts américaines.

De temps en temps Outougamiz venoit voir sa femme et sa sœur ; il s'asseyoit au bord de la couche, prenoit la main de Céluta, ou faisoit danser Amélie sur ses genoux. Il se levoit bientôt après, remettoit l'enfant dans les bras de Mila et se retiroit en silence. Le jeune homme dépérissoit : chaque jour son front devenoit plus pâle et son air plus languissant ; il ne parloit ni de René, ni de Céluta, ni de Mila. Tous les soirs il visitoit la petite urne de pierre remplie du sang de René, et l'on remarquoit avec surprise que ce sang ne se désséchoit point. Outougamiz laissoit suspendu autour de l'urne le Manitou d'or qu'il ne portoit plus.

Un soir il étoit venu rendre sa visite accoutumée à sa sœur. Mila et plusieurs Indiennes étoient rangées autour du lit des tribulations : tout à coup, à leur profond étonnement, Céluta se soulève et s'assied d'elle-même sur sa couche.

On ne lui avoit point encore vu l'air qu'elle avoit dans ce moment : c'étoit pour la douleur et la beauté quelque chose de surhumain. Elle baissa d'abord la tête dans son sein, mais relevant bientôt son front pâle où s'évanouissoit une foible rougeur, elle dit d'une voix assurée : " Je voudrois manger."

Ces mots surprirent Outougamiz : c'étoient les premiers que Céluta eût prononcés depuis la nuit de ses malheurs, et elle avoit constamment répoussé toute nourriture. Pensant qu'elle revenoit de son désespoir et qu'elle se déterminoit à vivre, les matrones firent une exclamation de joie et s'empressèrent de lui porter du maïs nouveau. Mais Mila regardant Céluta lui dit : " Tu veux manger ?"

— " Oui, repartit Céluta la regardant à son " tour ; il faut à présent que je vive."

Mila lève les mains au ciel et s'écrie : " O vertu !"

Outougamiz rompant lui-même son silence obstiné dit : " Qu'avez-vous ?"

— " Adore, reprit Mila : ce que tu vois ici " n'est pas une femme ; c'est la compagne d'un " Génie."

— " Pourquoi le tromper, dit Céluta ? Mon " ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son " frère, ma destinée s'accomplit au-delà de " moi : je viens de découvrir dans mon sein un " fantôme né de la mort." Outougamiz s'enfuit.

Céluta étoit mère : elle se résigna à la vie : dernier degré de vertu et de malheur où jamais fille d'Adam soit parvenue. Mais la nature ne s'élève pas ainsi au-dessus d'elle-même, sans souffrir jusque dans sa source : le lendemain, aux rayons du jour, on s'aperçut que le visage de la veuve de René étoit devenu de la couleur de l'ébène, et ses cheveux de celle du cygne. Quelques soleils éclaircirent les ombres du front de Céluta, mais ne firent point disparoître de sa chevelure la vieillesse de l'adversité.

Lorsque le capitaine d'Artaguette apprit la catastrophe des Natchez, l'assassinat de René et les misères de Céluta, il se sentit frappé au cœur : il étoit attaché au frère d'Amélie par une noble amitié ; il avoit nourri en secret une tendre passion pour la femme qui lui conserva la vie, en lui donnant le doux nom de frère. Rappelé à la Nouvelle-Orleans, il pleura avec

Adélaïde, Harlay, le grenadier Jacques et sa vieille mère. Outougamiz avoit caché la tombe de René ; d'Artaguette fit célébrer un service à la mémoire du frère d'Amélie : il pria Dieu de se souvenir de celui qui avoit voulu être oublié.

Cependant des troupes se rassembloient de toutes parts pour aller châtier les Indiens. Les huit roseaux retirés du temple avoient fait avorter le complot général chez les autres nations conjurées, excepté chez les Yazous, où le Père Souël fut massacré. L'armée française arriva au fort Rosalie. Bien que divisés entre eux, les Natchez se défendirent avec courage, et Outougamiz, qui pouvoit à peine porter le poids de ses armes, fit admirer de nouveau sa valeur. Mais enfin il fallut céder au torrent, et quitter à jamais la patrie.

Une nuit les Natchez déterrèrent les os de leurs pères, les chargèrent sur leurs épaules, et mettant au milieu des jeunes guerriers les femmes, les vieillards et les enfans, ils prirent la route du désert sans savoir où ils trouveroient un asile. Le capitaine d'Artaguette se trouvoit dans la division des troupes chargées

d'attaquer les Chicassaws; il exécuta devant l'ennemi une retraite où il s'acquit la plus grande gloire; mais où il perdit la vie avec son fidèle grenadier. Comme il ne périt qu'après avoir sauvé l'armée, on crut généralement qu'il avoit cherché la mort. Adélaïde et Harlay avoient quitté l'Amérique; la mère de Jacques s'étoit éteinte dans sa vieillesse.

Le foible reste des Natchez exilés étoit déjà loin dans la solitude. Outougamiz expira cinq lunes après avoir quitté la terre de la patrie. On sut alors qu'il avoit continué à s'ouvrir les veines toutes les nuits pour rafraîchir l'urne du sang; son sang s'épuisa avant son amitié. Il montra une joie excessive de mourir, et laissa en héritage (c'étoit tout son bien) l'urne du sang et le Manitou d'or à la fille de René. On l'enterra, comme il avoit enseveli son ami, sous un arbre inconnu.

Quelques jours après sa mort, Céluta mit au monde une fille: elle ferma les yeux en la portant à son sein; et quand elle l'eut allaitée, elle la suspendit à ses épaules. Elle continua d'en agir ainsi dans la suite, de sorte qu'elle ne vit jamais l'enfant qu'elle n'appeloit que le fantôme.

Mila, devenue veuve à son tour, portoit toujours la fille de René, que Céluta ne voulut plus toucher de peur de la flétrir, après avoir enfanté une autre fille. Céluta ne pressoit jamais sur son cœur cette autre fille sans éprouver des convulsions. L'amour maternel demandoit des baisers que l'amour conjugal refusoit: dans les plaintes de l'innocence, Céluta entendoit la voix du crime. Quelquefois l'épouse de René étoit prête à déchirer l'enfant; un sentiment plus fort, celui de la mère rendoit ses mains impuissantes. Qui pourroit peindre de pareils combats, de tels supplices?

Mila faisoit l'admiration des exilés. A peine ornée de dix-sept printemps, elle déployoit un courage et une raison extraordinaires. Elle ne vivoit que pour Céluta; elle préparoit sa couche, ses vêtemens, sa nourriture; elle étoit devenue la mère de la fille de René. Ses manières vives n'étoient point changées; mais elle gardoit le silence, et ne parloit plus que par signes et par sourires.

Les Natchez trouvèrent enfin l'hospitalité chez une nation autrefois alliée de la leur. Un exilé, commençant la danse du suppliant,

présenta le calumet des bannis ; il fut accepté. Un enfant apporta en échange une calebasse pleine du jus de l'érable et couronnée de fleurs. Alors les tentes de la patrie furent plantées dans la terre étrangère, et les ossemens des aïeux déposés à ces nouveaux foyers.

Pour premier bienfait du Ciel, la seconde fille de Céluta mourut. Le fantôme se replongea dans la nuit éternelle. Aucune mère n'alla répandre son lait sur le gazon funèbre : Céluta eût encore rempli ce pieux devoir, si elle n'avoit craint que le fantôme ne rentrât dans son sein avec le parfum des fleurs. La fille de René avoit trouvé une patrie ; la fille d'Ondouré étoit retournée à la terre : on s'aperçut que Céluta ne se croyoit plus obligée de vivre, et l'on devina que Mila ne quitteroit pas son amie.

Un soir, lorsque les bannis prenoient leur repas à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle étoit vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottoient en boucles sur sa

jeune tête ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues ; elle portoit dans ses bras la fille de René, et Mila, à moitié nue, suivoit sa compagne. Les bannis, étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions, et leur formèrent un cortége. Ils arrivèrent tous ainsi au bord d'une cataracte dont on entendoit de loin les mugissemens. Cette cataracte, qu'aucun voyageur n'avoit visitée, tomboit entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'enfant le Manitou d'or et l'urne où le sang s'étoit desséché. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent du bord de la cataracte comme pour regarder au fond, et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. Céluta s'étoit souvenue que René, dans sa lettre, avoit regretté de ne s'être pas précipité dans les ondes écumantes.

Les femmes prirent dans leurs bras la fille de René laissée sur la rive ; elles la portèrent au plus vieux Sachem qui en confia le soin à

une matrone renommée. Cette matrone suspendit au cou de l'enfant le Manitou d'or, comme une parure. Le nom français d'Amélie étant ignoré des Sauvages, les Sachems en imposèrent un autre à l'orpheline, qui vit ainsi périr jusqu'à son nom.

Lorsque la fille de Céluta eut atteint sa seizième année, on lui raconta l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie qui fut courte. Elle eut elle-même, d'un mariage sans amour, une fille plus malheureuse encore que sa mère. Les Indiens chez lesquels les Natchez s'étoient retirés périrent presque tous dans une guerre contre les Iroquois, et les derniers enfans de la nation du Soleil se vinrent perdre dans un second exil au milieu des forêts de Niagara.

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence. La vie et la mort de René furent poursuivies par des feux illégitimes qui donnèrent le ciel à Amélie et l'enfer à Ondouré : René porta le double châtiment de ces passions coupables. On ne fait point sortir les autres de l'ordre, sans avoir

en soi quelque principe de désordre ; et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime, n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Puisse mon récit avoir coulé comme tes flots, ô Meschacebé !

NOTE.

J'AVOIS renvoyé, dans la Préface *des Natchez*, les lecteurs à l'Histoire de la Nouvelle-France, par le Père Charlevoix, mais, en y réfléchissant, j'ai pensé qu'il étoit plus simple de leur éviter cette recherche, s'ils avoient envie de la faire, en insérant ici quelques pages de Charlevoix.

Le premier extrait de cet auteur renferme la description du pays et des mœurs des Natchez. On verra que je n'ai été, sous ce rapport, qu'*historien* fidèle ; Charlevoix n'a pas été d'ailleurs, le seul historien et le seul voyageur que j'aie consulté.

Le second extrait contient la relation de la conspiration des Natchez et de leurs alliés. On reconnoîtra ce que le *poëte* a ajouté à la vérité.

Le Père Charlevoix ne parle point des *roseaux* ou *bûchettes* déposés dans le Temple, pour fixer le jour du massacre, mais j'ai lu cette circonstance dans un voyageur dont je ne puis

plus me rappeler le nom, si ce n'est Carter. Ce voyageur disoit qu'une partie des *bûchettes* avoit été dérobée par une jeune Sauvage, amoureuse d'un Français.

Le chevalier d'Artaguette, frère du général Diron d'Artaguette, est, comme le commandant du fort Rosalie, M. de Chépar, un personnage historique. Le chevalier d'Artaguette fut réellement tué dans une retraite devant les Sauvages.

Je n'ai point, au reste, exagéré l'état de civilisation des Natchez; cette civilisation étoit très-avancée chez ce peuple. J'ai seulement donné le nom d'*édile* à un Natchez qui remplissoit les fonctions attribuées à l'édile chez les Romains. Il m'eut été difficile de conserver dans un *poëme*, le titre de *Chef de la farine* que l'édile portoit chez la nation du Soleil.

Ce *Chef de la farine*, au moment de la conspiration contre les Français, étoit un homme qui avoit une partie des vices, de la capacité et du caractère que j'ai attribués à Ondouré.

On trouvera dans mon voyage en Amérique, la description générale des mœurs des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Elle ser-

vira de commentaire aux Natchez : je dois dire seulement ici que quelques-uns des traits que j'ai ajoutés à la peinture des usages des Esquimaux, sont empruntés aux derniers voyages du capitaine Parry et du capitaine Lyon.

PREMIER EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

DESCRIPTION DU PAYS DES NATCHEZ.

Ce canton, le plus beau, le plus fertile et le plus peuplé de toute la Louisiane, est éloigné de quarante lieues des Yazous, et sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute et fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit ruisseau qui ne peut recevoir que des chaloupes et des pirogues. De cette première butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une colline, dont la pente est assez douce, et au sommet de laquelle on a bâti une espèce de redoute fermée par une simple palissade. On a donné à ce retranchement le nom de *fort*.

Plusieurs monticules s'élèvent au-dessus de cette colline, et quand on les a passées, on aperçoit de toutes parts de grandes prairies, séparées par de petits bouquets de bois qui font un très-bel effet. Les arbres les plus communs dans ces

bois sont le noyer et le chêne, et partout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Mississipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce pays si charmant et si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la métropole de la nouvelle colonie. Il en traça le plan et lui destina le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de madame la chancelière de Pont-Chartrain. Mais ce projet ne paroît pas devoir s'exécuter sitôt, quoique nos géographes aient toujours à bon compte marqué sur leurs cartes la ville de Rosalie aux Natchez.

Il est certain qu'il faut commencer par un établissement plus près de la mer; mais si la Louisiane devient jamais une colonie florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble qu'on ne peut mieux placer sa capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet au débordement du fleuve, l'air y est pur, le pays fort étendu, le terrain propre à tout et bien arrosé; il n'est pas trop loin de la mer, et rien n'empêche les vaisseaux d'y monter; enfin, il est à portée de tous les lieux où l'on paroît avoir dessein de s'établir. La compagnie y a un magasin, et y entretient un commis principal qui n'a pas encore beaucoup d'occupation.

Parmi un grand nombre de concessions particulières, qui sont déjà ici en état de rapporter, il y en a deux de la première grandeur, je veux dire de quatre lieues en carré ; l'une appartient à une société de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, commissaire ordonnateur et président du conseil de la Louisiane ; l'autre est à la compagnie, qui y a envoyé des ouvriers de Clairac pour y faire du tabac. Ces deux concessions sont situées de manière qu'elles forment un triangle parfait avec le fort, et la distance d'un angle à l'autre est d'une lieue. A moitié chemin des deux concessions est le grand village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, et voici ce que j'y ai remarqué de plus considérable.

La concession des Maloins est bien placée ; il ne lui manque, pour tirer parti de tout son terrain, que des nègres ou des *engagés*. J'aimerois encore mieux les seconds que les premiers ; le temps de leur service expiré, ils deviennent des habitans, et augmentent le nombre des sujets naturels du roi, au lieu que ceux-là sont toujours des étrangers : et qui peut s'assurer qu'à force de se multiplier dans nos colonies, ils ne deviendront pas un jour des ennemis redoutables ? Peut-on compter sur des esclaves qui ne nous sont attachés que

par la crainte, et pour qui la terre même où ils naissent n'a jamais le doux nom de patrie ?

La première nuit que je passai dans cette habitation, il y eut, vers les neuf heures du soir, une grande alarme ; j'en demandai le sujet, et on me répondit qu'il y avoit dans le voisinage une bête d'une espèce inconnue, d'une grandeur extraordinaire et dont le cri ne ressembloit à celui d'aucun animal que nous connoissions. Personne n'assuroit pourtant l'avoir vue, et on ne jugeoit de sa taille que par sa force : elle avoit déjà enlevé des moutons et des veaux, et étrangl quelques vaches. Je dis à ceux qui me faisoient ce récit qu'un loup enragé pouvoit faire tout cela, et quant au cri, qu'on s'y trompoit tous les jours. Je ne persuadai personne : on vouloit que ce fût une bête monstrueuse ; on venoit de l'entendre, on y courut, armé de tout ce qu'on trouva sous sa main, mais ce fut inutilement.

La concession de la compagnie est encore plus avantageusement située que celle des Maloins. Une même rivière arrose l'une et l'autre, et va se décharger dans le fleuve à deux lieues de celle-là, à laquelle une magnifique cyprière de six lieues d'étendue fait un rideau qui en couvre tous les derrières. Le tabac y a très-bien réussi, mais

les ouvriers de Chirac s'en sont presque tous retournés en France.

J'ai vu, dans le jardin du sieur Le Noir, commis principal, de fort beau coton sur l'arbre, et un peu plus bas on commence à voir de l'indigo sauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réussira pas moins que celui qu'on a trouvé dans l'île de Saint-Domingue, où il est aussi estimé que celui qu'on y a transplanté d'ailleurs; et puis l'expérience nous apprend qu'une terre qui produit naturellement cette plante est fort propre à porter l'étrangère qu'on y veut semer.

Le grand village des Natchez est aujourd'hui réduit à fort peu de cabanes: la raison qu'on m'en a apportée est que les Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, et par-là plusieurs bourgades de cette nation se sont formées à quelque distance de celle-ci. Les Sioux, leurs alliés et les nôtres, en ont aussi établi une dans leur voisinage.

Les cabanes du grand village des Natchez, le seul que j'aie vu, sont en forme de pavillon carré, fort basses, et sans fenêtres; le faîte est arrondi à peu près comme un four. La plupart sont

couvertes de feuilles et de pailles de maïs; quelques-unes sont construites d'une espèce de torchis qui me parut assez bon, et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du grand Chef est fort proprement crépie en dedans; elle est aussi plus grande et plus haute que les autres, placée sur un terrain un peu élevé, et isolée de toutes parts. Elle donne sur une grande place qui n'est pas des plus régulières, et a son aspect au nord. J'y trouvai pour tout meuble une couche de planches fort étroite, élevée de terre de deux ou trois pieds; apparemment que quand le Chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avoit pas une âme dans le village: tout le monde étoit allé dans une bourgade voisine où il y avoit une fête, et toutes les portes étoient ouvertes; mais il n'y avoit rien à craindre des voleurs, car il ne restoit partout que les quatre murailles. Ces cabanes n'ont aucune issue pour la fumée; néanmoins toutes celles où j'entrai étoient assez blanches. Le temple est à côté de celle du grand Chef, tourné vers l'orient, et à l'extrémité de la place. Il est composé des mêmes matériaux que les cabanes, mais sa figure est différente; c'est un carré long, d'environ quarante

pieds sur vingt de large, avec un toit tout simple de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrémités comme deux girouettes de bois, qui représentent fort grossièrement deux aigles.

La porte est au milieu de la longueur du bâtiment qui n'a point d'autres ouvertures; des deux côtés il y a des bancs de pierres. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors rustiques. Trois pièces de bois, qui se joignent par les bouts, et qui sont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent presque tout le milieu du temple, et brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le gardien du temple, est obligé de les attiser et d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir son feu à part, mais il ne lui est pas permis de se chauffer à celui qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce gardien étoit aussi à la fête, du moins je ne le vis point, et ses tisons jetoient une fumée qui nous aveugloit.

D'ornemens, je n'en vis aucuns, ni rien absolument qui dût me faire connoître que j'étois dans un temple. J'y aperçus seulement trois ou quatre caisses rangées sans ordre, où il y avoit quelques ossemens secs, et par terre quelques

têtes de bois un peu moins mal travaillées que les deux aigles du toit. Enfin si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse cru que ce temple étoit abandonné depuis long-temps, ou qu'il avoit été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques relations ; ces cadavres des Chefs, rangés en cercle dans un temple tout rond, et terminé en manière de dôme ; cet autel, etc., je n'ai rien vu de tout cela : si les choses étoient ainsi du temps passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser, peut-être, dis-je, que le voisinage des Français a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs et tout ce que leur temple avoit de plus précieux, ne courussent quelque risque, s'ils ne les transportoient pas ailleurs, et que le peu d'attention qu'on apporte présentement à bien garder ce temple vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avoit de plus sacré pour ces peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la porte, il y avoit une table dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soup-

çonnai point que ce fût un autel : on m'a assuré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long et quatre de large.

On m'a ajouté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de chêne, et qu'il ne s'éteint jamais, ce qui est faux, car il n'y avoit alors ni feu, ni rien qui fît connoître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre vieillards couchent tour à tour dans le temple pour y entretenir ce feu, que celui qui est de garde ne doit point sortir pendant les huit jours qu'il doit être en faction ; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches qui brûlent au milieu du temple, pour mettre sur l'autel ; qu'il y a douze hommes entretenus pour fournir des écorces de chênes ; qu'il y a des marmousets de bois et une figure de serpent à sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'autel, et auxquels on rend de grands honneurs ; que quand le Chef meurt, on l'enterre d'abord, et que quand on juge que les chairs sont consumées, le gardien du temple les exhume, lave les ossemens, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, et les met dans de grands paniers faits de cannes, qu'il ferme bien ; qu'il enveloppe ces paniers de peaux de chevreuils très-propres et les place

devant l'autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef régnant; qu'alors il renferme ces ossemens dans l'autel même, pour faire place au dernier mort.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques ossemens dans une ou deux caisses, mais qu'ils ne faisoient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paroissoient bien vieux, et qu'ils n'étoient point sur la table qu'on dit être l'autel. Quant aux autres articles, 1°. Comme je n'ai été que de jour dans le temple, j'ignore ce qui s'y passe la nuit; 2°. il n'y avoit aucun garde dans le temple quand je l'ai visité. J'y aperçus bien, comme je l'ai déjà dit, quelques marmousets, mais je n'y remarquai point de figure de serpent.

Quant à ce que j'ai vu dans des relations, que ce temple est tapissé et son pavé couvert de nattes de cannes; qu'on y met ce qu'on a de plus propre, et qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes, il en faut assurément rabattre beaucoup: je n'ai jamais rien vu de plus maussade, de plus malpropre, qui fût plus en désordre: les bûches brûloient sur la terre nue, et je n'y aperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. Le Noir, avec qui j'étois, me dit seulement que tous les jours on mettoit au feu

une nouvelle bûche, et qu'au commencement de chaque lune on en faisoit la provision pour tout le mois. Il ne le savoit pourtant que par ouï-dire, car c'étoit la première fois qu'il voyoit ce temple aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde la nation des Natchez en général, voici ce que j'en pus apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur qui les distingue des autres Sauvages du Canada et de la Louisiane. Ils font rarement la guerre, et ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les distingue plus particulièrement, c'est la forme de leur gouvernement, tout-à-fait despotique ; une grande dépendance, qui va même jusqu'à une espèce d'esclavage dans les sujets ; plus de fierté et de grandeur dans les Chefs, et leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années.

Les Hurons croient aussi bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil ; mais il n'y en a pas un qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez. Garcilasso de la Vega parle de cette nation comme d'un peuple puissant, et il n'y a pas six ans qu'on y comptoit quatre mille guerriers.

Il paroît qu'elle étoit encore plus nombreuse du temps de M. de La Salle, et même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Mississipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourroient pas mettre sur pied deux mille combattans. On attribue cette diminution à des maladies contagieuses, qui, ces dernières années, ont fait parmi eux de grands ravages.

Le grand Chef des Natchez porte le nom de *Soleil*, et c'est toujours, comme parmi les Hurons, le fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de Femme-Chef, et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi bien que le Soleil, droit de vie et de mort ; dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce chien*, disent-ils, et ils sont obéis sur-le-champ. Leurs sujets et les Chefs mêmes des villages ne les abordent jamais qu'ils ne les saluent trois fois, en jetant un cri qui est une espèce de hurlement ; ils font la même chose en se retirant, et se retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, et jeter les mêmes

cris dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la chasse, et dans celui de la pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches parens et ceux qui composent les familles nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'a droit de boire dans le même vase, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le soleil paroît, le grand Chef se met à la porte de sa cabane, se tourne vers l'orient, et hurle trois fois, en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un calumet, qui ne sert qu'en cette occasion : il fume et pousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour, puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnoît sur la terre de maître que le Soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses sujets, peut disposer de leurs biens et de leur vie, et, quelques travaux qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Lorsque le Chef, ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde ; mais ils ne sont pas les seuls qui ont cet honneur, car c'en est un, et qui est fort

recherché. Il y a tel Chef dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, et on m'a assuré qu'il meurt peu de Natchez considérables, à qui quelques-uns de leurs parens, de leurs amis, ou de leurs serviteurs ne fassent pas cortége dans le pays des âmes. Il paroît, par les diverses relations que j'ai vues de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des obsèques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un voyageur qui en fut témoin, et sur la sincérité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le mari de cette femme n'étant pas noble, c'est-à-dire de la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume; on vida ensuite la cabane de tout ce qui y étoit, et on y construisit une espèce de char de triomphe, où le corps de la défunte et celui de son époux furent placés. Un moment après, on rangea autour de ces cadavres douze petits enfans que leurs parens avoient aussi étranglés par ordre de l'aînée des filles de la Femme-Chef, et qui succédoit à la dignité de sa mère. Cela fait, on dressa dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres et de toiles, sur lesquelles on avoit peint différentes figures. Ces échafauds étoient destinés pour autant de personnes qui

devoient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs parens étoient tous autour d'elles, et regardoient comme un grand honneur pour leurs familles, la permission qu'elles avoient eue de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grâce, et il faut que ceux ou celles qui l'ont obtenue, filent eux-mêmes la corde avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paroissent sur leurs échafauds revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande coquille. Leur plus proche parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde qui doit servir à l'exécution, et à la main droite un casse-tête. De temps en temps il fait le cri de mort, et à ce cri les quatorze victimes descendent de leurs échafauds, et vont danser toutes ensemble au milieu de la place, devant le temple et devant la cabane de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là et les suivans de grands respects : ils ont chacun cinq domestiques et leur visage est peint en rouge. Quelques-uns ajoutent que pendant les huit jours qui précèdent leur mort, ils portent à la jambe un ruban rouge, et que pendant tout ce temps-là c'est à qui les régalera. Quoi qu'il en soit, dans l'occasion dont

je parle, les pères et les mères qui avoient étranglé leurs enfans, les prirent entre leurs mains, et se rangèrent des deux côtés de la cabane ; les quatorze personnes qui étoient aussi destinées à mourir s'y placèrent de la même manière, et ils étoient suivis des parens et des amis de la défunte, tous en deuil, c'est-à-dire, les cheveux coupés. Tous faisoient retentir les airs de cris si affreux, qu'on eût dit que tous les diables étoient sortis des enfers pour venir hurler en cet endroit. Cela fut suivi de danses de la part de ceux qui devoient mourir, et de chants de la part des parens de la Femme-Chef.

Enfin on se mit en marche : les pères et mères, qui portoient leurs enfans morts, paroissoient les premiers, marchant deux à deux : ils précédoient immédiatement le brancard où étoit le corps de la Femme-Chef, que quatre hommes portoient sur leurs épaules. Tous les autres venoient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laissoient tomber leurs enfans par terre ; ceux qui portoient le brancard marchoient dessus, puis tournoient tout autour d'eux ; en sorte que quand le convoi arriva au temple, ces petits corps étoient en pièces.

Tandis qu'on enterroit dans le temple le corps

de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze personnes qui devoient mourir, on les fit asseoir par terre devant la porte, chacune ayant deux Sauvages, dont l'un étoit assis sur ses genoux, et l'autre lui tenoit les bras par derrière. On leur passa une corde au cou, on leur couvrit la tête d'une peau de chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac et boire un verre d'eau, et les parens de la Femme-Chef tirèrent des deux côtés les cordes en chantant, jusqu'à ce qu'elles fussent étranglés. Après quoi on jeta tous ces cadavres dans une même fosse qu'on couvrit de terre.

Quand le grand Chef meurt, s'il a encore sa nourrice, il faut qu'elle meure aussi. Mais il est arrivé plusieurs fois que les Français, ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permission de baptiser les petits enfans qui devoient être étranglés, et qui, par conséquent, n'accompagnoient pas ceux en l'honneur desquels on les immoloit dans leur prétendu paradis.

Nous ne connoissons point de nation, dans ce continent, où le sexe soit plus débordé que celle-ci. Il est même forcé par le Soleil et par les Chefs subalternes à se prostituer à tout venant; et une femme, pour être publique, n'en est pas

moins estimée. Quoique la polygamie soit permise, et que le nombre des femmes qu'on peut avoir ne soit pas limité, ordinairement chacun n'a que la sienne ; mais il peut la répudier quand il veut, liberté dont il n'y a pourtant guère que les Chefs qui fassent usage. Les femmes sont assez bien faites pour des Sauvages, et assez propres dans leur ajustement et dans tout ce qu'elles font. Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs, mais elles sont en droit de congédier leur mari quand bon leur semble, et d'en prendre un autre, pourvu qu'il n'y ait point d'alliance entre eux.

Si leurs maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, et elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de galans qu'elles le jugent à propos, sans que le mari puisse le trouver mauvais : c'est un privilége attaché au sang du Soleil. Il se tient debout, en présence de sa femme, dans une posture respectueuse ; il ne mange point avec elle ; il la salue du même ton que ses domestiques : le seul privilége que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail et d'avoir autorité sur ceux qui servent son épouse.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux

maîtres de cérémonies pour le temple, deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les traités de paix ou de guerre ; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le Grand Chef qui donne ces emplois, et ceux qui en sont revêtus sont respectés et obéis comme il le seroit lui-même. Les récoltes se font en commun ; le Soleil en marque le jour et convoque le village. Vers la fin de juillet il indique un autre jour pour le commencement d'une fête qui en dure trois, et qui se passe en jeux et en festins.

Chaque particulier y contribue de sa chasse, de sa pêche et de ses autres provisions, qui consistent en maïs, féves et melons. Le Soleil et la Femme-Chef y président, dans une loge élevée et couverte de feuillages : on les y porte dans un brancard, et le premier tient en sa main une manière de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour le Soleil harangue l'assemblée : il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits qui résident dans le temple, et à bien instruire les enfans. Si quelqu'un

s'est signalé par quelque action de zèle, il fait son éloge. Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfans au milieu des flammes, pour apaiser les Génies : le Soleil fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, et finit son discours en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Les pères de famille ne manquent jamais d'apporter au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, et on fait de même de tous les présens qui sont offerts à la nation. On les expose à la porte du temple, dont le gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribue à qui bon lui semble. Les semences sont pareillement offertes devant le temple avec de grandes cérémonies, mais les offrandes qui s'y font, de pains et de farine, à chaque nouvelle lune, sont pour le profit des gardiens du temple.

Les mariages des Natchez ne diffèrent presque pas de ceux des Sauvages du Canada ; la principale différence qui s'y trouve consiste en ce qu'ici le futur époux commence par faire aux parens de la fille les présens dont on est convenu, et que les noces sont suivies d'un grand festin. La

raison pour laquelle il n'y a guère que les Chefs qui aient plusieurs femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs champs par le peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs épouses ne leur est point à charge. Les Chefs se marient avec encore moins de cérémonie que les autres. Ils se contentent de faire avertir les parens de la fille sur laquelle ils ont jeté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs femmes; mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes; les autres restent chez leurs parens, où leurs maris les visitent quand il leur plaît. La jalousie ne règne point dans ces mariages; les Natchez se prêtent même sans façon leurs femmes, et c'est apparemment de là que vient la facilité avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

Lorsqu'un Chef de guerre veut lever un parti, il plante, dans un endroit marqué pour cela, deux arbres ornés de plumes, de flèches et de casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi bien que les arbres qui sont encore piqués du côté où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler se présentent au Chef, bien parés, le visage barbouillé de différentes couleurs, et lui déclarent le désir qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des armes, qu'ils sont disposés à endurer

toutes les fatigues de la guerre, et prêts à mourir, s'il le faut, pour la patrie.

Quand le Chef a le nombre de soldats que demande l'expédition qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage qui se nomme la *médecine de la guerre*. C'est un vomitif fait avec une racine bouillie dans l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, et que l'on rend presque aussitôt avec les plus violens efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, et, jusqu'au jour fixé pour le départ, les guerriers se rendent soir et matin dans une place, où, après avoir bien dansé et raconté leurs beaux faits d'armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes que les Sauvages du Canada : il n'en faut qu'un de mauvais augure pour rebrousser chemin quand on est en marche.

Les guerriers marchent avec beaucoup d'ordre et prennent de grandes précautions pour camper et pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux, on se recommande aux Esprits, et on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde

de ne point ronfler trop fort, et d'avoir toujours près de soi ses armes en bon état. Les idoles sont exposées sur une perche penchée du côté des ennemis, et tous les guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le casse-tête à la main, devant ces prétendues divinités. Ils se tournent ensuite vers le pays ennemi, et font de grandes menaces que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent sur leurs prisonniers, durant la marche, les cruautés qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces malheureux sont arrivés au grand village, on les fait chanter et danser plusieurs jours de suite devant le temple, après quoi ils sont livrés aux parens de ceux qui ont été tués durant la campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs, puis après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures que les guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux qui leur ont fait présent de leurs esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Les guerriers changent de nom à mesure qu'ils font de nouveaux exploits ; ils les reçoivent des anciens Chefs de guerre, et ces noms ont toujours quelque rapport à l'action par laquelle on a mérité

cette distinction ; ceux qui, pour la première fois, ont fait un prisonnier ou enlevé une chevelure, doivent, pendant un mois, s'abstenir de voir leurs femmes et de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquoient, les âmes de ceux qu'ils ont tués ou brûlés les feroient mourir, ou que la première blessure qu'ils recevroient seroit mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage sur leurs ennemis. Si le Soleil commande ses sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut-être par zèle pour sa conservation, qu'à cause que les autres Chefs de guerre et les principaux du parti seroient mis à mort, pour ne l'avoir pas bien gardé.

Les jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, et traitent les malades à peu près de la même façon. Ils sont bien payés quand le malade guérit ; mais s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie. Il y a, dans cette nation, une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques que ces médecins : ce sont certains vieillards fainéans, qui, pour faire subsister leurs familles sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluie ou le beau temps, selon les besoins. Vers

le printemps on se cotise pour acheter de ces prétendus magiciens un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est de la pluie qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous comme un entonnoir, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent quelque nuage, tandis que le chichikoué d'une main, et leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un et lèvent l'autre en l'air, invitant, par des cris affreux, les nuages à arroser les campagnes de ceux qui les ont mis en œuvre.

S'il est question d'avoir du beau temps, ils montent sur le toit de leurs cabanes, font signe aux nuages de passer outre, et si les nuages passent et se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs idoles, puis avalent de la fumée de tabac, et présentent au ciel leurs calumets. Tout le temps que durent ces opérations ils observent un jeûne rigoureux, et ne font que danser et chanter; si on obtient ce qu'ils ont promis ils sont bien récompensés; s'ils ne réussissent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde. Mais ce ne sont pas les mêmes qui se mêlent de procurer la pluie et le beau temps: leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Le deuil, parmi ces Sauvages, consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le visage, et à ne se point trouver aux assemblées, mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu savoir non plus s'ils célèbrent la grande Fête des Morts, dont je vous ai donné la description ; il paroît que dans cette nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux qui commandent, tous les honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, surtout pour le Soleil et pour la Femme-Chef.

Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, et le Grand Chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne ses ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés ; car c'est aux dépens de ses sujets qu'il fait tous les frais de l'ambassade. Le jour de l'entrée des ambassadeurs, chacun a sa place marquée selon son rang, et quand ces ministres sont à cinq cents pas du Grand Chef, ils s'arrêtent et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortége, et

entonnent; les autres suivent, et le chichikoué sert à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche; ceux qui portent le calumet dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvemens, et font quantité de grimaces et de contorsions. Ils recommencent le même manége autour du Grand Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur troupe.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le grand Chef, et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parens du Soleil et aux Chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches vis-à-vis le grand Chef, et l'orateur de l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étoient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leurs discours, et parle aussi une heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment; puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, et où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite; mais quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez long-temps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs, mais à la dernière le cérémonial change. Les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane et s'asseyent tout autour :

les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes ; après quoi ils font des présens aux ambassadeurs. Le lendemain ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur donne des fêtes qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les maîtres de cérémonies leur font fournir toutes les provisions dont ils ont besoin pour leur voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers.

La plupart des nations de la Louisiane avoient autrefois leur temple aussi bien que les Natchez, et dans tous ces temples il y avoit un feu perpétuel. Il semble même que les Maubiliens avoient, sur tous les peuples de cette partie de la Floride, une espèce de primatie de religion, car c'étoit à leur feu qu'il falloit rallumer celui que, par négligence ou par malheur, on avoit laissé éteindre. Mais aujourd'hui le temple des Natchez est le seul qui subsiste, et il est en grande vénération parmi tous les Sauvages qui habitent dans ce vaste continent, et dont la diminution est aussi considérable et a été encore plus prompte que celle des peuples du

Canada, sans qu'il soit possible d'en savoir la véritable raison. Des nations entières ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles qui subsistent encore ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient lorsque M. de La Salle découvrit ce pays.

DEUXIÈME EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

Il y avoit déjà plusieurs années que les Chichacas, à l'instigation de quelques Anglais, avoient formé le dessein de détruire de telle sorte toute la colonie de la Louisiane, qu'il n'y restât pas un seul Français. Ils avoient conduit leur intrigue avec un si grand secret, que les Illinois, les Acansas, et les Tonicas, à qui ils n'avoient pas osé le communiquer, parce qu'ils savoient que leur attachement pour nous étoit à toute épreuve, n'en avoient pas eu le moindre vent. Toutes les autres nations y étoient entrées; chacune devoit faire main-basse sur tous les habitans qu'on lui avoit marqués, et toutes devoient frapper le même jour, à la même heure. Les Tchactas même, la plus nombreuse nation de ce continent, et de tout temps nos alliés, avoient été gagnés, du moins ceux de l'Est, qu'on appelle la grande nation; ceux de l'Ouest, ou la petite nation, n'y avoient point pris de part, mais ils gardèrent long-temps le secret, et ce ne fut que par hasard qu'ils le

découvrirent, et lorsqu'il étoit déjà trop tard pour donner avis à tout le monde de se tenir sur ses gardes.

M. Perrier ayant appris que les premiers avoient quelque démêlé avec M. Diron d'Artaguette, lieutenant du roi et commandant au fort de la Maubile, fit inviter les chefs de toute la nation à le venir trouver à la Nouvelle-Orléans, leur faisant espérer une entière satisfaction sur tous leurs griefs. Ils y vinrent, et après qu'ils se furent expliqués sur le sujet qui les avoit fait appeler, ils dirent au Commandant-général que la nation étoit charmée qu'il lui eût envoyé un officier pour résider dans leur pays, et qu'il les eût invités à le venir voir. Ils n'en dirent pas davantage, mais ils s'en retournèrent fort disposés 1°. à manquer de parole aux Chichacas à qui ils avoient promis de détruire toutes les habitations qui dépendoient du fort de la Maubile ; en second lieu, à faire en sorte que les Natchez exécutassent leur projet. C'est ce que les Natchez leur ont depuis reproché en face et en présence des Français, sans qu'ils aient osé le nier. On n'a jamais douté que leur dessein n'ait été de nous obliger d'avoir recours à eux, et par ce moyen de profiter, et de

ce que nous leur donnerions pour les engager à nous secourir, et du butin qu'ils feroient sur les Natchez.

Ainsi le Commandant-général étoit, sans le savoir, à la veille de voir une partie de la colonie détruite par des ennemis dont il ne se défioit point, et trahi par les alliés sur lesquels il croyoit pouvoir compter, et qui étoient en effet une de ses grandes ressources, mais qui vouloient profiter de nos malheurs. Au reste il étoit d'autant plus aisé à ceux que les Chichacas avoient mis dans leurs intérêts, de réussir dans leurs projets, qu'aucune habitation française n'étoit à l'épreuve d'une surprise et d'un coup de main. Il y avoit bien en quelques endroits des forts, mais à l'exception de celui de la Maubile, ils n'étoient que de pieux, dont les deux tiers étoient pourris, et eussent-ils été en état de défense, ils ne pouvoient garantir de la fureur des Sauvages qu'un petit nombre d'habitations voisines. On étoit d'ailleurs partout dans une sécurité qui auroit mis ces barbares en état de massacrer tous les Français, jusque dans les places les mieux gardées, comme il arriva le 28 de novembre aux Natchez, de la manière que je vais dire.

M. de Chépar, qui commandoit dans ce poste, s'étoit un peu brouillé avec ces Sauvages ; mais

il paroît que ceux-ci avoient porté la dissimulation jusqu'à lui persuader que les Français n'avoient point d'alliés plus fidèles qu'eux.

Le jour destiné pour l'exécution du complot général n'étoit point encore venu; mais deux choses déterminèrent les Natchez à l'anticiper: la première est qu'il venoit d'arriver au débarquement quelques bateaux assez bien pourvus de marchandises pour la garnison de ce poste, pour celle des Yazous, et pour plusieurs habitans, et qu'ils vouloient s'en emparer avant que la distribution s'en fît: la seconde, que le commandant avoit reçu la visite de MM. Kolly, père et fils, dont la concession n'étoit pas éloignée de là, et de plusieurs autres personnes considérables; car ils comprirent d'abord qu'en prétextant d'aller à la chasse pour donner à M. de Chépar de quoi régaler ses hôtes, ils pourroient s'armer tous, sans qu'on se défiât de rien. Ils en firent la proposition au commandant; elle fut agrée avec joie, et sur-le-champ ils allèrent traiter avec les habitans pour avoir des fusils, des balles et de la poudre, qu'ils payèrent comptant.

Cela fait, ils se répandirent, le lundi 28, de grand matin, dans toutes les habitations, publiant qu'ils alloient partir pour la chasse, observant

d'être partout en plus grand nombre que les Français. Ils chantèrent ensuite le calumet en l'honneur du commandant et de sa compagnie ; après quoi ils retournèrent chacun à leur poste. Un moment après, au signal de trois coups de fusil tirés consécutivement à la porte du logis de M. de Chépar, ils firent main-basse en même temps partout. Le commandant et M. Kolly furent tués des premiers. Il n'y eut de résistance que dans la maison de M. de La Loire des Ursins, commis principal de la compagnie des Indes, où il y avoit huit hommes. On s'y battit bien. Huit Natchez y furent tués, six Français le furent aussi : les deux autres se sauvèrent. M. de La Loire venoit de monter à cheval : au premier bruit qu'il entendit, il voulut retourner chez lui, mais il fut arrêté par une troupe de Sauvages, contre lesquels il se défendit assez long-temps, jusqu'à ce que, percé de plusieurs coups, il tomba mort, après avoir tué quatre Natchez. Ainsi ces barbares perdirent en cet endroit douze hommes ; mais ce fut tout ce que leur coûta leur trahison.

Avant que d'exécuter leur coup, ils s'étoient assurés de plusieurs nègres, entre lesquels étoient deux commandans. Ceux-ci avoient persuadé

aux autres qu'ils seroient libres avant les Sauvages; que nos femmes et nos enfans seroient leurs esclaves, et qu'ils n'auroient rien à craindre des Français des autres postes, parce que le massacre se feroit en même temps partout. Il paroît néanmoins que le secret n'avoit été confié qu'à un petit nombre.

FIN DES NATCHEZ.

De l'Imprimerie de T. Brettell,
Rupert Street, Haymarket, à Londres.

